This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Ir. II A. 1329

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ZAHAROFF FUND

Bought from Fenning

MEMOIRES
ET
AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ
QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

NOUVELLE EDITION

Revue & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez *ARKSTEE & MERKUS.*
MDCCLIX.
Avec Priv. de S. M. le Roi de Pol. Elect. de Saxe.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 NOV 1977
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
DE L'EDITEUR.

CEt Ouvrage me tomba, l'Automne passée, entre les mains, dans un voyage que je fis à l'Abbaïe de ... où l'Auteur s'est retiré. La curiosité m'y avoit conduit. J'étois bien aise de connoître un homme si digne de compassion par ses malheurs, & si estimable par la fermeté d'ame avec laquelle il les a supportés. Tous ceux qui ont quelque commerce avec les Peres ... ne sauroient ignorer le nom de cet illustre Avanturier : je serai néanmoins fidele à la promesse que je lui ai faite, de ne le pas placer à la tête de son Histoire. Je ne l'ai obtenue de lui qu'à cette condition, & l'honneur ne me permet pas d'y manquer. On verra, dans les divers évênemens de sa vie, de nouveaux exemples de l'inconstance ordinaire de la fortune ; & l'on admirera qu'un homme ait pu trouver assez de ressources dans son courage & dans sa vertu, pour se soutenir parmi tant d'agitations. Une félicité constante, ou des malheurs continuels, sont une épreuve trop équivoque de la grandeur d'ame : on s'accoutume à ce qui dure toujours : & souvent ce qui paroît une marque de vertu, n'est qu'un pur effet de l'habitude. Mais lorsqu'on

qu'on a passé successivement par tous les degrés du bonheur & de l'adversité, lorsqu'on a senti les extrémités du bien & du mal, de la douleur & de la joie, on a fait ses preuves, pour ainsi dire, & ce mélange distingue véritablement les caracteres héroïques, parce qu'il faut autant de force pour soutenir le plaisir avec modération, que pour résister invinciblement à la peine. Au reste, quoique Monsieur ... soit encore plein de vie & de santé, on peut dire, sans blesser sa modestie, qu'il a été dans sa jeunesse un des hommes de France les mieux faits, & du meilleur air. Je lui ai entendu rendre cette justice par plusieurs personnes qui l'ont connu, il y a plus de trente cinq ans : il est encore, malgré son grand âge, d'une figure très-prévenante, & du caractere le plus aimable du monde. Si l'on trouve dans cette Histoire quelques avantures surprenantes, on doit se souvenir que c'est ce qui les rend dignes d'être communiquées au Public. Des évènemens communs intéressent trop peu pour mériter d'être écrits. Le stile est simple & naturel, tel qu'on doit l'attendre d'une Personne de condition, qui s'attache plus à l'exactitude de la vérité, qu'aux ornemens du langage.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE PREMIER.

JE n'ai aucun intérêt à prévenir le Lecteur fur le récit que je vais faire des principaux événemens de ma vie. On lira cette Hiftoire, fi l'on trouve qu'elle mérite d'être lue. Je n'écris mes malheurs que pour ma propre fatisfaction : ainfi je ferai content, fi je retire, pour fruit de mon Ouvrage, un peu de tranquillité dans les momens que j'ai deffein d'y employer.

Carminibus quæro miferarum oblivia rerum.
*Præmia fi ftudio confequar ifta, fat eft **.

La naiffance & les grands biens ne font pas toujours des moyens d'être heureux. On peut mener, avec l'un & l'autre, une vie très-mal-

* Ovid. Trift, Lib. V. El. VII. 67.

malheureuse, quand on a le cœur formé d'une certaine façon. Je n'expliquerai point aisément ce que j'entens par cette certaine façon dont on peut avoir le cœur formé, mais on le comprendra sans peine en lisant les tristes accidens de ma vie. Je sors d'une Maison illustre, & qui a produit de grands-hommes. Mes ancêtres étoient établis, depuis plusieurs siécles, dans une Province voisine de la France, & qui a passé enfin sous sa domination, après avoir été long-tems sous celle d'Espagne. Ce changement de maître fut embarrassant pour eux. Comme ils avoient des établissemens considérables au service du Roi d'Espagne, ils se trouverent dans la nécessité, ou d'y renoncer, ou de perdre leurs biens, qu'ils ne pouvoient conserver en portant les armes contre la France. Mais enfin la fidélité qu'ils crurent devoir à leurs premiers engagemens, les détermina à devenir tout-à-fait Espagnols. De quatre fréres, il n'y eut que le second qui se sentit le cœur François, & qui vint offrir

ses

ses services au Roi Louis XIV. Il en fut reçu comme il l'espéroit. Dès la premiere campagne il eut une Compagnie de Cavalerie. Sa bonne fortune lui procura plusieurs occasions de se distinguer, dont il sut profiter avec tant d'honneur, qu'il se vit bientôt à la tête d'un Régiment, avec l'estime de la Cour & de toute l'Armée. Il continua de servir pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il vint à songer qu'étant le seul héritier de sa Maison dans le Royaume, l'amour qu'il devoit à son nom l'obligeoit de ne pas le laisser éteindre dans sa personne. Cette réflexion lui fit prendre le parti de quitter entiérement le service, & de se retirer dans sa Province, pour y faire choix d'une Epouse. Il se présenta au Roi, & lui apprit, en remettant son emploi, par quels motifs il se déterminoit à la retraite. Louis XIV. plein de cette bonté généreuse qu'il a toujours fait paroître pour les Officiers qui l'avoient bien servi, lui permit de vendre son Régiment, & d'en tirer tout l'argent qu'il

pourroit. Il partit fort satisfait de la Cour, & se rendit dans sa Province, où il épousa bientôt une personne de qualité & de mérite, qui lui apporta un bien considérable. Le sien l'étoit aussi depuis la renonciation volontaire de ses freres. Ainsi il se vit en état de soutenir son nom, & de lui donner un nouveau lustre, si le Ciel bénissoit son mariage. Il se fit appeller le Comte de ..... c'est le nom que les Ainés de notre Maison ont toujours porté; & se voyant un fils dès la premiere année, il lui donna celui de Marquis de ..... qu'il avoit porté lui-même jusqu'alors. Sa Femme eut le malheur de perdre la vie, en le mettant au monde. Comme ce fils est mon Pere, il est nécessaire de m'étendre un peu plus sur ce qui le regarde, parce que les aventures de sa vie ont été la source de toutes les miennes.

Mon Grand-pere ne négligea rien pour l'éducation d'un fils si cher, & il eut la satisfaction de le voir répondre à ses espérances. Il l'envoya

voya de bonne heure à Paris. Ses progrès furent prompts dans toutes les ſciences, & particuliérement dans les exercices qui conviennent aux perſonnes de qualité. Il s'y diſtingua ſi glorieuſement, que le ſouvenir s'en conſervoit encore à l'Académie, lorſque j'y fus envoyé au bout de vingt ans. Après s'être formé heureuſement pour tout ce qui regarde l'eſprit & le corps, il acheva de ſe polir dans le commerce des plus honnêtes gens de Paris & de la Cour. Il paſſa ainſi quelques années, ſans autre occupation que celle de s'inſtruire & de ſe donner du plaiſir. Heureux s'il eût ſu profiter de l'eſtime où il étoit déjà dans le monde! Mais la fortune lui préparoit des obſtacles, que tout ſon mérite ne lui put faire ſurmonter.

Le Comte, charmé d'apprendre, par les lettres de ſes amis, les belles qualités d'un fils qui lui tenoit lieu de tout, ne put réſiſter à l'impatience de le revoir. Il lui écrivit de ſe rendre promptement près de lui. Le Marquis revint, & trouva,

en arrivant au Château, toute la Noblesse voisine, que la nouvelle de son retour y avoit assemblée. Il fut reçu comme on peut se l'imaginer. Son mérite lui gagna d'abord l'estime & l'amitié de tout le monde. Il y avoit, parmi cette Noblesse, un Gentilhomme attaché particuliérement à mon Grand-pere. C'étoit un Cadet d'une fort bonne Maison de Normandie, qui avoit été son Lieutenant, lorsqu'il n'étoit encore que Capitaine de Cavalerie. Un service important, qu'il en avoit reçu dans une bataille, le lui avoit rendu si cher, qu'il prit soin de sa fortune, lorsqu'il fut dans un poste plus élevé. Mais comme il ne put alors satisfaire entiérement l'envie qu'il avoit de lui faire du bien, il lui proposa un autre parti, qui fut de le suivre, lorsqu'il quitta le métier de la guerre, avec parole de lui faire passer, dans quelqu'une de ses Terres, une vie douce & honorable. Le Chevalier, qui se trouvoit sans biens, accepta volontiers cette offre; & mon Grand-pere la remplit d'une ma-

maniere bien généreuse. Il lui abandonna, pour toute sa vie, le revenu d'une Terre qui étoit voisine de celle où il faisoit lui-même sa demeure. Il fit meubler pour lui la Maison Seigneuriale, qui étoit d'ailleurs en fort bon état. Il ne se borna point-là : il l'engagea à prendre une Epouse; & ce fut lui-même qui négocia ce mariage, après lui avoir promis que s'il lui venoit des enfans, il en auroit soin comme des siens. Le Chevalier en eut deux; mais l'aîné, qui étoit un garçon, mourut dans le premier âge. Il ne lui resta qu'une fille fort aimable, qui avoit seize ou dix-sept ans, lorsque mon Pere revint de Paris.

On s'imagine bien que parmi ceux qui s'empresserent de lui faire honneur, le Chevalier ne fut pas des plus lents. A peine les premiers jours furent passés, qu'il lui proposa une partie de chasse, dans les grandes forêts, qui font le principal bien de notre Maison. Son dessein étoit de le ramener par la sienne, où il faisoit préparer un ma-

magnifique ſouper. Sa fille, qui n'avoit pas encore vu mon Pere, & qui brûloit d'envie de le voir, ſur ce qu'elle avoit appris de ſon mérite, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit ſervir à la faire paroître avec avantage. Elle fit plus; elle ſe mit dans un caroſſe avec quelques-unes de ſes amies, & ſe fit mener vers le lieu de la chaſſe, ſous prétexte qu'elle vouloit prendre ſa part du plaiſir. Je ne ſais s'il n'entroit pas déjà, dans cet empreſſement, quelque inclination pour mon Pere, & quelque deſir de lui en inſpirer pour elle; mais ſi ce fut-là ſon deſſein, elle y réuſſit plus promptement qu'elle ne pouvoit l'eſpérer. Les chaſſeurs s'étoient diſperſés dans la forêt. Le Marquis fut un des premiers que le hazard conduiſit vers le caroſſe. Il l'aborda; & ſi ſes premiers regards lui firent une conquête de la fille du Chevalier, il devint lui-même la ſienne en un inſtant. Jamais paſſion ne fit de plus prompts progrès dans une ame. Je lui ai entendu dire

bien

bien des fois qu'il n'avoit rien aimé férieufement jufqu'alors, & que fe fentant tout d'un coup fi exceffivement touché, il en avoit frémi, comme par un preffentiment fecret des peines que l'amour alloit lui caufer. Mais toutes fes réflexions furent trop foibles contre le penchant de fon cœur. Il ne trouva, dans toute la foirée, que de nouvelles raifons de s'enflammer davantage, & il fortit de cette maifon le plus paffionné de tous les hommes.

Qu'il me foit permis de faire quelques réflexions fur cette premiere époque de nos infortunes domeftiques. C'eft un foulagement que je ne puis refufer à ma douleur, & que je prie le Lecteur de m'accorder quelquefois dans cet Ouvrage. Perfonne n'eft plus perfuadé que moi de la réalité d'un premier crime, qui a rendu tous les hommes coupables, foibles & malheureux. C'eft le fondement du Chriftianifme, & je ne vois rien de mieux établi. Mais fi, par un effet de ce premier crime, toutes

nos passions sont de nous, & ont leur source dans notre propre cœur, pourquoi ne sommes-nous pas portés également vers tout ce qui en peut être l'objet ? J'explique ma pensée. Pourquoi, par exemple, tandis que le penchant général que nous avons pour les femmes n'a qu'un certain degré de force, une passion particuliere dont nous sommes atteints tout d'un coup, en a-t-elle quelquefois infiniment davantage ? Il me semble qu'un sentiment d'amour, qui naît avant la réflexion, ne sauroit avoir plus d'étendue que ce qu'on appelle communément la concupiscence. Or la concupiscence, à l'égard des femmes, n'est que ce penchant général que nous avons pour elles. Je voudrois conclure de-là, que les passions extraordinaires, telles que fut celle de mon Pere, ont quelqu'autre principe, qui se joint au déréglement causé par le péché d'origine. La Providence les permet pour des fins qui ne nous sont pas toujours connues, mais qui sont toujours dignes d'elle.
Cette

Cette penſée n'a rien d'offenſant pour la ſainteté de Dieu: car enfin l'amour ne nous rend point criminels, lorſque l'objet eſt légitime, & qu'il ne fait point négliger ce que nous devons au Créateur. Il ſuivroit ſeulement de l'opinion que je propoſe, qu'au lieu de maltraiter un fils qui ſe trouve atteint tout d'un coup d'une paſſion exceſſive, & de le vouloir guérir par rigueur, un Pere devroit recourir à des remedes plus doux, pour éviter les ſuites funeſtes que la violence produit preſque toujours.

Mon Pere eût été trop heureux, ſi le ſien eût été capable de cette réflexion. Mais l'ambition ne lui permit point de la faire ſitôt; & l'on verra qu'il étoit trop tard, lorſqu'il la fit. Le Chevalier s'apperçut bientôt de ce que le Marquis avoit dans le cœur, par l'aſſiduité de ſes viſites, & par mille manieres tendres, qui trahiſſent toujours les Amans. Il ſe trouva d'abord dans un grand embarras. Il avoit aſſez d'expérience pour juger que la paſſion du jeune hom-

me étoit extrême, & il y trouvoit son compte pour l'intérêt de sa fille; mais il étoit généreux, & l'honneur ne lui permettoit pas d'abuser de la foiblesse du fils de son bienfaiteur. Le parti qu'il prit, fut de s'en ouvrir à mon Grand-pere, & de lui demander de quelle maniere il vouloit qu'il se conduisît. Il en reçut une réponse honnête, & telle que la méritoit son desintéressement. Mais la premiere chose que fit le Comte fut de faire appeller son fils, & de lui demander à quoi il pensoit, de s'amuser à faire l'amour dans un village, lorsqu'il ne devoit penser qu'à se distinguer dans le monde, & à commencer l'ouvrage de sa fortune. Le Marquis, sans rien déguiser, lui fit l'aveu de son attachement; mais il l'assura que l'amour qu'il avoit pour la gloire n'en souffriroit rien, & qu'il espéroit en donner des preuves, s'il vouloit lui procurer de l'emploi pour la premiere campagne. Cette réponse ne satisfit point le Comte; il voulut absolument qu'en

atten-

attendant l'ouverture de la campagne, le Marquis retournât à Paris. Son dessein étoit de l'éloigner de sa Maîtresse. Cet ordre parut si dur au jeune Amant, qu'il ne put s'empêcher de témoigner sa répugnance à obéir. Je vois bien ce qui t'arrête, lui dit mon Grand-pere, qui étoit fort absolu, & même un peu emporté; ce n'est pas moi, c'est ta Maîtresse: mais tu te flattes, si tu crois que j'approuverai ton fol amour, & que je souffrirai que tu l'entretiennes sous mes yeux: en un mot, je te laisse deux partis à prendre, & n'attens pas que je puisse changer; choisis, de partir dans deux jours, ou de ne plus voir la fille du Chevalier.

Un coup de foudre auroit moins abbattu le pauvre Marquis. Le respect qu'il avoit pour son Pere l'arrêta quelques momens; mais sa passion étoit trop forte pour céder. Il fit part de sa douleur à son Amante, & il la trouva aussi affligée que lui. Le Chevalier, à qui mon Grand-pere avoit laissé voir qu'il n'approuvoit pas cette pas-

ſion, avoit déjà fait défenſe à ſa fille de marquer le moindre retour pour la tendreſſe du Marquis. Les deux Amans ſe vengerent de cette conduite, qui leur parut une injuſtice, par des ſermens réitérés de s'aimer toujours. Cependant le Comte fit réflexion que, malgré l'autorité paternelle, il auroit peut-être peine à ſe faire obéir de ſon fils. Pour ſe délivrer de cette inquiétude, il réſolut de marier la fille du Chevalier, & de lui faire aſſez de bien pour lui procurer un parti avantageux. Il propoſa la choſe au Chevalier, qui y conſentit avec reconnoiſſance. Il ne fut pas difficile de lui trouver un Mari. Les conditions furent acceptées en peu de tems, & le jour marqué pour la cérémonie. Quel fut le déſeſpoir du Marquis à cette funeſte nouvelle ! Il ne pouvoit être égalé que par celui de ſa Maîtreſſe. Ils ſe virent pour déplorer leur ſort ; & ſe trouvant l'un & l'autre plus aimables que jamais, ils firent de nouveaux ſermens de s'être toujours fideles. Cependant quel moyen d'é-

d'éviter le malheur qui les menaçoit ! Ils crurent qu'il ne leur en restoit plus d'autre que la fuite ; & ils s'y résolurent, dans le dessein de se lier par les nœuds du Sacrement, lorsqu'ils seroient en sûreté. Dès le même jour mon Pere affecta une grande tranquillité, pour réussir mieux dans ses mesures. Il emprunta secrettement des sommes considérables de ses amis & de quelques fermiers ; il s'ouvrit de tout à son valet de chambre, qui étoit un garçon fidele & de bon sens : il lui donna ordre de faire secrettement les aprêts nécessaires. Enfin, lorsque tout fut disposé pour son départ, il se mit dans sa chaise, comme s'il n'eût eu dessein que d'aller voir un ami, & il se rendit le soir chez sa Maîtresse, qui l'attendoit comme ils en étoient convenus, & qui s'abandonna à sa conduite pour se sauver ensemble à la faveur de la nuit, & sous les auspices de l'amour.

Ils prirent le chemin de la Frontiere, qui n'est éloignée que de quel-

quelques lieues ; desorte qu'ils se trouverent hors du Royaume, lorsque le jour vint les éclairer. Dans un pays qui n'est point sujet aux Loix Françoises, ils se firent marier sans peine par le Curé du premier village où ils s'arrêterent. Ils commencerent alors à vivre en Epoux : mais comme il importoit au Marquis de ne pas demeurer long-tems dans un lieu où il pouvoit être reconnu, ils allerent droit à N..... grande ville & bien peuplée, dans l'espérance d'y vivre avec plus de liberté. Ils changerent de nom en arrivant, & se firent appeller Monsieur & Madame de Montjeu. Après avoir passé quelques jours dans une hôtellerie, ils louerent un appartement meublé chez un riche Négociant, qui avoit encore plus de probité que de richesses, & dont l'amitié fut dans la suite très-avantageuse à mon Pere. Ce fut-là qu'ils commencerent à goûter les douceurs d'un amour tranquille ; & loin que l'habitude de se voir ait jamais pu le diminuer, il ne fit qu'augmenter sans-cesse jusqu'à la

fin

fin de leur vie. Ma naiſſance en fut le premier fruit. Je vins au monde le 7 d'Avril 16.... J'y fis mon entrée d'une maniere plaiſante, & qui mérite d'être rapportée. Ma Mere fut ſaiſie ſi ſubitement de ſes premieres douleurs, qu'on n'eut point le tems de faire venir l'Accoucheuſe. Sa femme de chambre, & la Brie, le fidele valet de mon Pere, en firent l'office ; mon Pere lui-même fut obligé d'y prêter quelques ſecours ; & grace à leur adreſſe, ma Mere, ni moi, n'en reſſentîmes aucun accident fâcheux. Je fus adoré dans notre petite famille. Mon Pere m'appelloit l'enfant de ſon amour. Il ne pouvoit me perdre un moment de vue ſans inquiétude ; & lorſqu'il étoit à la maiſon, ſes yeux étoient preſque toujours attachés ſur ſon épouſe & ſur ſon fils.

Quelques mois avant ma naiſſance, il avoit envoyé la Brie en France pour s'informer ſecrettement de l'effet que ſa fuite avoit produit, & de la diſpoſition où mon Grand-pere étoit à ſon égard. La Brie étoit revenu avec les nouvelles les plus affli-

affligeantes. Mon Grand-pere, qui avoit toujours été d'une humeur fort vive, & que son grand âge ne rendoit pas plus modéré, avoit donné des marques furieuses de colere à la premiere nouvelle du départ & de l'enlévement. Lorsqu'il fut las de ces témoignages extérieurs d'emportement & de fureur, le ressentiment de son cœur n'en fut pas moindre. Désespéré de voir tous les projets qu'il avoit formés pour la grandeur de sa Maison, & auxquels il avoit tout rapporté depuis son mariage, s'en aller en fumée par la mauvaise conduite de son fils, il entra dans une rage qui ne peut être exprimée; & il protesta à ses amis qu'il souhaitoit, pour mourir content, de pouvoir tuer ce fils ingrat de sa propre main. La premiere marque qu'il lui donna de sa haine, fut de le deshériter par un Acte authentique. Ensuite, pour le mieux punir, il pensa à se remarier, & il jetta les yeux sur une fille assez jolie, qui n'avoit gueres plus de dix-huit ans. Il en eut deux enfans, malgré son grand

grand âge. Ces nouvelles chagrinerent extrêmement mon Pere. Quoiqu'il se fût assez attendu que la colere du Comte ne manqueroit pas d'abord d'éclater, il ne s'étoit pas imaginé qu'il en pût jamais venir à de telles extrémités, & il avoit toujours fait fond sur le retour de sa tendresse, après ses premiers transports. Il ne pouvoit penser, sans une extrême douleur, qu'il étoit l'objet de toute la haine, & peut-être de la malédiction de celui dont il tenoit la vie. Mille idées effrayantes venoient l'assiéger du côté de l'avenir. Il considéroit quel alloit être le sort de sa femme, de son fils, & peut-être de plusieurs autres enfans, qu'il n'étoit point en état d'entretenir selon leur condition. Il n'avoit lui-même que vingt ans. Où trouver des ressources contre les nécessités d'une longue vie? Ces cruelles inquiétudes l'agitoient si vivement, qu'il n'étoit pas toujours le maître de les tenir renfermées dans son cœur, & qu'il en paroissoit malgré lui quelque chose sur son visage.

Lors-

Lorsque ma Mere s'appercevoit de son trouble, il s'efforçoit de prendre un air plus tranquille, pour lui cacher des peines qu'elle auroit partagées, si elle en eût connu la cause; & il lui reprochoit tendrement de s'allarmer mal-à-propos. Mais il n'eut point tant de réserve avec un intime ami, qu'il s'étoit fait depuis son séjour à N.... C'étoit le Négociant chez lequel j'ai dit que nous étions logés. Il s'appelloit Monsieur Puget, & mon Pere se tenoit fort assuré de sa droiture & de sa discrétion. Un jour qu'ils étoient ensemble à la promenade, & que cet honnête homme lui eut demandé le sujet de cette profonde tristesse où il le voyoit souvent, il ne fit pas difficulté de lui raconter son aventure, sans prendre d'autre précaution que de lui cacher son nom & le lieu de sa naissance. Il ne lui déguisa pas même l'embarras où il appréhendoit de tomber par rapport à sa petite famille, ni tout ce qu'il envisageoit de triste du côté de l'avenir. Ce discours attendrit Monsieur Puget,

get, qui avoit le cœur excellent. Il fit des reproches à mon Pere, de ne l'avoir pas jugé plutôt digne de sa confiance ; il témoigna prendre un intérêt sincere à son infortune, & il finit en l'assurant qu'il vouloit partager avec lui ses richesses, qui passoient pour être immenses. Je ne suis point marié, ajoûta-t-il, vous me tiendrez lieu d'un enfant chéri : j'ai assez d'années pour être votre Pere, & je m'estimerai très-heureux si vous me permettez de vous regarder désormais comme mon fils.

Dans la surprise de l'entendre, mon Pere fut quelque tems à chercher sa réponse. Enfin il reprit la parole, pour exprimer sa reconnoissance à un ami d'une trempe si rare. Il lui dit que son dessein, en lui exposant l'état de sa fortune, n'avoit point été de s'attirer une marque d'affection si peu commune; que s'il lui demandoit quelque chose, c'étoit seulement de la tendresse, & un peu de compassion pour ses peines : qu'au reste, en se ménageant comme il faisoit depuis son arrivée, il comptoit d'être en

état pendant quelques années de ne pas craindre la misere, parce qu'il avoit eu la précaution de recueillir quelque argent avant son départ; qu'il espéroit que le Ciel lui feroit naître l'occasion de s'employer à quelque chose, soit à la guerre, où sa naissance & son courage lui pourroient attirer quelque distinction, soit dans quelqu'autre rencontre, qu'il ne prévoyoit point, mais qu'il osoit espérer de la bonté du souverain Maître, qui n'abandonne jamais l'innocence malheureuse. Je vois bien, repartit Monsieur Puget, que vous ne me jugez pas digne de l'honneur que je vous demandois : je ne m'en plains point, pourvu que vous soyez persuadé que mes offres venoient d'estime & d'amitié. Voici une autre maniere de vous rendre service, que vous goûterez peut-être davantage. Je fais un trafic considérable, qui m'a rendu riche en peu d'années; il faut que vous preniez part à mon commerce. Ne croyez pas que je veuille faire de vous un Marchand. Vous me confierez une partie de votre argent,

argent, & vous vous reposerez sur moi du soin de le faire valoir. Une offre de cette nature ne pouvoit être refusée, mon Pere l'accepta. Il mit entre les mains de Monsieur Puget deux mille écus, qui étoient à peu près le tiers de l'argent qui lui restoit. Son bonheur, ou plutôt le zele de son généreux ami fut tel, que dès la premiere année ces deux mille écus lui en valurent quatre autres mille. Il retira alors les six mille livres, & laissa dans le commerce les douze cens pistoles qu'il avoit gagnées. Elles multiplierent de telle sorte par les soins de Monsieur Puget, qu'un si prompt accroissement ne me parut pas vraisemblable, lorsque je fus en âge d'en prendre connoissance; & j'ai cru jusqu'aujourd'hui, quoique cet illustre Négociant nous ait toujours protesté le contraire, qu'il y mettoit du sien, lorsqu'il apportoit à mon Pere des sommes si considérables.

Ce changement, dans notre fortune, nous en fit mettre aussi dans notre maniere de vivre. Le nombre de nos domestiques fut augmen-

menté, & notre table servie avec plus d'ordre & d'abondance. Pour moi, qui commençois à sortir de l'enfance, on me donna un laquais, qui eut ordre de me suivre partout. Mon Pere & ma Mere étendirent leurs connoissances dans la ville, & furent reçus avec agrément chez tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction. Ce n'est pas qu'ils n'y fussent déjà connus: car, soit qu'il fût échappé quelque indiscrétion à Mr. Puget ou à la Brie, soit que leur figure, & certain air que les personnes de distinction ne sauroient déguiser, les eût trahis, ils passoient publiquement dans la ville pour deux jeunes Amans d'une naissance illustre, qui avoient été forcés de quitter le Royaume par quelque aventure amoureuse. Cette idée ne leur fut pas desavantageuse, elle leur avoit déjà procuré la compassion de tout le monde, lorsqu'une connoissance plus particuliere de leur mérite leur en attira l'estime. Nous passions donc la vie assez agréablement, mais nous ne trouvions nulle part plus

plus de plaisir que dans notre propre maison. Mon Pere avoit une tendresse & des complaisances pour ma Mere, qui augmentoient tous les jours. Pour moi, j'avois la compagnie de ma sœur, que j'aimois à l'adoration. Elle étoit née un an après moi. Nous étions à peu près de la même grandeur, & de la même portée de raison. Il n'y eut peut-être jamais d'amitié si tendre & si parfaite que la nôtre. Je puis dire aussi que nous avions tous deux quelque chose d'aimable, & toute la ville en jugeoit comme nous. Ce n'est pas blesser la modestie que de me représenter à mon Lecteur sous une figure avantageuse, puisque je parle d'un tems fort éloigné. Nous faisions, ma chere sœur & moi, l'admiration de tous ceux qui nous connoissoient. J'ai encore le portrait de mon aimable Julie si bien gravé dans le cœur, depuis plus de trente ans que je l'ai perdue, que je tracerois ici sans peine les charmes de son visage, de sa taille & de son esprit, si ces sortes de descriptions ne convenoient plus à un

Roman qu'à une Hiſtoire ſérieuſe.

On nous élevoit avec un ſoin & des attentions incroyables. Mon Pere s'appliquoit lui-même à nous former les manieres & les ſentimens, tandis que les meilleurs Maîtres nous apprenoient la Danſe, la Muſique, & l'Hiſtoire. J'allois en claſſe chez les Peres Jéſuites; mais il ne ſe repoſoit pas tellement ſur eux de mon inſtruction, qu'il ne veillât ſur mon travail. Il prenoit plaiſir à me faire lire en ſa préſence les Epîtres & les Satyres d'Horace, & les Ouvrages Philoſophiques de Cicéron. C'étoient les Auteurs de l'Antiquité pour leſquels il avoit le plus d'eſtime & de goût. Il m'en faiſoit remarquer les beautés. Il étendoit leurs penſées par ſes réflexions, pour me les imprimer mieux dans l'eſprit. Je profitai ſi bien de ſes leçons, que je l'emportai ſur tous mes condiſciples pendant les cinq ans d'Humanité. Quand je fus arrivé à la Philoſophie, il ſe chargea de m'enſeigner cette partie qu'on nomme la Morale. Il le fit, non pas de cette

te maniere séche & stérile, dont on le fait dans les Ecoles; mais en me mettant devant les yeux tout ce que la raison, éclairée des lumieres du Christianisme, fournit de plus propre à former les mœurs, & à nous rendre véritablement sages & heureux. Il voulut que ma sœur fût présente à toutes les leçons qu'il me donna sur cette importante matiere, afin qu'elle en pût tirer le même fruit que moi. Elle ne se fit pas presser, parce qu'elle aimoit naturellement tout ce qui peut servir à éclairer & à polir l'esprit. Après la Philosophie, je fis une année de Mathématique, & je finis par-là le cours de mes études.

J'étois alors dans ma dix-septiéme année, & Julie dans sa seiziéme. C'étoit l'âge où mon Pere attendoit impatiemment que nous fussions arrivés, pour exécuter un dessein qu'il méditoit depuis longtems. Quoiqu'il parût assez tranquille depuis que le zele de Mr. Puget l'avoit mis en état de vivre suivant sa condition, il étoit dévoré dans le fond de l'ame par un

chagrin ſecret qui ne lui laiſſoit point de repos. Le ſouvenir d'un Pere irrité lui revenoit ſans-ceſſe à l'eſprit, & il ne pouvoit ſoutenir cette affligeante idée. Il n'avoit pas manqué d'envoyer la Brie en France, tous les ſix mois, pour s'aſſurer que mon Grand-pere étoit encore en vie, & ſe conſerver ainſi l'eſpérance de rentrer quelque jour dans ſes bonnes graces. Il avoit eu cent fois la penſée de lui écrire, ou de s'aller jetter à ſes pieds; mais la connoiſſance qu'il avoit de ſon humeur inflexible, & les terribles excès où le Comte s'étoit porté contre lui, l'avoient toujours retenu, dans la crainte de l'aigrir peut-être encore plus par ſa préſence ou par ſes lettres. Lorſqu'il ſe vit deux enfans, & qu'à meſure que nous avancions en âge, il crut découvrir en nous quelques bonnes qualités, il réſolut de nous employer, ma ſœur & moi, à ſa réconciliation. J'étois à dix-ſept ans d'une taille aſſez avantageuſe: ma ſœur étoit, comme j'ai déjà dit, d'une figure à s'attirer tous les

les regards. Il nous crut en état d'entrer dans ses desseins ; & il nous prit un jour en particulier pour nous en faire l'ouverture.

Il commença par nous apprendre notre naissance, & le véritable nom de notre Maison, que nous avions toujours ignoré. Nous en eûmes une joie extrême ; car l'ignorance où l'on nous tenoit là-dessus, nous avoit affligés ; & quoique la curiosité nous eût portés plusieurs fois à en demander quelque chose à mon Pere, le respect nous avoit toujours retenus. Ensuite il nous raconta l'histoire de son amour, de sa fuite & de son mariage, la colere du Comte son Pere, les suites qu'elle avoit eues, & tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici dans ces Mémoires. Il nous communiqua le dessein qu'il avoit de nous envoyer en France, pour travailler à remettre la paix dans la famille. Enfin il nous demanda si nous n'entreprendrions pas volontiers ce voyage, dont le succès nous devoit être aussi avantageux qu'à lui.

Je répondis qu'ayant un empire absolu sur nous, il ne devoit point douter de notre obéissance, surtout pour une entreprise de cette nature, où notre inclination nous porteroit encore plus que ses commandemens. Ma sœur fit à peu près la même réponse: c'est assez, reprit-il, en nous embrassant tendrement; je ne me défiois point de votre bon naturel. Vous partirez donc incessamment; je vais faire part à votre Mere de notre résolution, & donner ordre qu'on prépare ce qui est nécessaire pour votre départ. Il nous quitta; & nous demeurâmes, Julie & moi, fort satisfaits de tout ce que nous venions d'entendre. Ma Mere ne le fut pas tant, lorsqu'elle eut appris notre projet. La tendresse infinie qu'elle avoit pour nous, lui faisoit tout craindre d'un voyage qui alloit nous séparer d'elle. Tout ce que nous pûmes lui dire pour la rassurer, ne diminua point ses craintes; elle trembloit, comme si elle eût prévu une partie du cruel malheur qui devoit nous arri-

ri-

river. Nous ne laiſſâmes point de partir quelques jours après. Mon Pere me donna la Brie, en qui il avoit une entiere confiance; & je pris avec lui Scoti, qui me ſervoit depuis pluſieurs années. Ma Mere donna ſa femme de chambre à ma ſœur. Nous nous mîmes dans une berline à quatre chevaux, la femme de chambre avec nous. La Brie & Scoti étoient à cheval.

Nous fîmes la route heureuſement, & nous arrivâmes à la belle Terre de mon Grand-pere, après cinq jours de marche. Nous étions convenus, ma ſœur & moi, de la maniere dont nous nous y prendrions pour l'aborder, & pour découvrir ſes ſentimens avant que de nous faire connoître. Nous ne jugeâmes point à propos d'aller deſcendre au Château: nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie, d'où j'envoyai Scoti, pour ſavoir ſi Monſieur le Comte pouvoit recevoir la viſite de deux jeunes perſonnes de qualité qui paſſoient par ſes Terres. On lui fit une réponſe civile. Nous nous rendîmes auſſitôt au

Château. On nous introduisit dans une salle basse, où nous trouvâmes Mr. le Comte seul. Je fus frappé d'abord de la ressemblance que je crus remarquer entre ses traits & ceux de mon Pere. Quoiqu'il n'eût gueres moins de soixante & dix ans, il étoit encore frais, droit & vigoureux. Nous lui fîmes une réverence fort profonde. Je lui dis que l'honneur que nous avions, ma sœur & moi, d'être connus particuliérement d'une personne qui le touchoit de fort près, nous procuroit celui de lui présenter nos civilités respectueuses; que devant faire le voyage de France, & aiant offert nos services à Mr. le Marquis de ..... il nous avoit chargés de..... Que me dites-vous? Monsieur, s'écria-t-il en m'interrompant. Mon fils vit-il encore? Est-il possible qu'il vive, & que depuis dix-huit ans il ne m'ait pas donné la moindre marque qu'il se souvienne de moi? Ah le fils dénaturé! Me suis-je trompé dans l'opinion que j'ai toujours eue de lui? & n'ai-je pas fait encore trop peu pour punir un tel mon-

stre?

ſtre ? Si vous voulez m'obliger, Monſieur, continua-t-il, vous ne me parlerez pas davantage de ce fils ingrat ; je l'abandonne à ſa mauvaiſe deſtinée : ce qui n'empêche point que je ne vous voie chez moi, vous & Mademoiſelle votre ſœur, avec beaucoup de ſatisfaction, & que je ne ſois très-ſenſible à l'honneur que vous me faites.

Je ne m'étois pas attendu, Monſieur, repris-je en affectant de l'étonnement, que la commiſſion dont je me ſuis chargé vous dût être deſagréable. C'en ſera une bien fâcheuſe pour moi, que de rapporter à Monſieur votre fils ce que je viens d'entendre de votre bouche. Brûlant, comme je l'ai vu, de ſe remettre dans vos bonnes graces, il mourra de douleur lorſque cette eſpérance lui ſera ôtée ; ou ſi le Ciel lui conſerve la vie, ce ſera pour en traîner une bien languiſſante & bien malheureuſe. Cependant, Monſieur, j'oſe dire que Monſieur votre fils méritoit une autre ſort. Il eſt inconcevable qu'avec tant de mérite & l'honneur d'être

né de vous, il puisse lui manquer quelque chose pour être heureux. C'est un exemple étrange de la bizarrerie de la fortune, mais il n'est pas croyable que cela puisse durer. Pour moi, sur ce que je commence à voir aujourd'hui de vos manieres généreuses & pleines de bonté, je suis persuadé, Monsieur, que la douleur & le respect de Monsieur le Marquis vous toucheront à la fin, & que vous ne vous résoudrez jamais à laisser périr du regret de vous avoir offensé, un fils si aimable & si vertueux. Je vois bien, Monsieur, reprit-il, qu'il vous a imposé par une fausse apparence de vertu; mais sachez que la premiere & la plus essentielle est de rendre ce qu'on doit aux personnes de qui l'on tient la naissance. Rien ne peut dispenser d'un si juste devoir. Un fils ingrat ne sauroit être qu'un malhonnête homme. Jugez donc du mien, non par quelques qualités superficielles qui peuvent éblouir, mais par l'indigne conduite qu'il continue de tenir à mon égard, après m'avoir causé par sa fuite le plus mortel

cha-

chagrin qu'un Pere puisse recevoir.
Je craignis de l'aigrir, en lui répliquant d'une maniere qui sentît la contestation. Mon entreprise alloit bien jusques là ; car il paroissoit assez par le discours que je viens de rapporter, que ce n'étoit plus tant la fuite de mon Pere qui lui tenoit au cœur, que son silence obstiné, qu'il regardoit comme l'effet d'un mauvais naturel, ou comme une marque de mépris pour sa personne. Je fis cette réflexion sur le champ, & je trouvai que c'étoit déjà beaucoup que sa colere eût changé d'objet. Il m'étoit facile de lui faire perdre cette derniere idée, en lui exposant, selon la vérité, les sentimens de mon Pere. C'est ce que je crus devoir faire sans attendre davantage. Je commençai donc une peinture vive & touchante de la triste situation du Marquis, depuis qu'il avoit eu le malheur de tomber dans sa disgrace. J'exprimai ses agitations, ses inquiétudes, le changement de son humeur, & celui même de sa santé, qui s'affoiblissoit tous les jours. J'appuyai

beaucoup ſur le ſoin qu'il avoit eu d'envoyer plus d'une fois, tous les ans, un de ſes domeſtiques en France, ſans autre intérêt que celui qu'un amour vraiment filial lui faiſoit prendre à la conſervation de ſon Pere. J'ajoutai que cet amour & ce reſpect alloient ſi loin, que l'exhérédation même ne les avoit point altérés : qu'à-la-vérité il avoit eu des raiſons de n'être pas ſi ſenſible à ce ſujet de peine, parce que la fortune l'avoit aſſez favoriſé pour l'empêcher de craindre la miſere ; mais qu'il n'en étoit que plus eſtimable, d'avoir ſu conſerver de pareils ſentimens pour un Pere, dont il ſe voyoit maltraité, & duquel il pouvoit néanmoins ſe paſſer aiſément. Qu'au reſte ſa douleur étoit devenue celle de toute ſa famille ; qu'il l'avoit communiquée à ſa femme & à ſes enfans ; que rien n'étoit plus triſte que de les entendre accuſer la fortune, & ſe plaindre enſemble du malheur qu'ils avoient de ne pouvoir paſſer leurs jours auprès de leur Pere commun, dont

la

la présence feroit toute leur joie & tout leur bonheur.

Le vieillard m'interrompit encore en cet endroit, & me dit d'un air qui me fit lire dans ses yeux l'agitation de son ame : il a donc des enfans? Je me jettai à ses genoux sans tarder plus long-tems, ma sœur fit la même chose: vous les voyez à vos pieds, lui dis-je, ces enfans affligés de la douleur de leur Pere, & pleins de leur propre douleur. Nous sommes tous deux de votre sang; accordez-nous la grace de notre Pere & de votre fils. Julie ne pouvoit retenir ses larmes; & je me trouvai le cœur si serré, que je ne pus m'empêcher d'en répandre aussi. Il n'y a point d'expressions qui puissent représenter tout ce qui se passa dans ce tendre moment. Nous nous levâmes pour nous jetter au cou du vieillard, qui paroissoit comme immobile de surprise & de saisissement. Ah mes enfans! s'écria-t-il, en nous embrassant tous deux avec une tendresse admirable; je n'ai jamais senti comme aujourd'hui ce

que c'eſt que la nature. Ah! que vous m'allez être chers! Mais vous m'avez cauſé trop de joie tout d'un coup, & je crains bien de ne la pouvoir ſoutenir. En diſant cela, un ruiſſeau de larmes couloit le long de ſes joues, & ma ſœur & moi nous n'en répandions pas moins. Nous nous aſſîmes tous deux près de lui : il nous prit à chacun une de nos mains, qu'il tenoit ſerrées dans les ſiennes; & il voulut que nous lui fiſſions le récit de tout ce qui étoit arrivé à mon Pere, depuis leur funeſte diviſion. Je priai Julie, qui n'avoit point encore parlé, de lui donner cette ſatisfaction : elle le fit avec une grace merveilleuſe. Nous ſaluâmes enſuite la Belle-mere de mon Pere, qui étoit une Dame de fort bonne mine : mais je découvris aiſément, par ſes manieres contraintes, qu'elle ne nous voyoit pas de bon œil, quoiqu'elle affectât de nous faire mille careſſes, pour ne pas déplaîre à mon Grand-pere. Elle nous fit venir ſes deux fils, qui nous parurent fort bien élevés.

Le cadet ſur-tout avoit déjà bien du mérite pour ſon âge, qui n'étoit que d'onze ou douze ans. Cet enfant, par un mouvement de ſimpathie naturelle, prit tant d'amitié pour moi, qu'il ne pouvoit me quiter un moment. J'en conçus auſſi beaucoup pour lui ; & l'on verra, dans la ſuite de cette hiſtoire, combien ſon affection me devint avantageuſe.

Cependant le Château retentiſſoit de cris de joie & d'étonnement. Les payſans du Bourg ſe joignirent aux domeſtiques, pour nous donner des témoignages de leur zele. Ils allumerent des feux. Ils tirerent quantité de coups, qui ſe firent entendre pendant toute la nuit. Notre deſſein étoit d'aller voir, dès le lendemain, Monſieur le Chevalier ..... qui étoit notre Grand-pere maternel ; mais la nouvelle de notre arrivée étant allée le ſoir même juſqu'à lui, il ne put réſiſter à l'impatience de nous voir. Nous fûmes ſurpris lorſqu'on vint avertir pendant le ſouper, qu'il entroit dans la cour du Château.

Nous nous levâmes pour aller au-devant de lui, & cette ſcene fut encore des plus touchantes. Il ſe mit à table avec nous. Les deux vieillards ne ſe laſſoient point de nous regarder, & de nous faire entrer dans toutes ſortes de détails par rapport à mon Pere & à ma Mere. Nous ſatisfaiſions à toutes leurs queſtions, & nous leur donnions, ma ſœur & moi, des marques de reſpect & de tendreſſe, dont ils paroiſſoient charmés.

Nous nous retirâmes aſſez tard. Il n'y a perſonne qui ne juge qu'après une journée paſſée ſi heureuſement, & d'ailleurs un peu fatigué du voyage, je ne dûſſe dormir toute la nuit d'un profond ſommeil. Je me mis au lit avec cette eſpérance; mais, juſte Ciel! dans quel état me trouvai-je bientôt! Tout ce qu'il y eut jamais de ſonges affreux & funeſtes ſe préſenterent à mon imagination. Je vis une foule de Spectres qui m'environnoient. La terre ſur laquelle je marchois, étoit couverte de corps morts, & à demi pourris. J'entendis des cris perçans

&

& lugubres, qui me pénétroient d'horreur & de saisissement. Je jettois les yeux de tous côtés, mais il ne se présentoit rien qui pût me rassurer. J'entrai dans une forêt fort sombre, que j'apperçus devant moi tout d'un coup : à peine eusje fait les premiers pas, que mes pieds devinrent immobiles; mes habits se changerent en écorce, mes mains en branches; en un mot je me vis transformé en un grand arbre. Je trouvai d'abord quelque consolation dans un sort si bizarre, parce qu'il me sembloit que cette métamorphose me déroberoit aux terribles fantômes qui m'avoient causé tant de frayeur; mais, un moment après, je les vis venir plus affreux que jamais. Ils m'eurent bientôt démêlé parmi les autres arbres; il y en eut un qui monta sur mes branches, pour les couper avec un fer tranchant. Mes prieres ni mes larmes ne purent l'attendrir. Il me donna plusieurs coups, dont il m'abbattit autant de branches. Mon sang couloit à grands flots, & je ressentois des douleurs inexpri-

primables. Pendant que je souffrois ce cruel martyre, & que la forêt retentissoit de mes cris, il me sembla que je voyois Julie toute éplorée, qui accouroit à mon secours: mais les Spectres ne l'eurent pas plutôt apperçue, qu'ils me quitterent pour aller vers elle, comme s'ils eussent eu dessein de s'en saisir. Ce fut alors que ne me possédant plus, je m'agitai si furieusement, que je tombai de mon lit avec assez de violence. Cette chûte me réveilla; & j'eus beaucoup de joie, en reconnoissant que tout ce qui venoit de m'arriver n'étoit qu'un songe.

Scoti, qui étoit couché dans un cabinet, dont la porte communiquoit à ma chambre, accourut au bruit que je fis en tombant. Il fut tout effrayé de me trouver à terre, mouillé de sueur, & le visage enflammé. Je lui fis allumer du feu, & je m'assis avec ma robe de chambre. Cependant l'affection extrême que j'avois pour ma sœur, me fit craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, dont le Ciel eût voulu

m'a-

m'avertir pendant mon sommeil. Je courus vîte à son appartement, qui n'étoit pas éloigné du mien. Elle s'éveilla au bruit que je fis en ouvrant sa porte ; & m'ayant apperçu, elle me demanda comment je me portois, & pourquoi je m'étois levé si matin. Ah ! ma chere sœur, lui dis-je, vous portez-vous bien vous-même ? Que vous m'avez causé d'allarmes pendant cette nuit ! & que j'ai de joie de vous voir tranquille & en sûreté dans votre lit ! Elle voulut savoir ce qui me faisoit tenir ce langage. Je lui racontai mon rêve, dont nous ne fîmes que rire, lorsqu'elle m'eut assuré qu'elle avoit bien passé la nuit, & qu'elle n'avoit pas vu de Spectres qui eussent couru après elle. Je ne me remis point au lit, quoiqu'il fût tout au plus trois heures du matin. Je m'occupai à écrire une longue lettre au Marquis mon Pere, par laquelle je lui apprenois l'heureux succès de notre voyage, & je le pressois de se rendre incessamment auprès du vieux Comte, qui n'avoit point de plus forte envie que

de le revoir. Je chargeai la Brie de ma lettre ; & je le fis partir en poste dès qu'il fut jour, afin qu'il pût confirmer de bouche ces agréables nouvelles.

J'allai rendre ensuite mes devoirs au Comte & au Chevalier, mes deux Grand-peres. Je trouvai le premier avec un grand mal de côté, qui l'avoit tourmenté pendant toute la nuit. Il se fit saigner, & il prit quelques remedes, qui n'empêcherent point que la fievre ne le saisît l'après-midi. Elle fut néanmoins si légére pendant les huit premiers jours, qu'elle n'étoit point capable de nous allarmer ; mais elle augmenta tout d'un coup si violemment, que le vieillard s'apperçut bien lui-même qu'il lui restoit peu de tems à vivre. La premiere chose à laquelle il fit attention, fut de révoquer, dans toutes les formes, l'Acte par lequel il avoit exclu mon Pere de sa succession, & de le déclarer son héritier. Il fit venir ensuite son Chapelain, auquel il fit sa confession, & reçut de lui les Sacremens de l'Eglise. Comme je ne le quittois pas

pas un moment, il me parloit de tems en tems avec beaucoup de tendresse, & il me marquoit surtout un extrême regret de s'être privé si long-tems de la satisfaction qu'il auroit pu trouver à vivre en bonne intelligence avec le Marquis. Il défendit absolument qu'on l'envoyât chercher, pour recevoir ses derniers soupirs; & la raison qu'il en apportoit, c'est que se sentant trop proche de la mort pour espérer que le Marquis pût le trouver en vie à son arrivée, il ne vouloit point lui donner la fatigue d'un voyage inutile, ni l'affliger trop en lui apprenant tout d'un coup la perte qu'il alloit faire. Effectivement il s'affoiblit si fort vers le soir du neuvieme jour de sa maladie, qu'il ne put résister à un furieux redoublement qui lui survint pendant la nuit. Il mourut, après nous avoir donné sa bénédiction à Julie & à moi.

Cette perte imprévue nous affligea sensiblement, mais nous étions touchés, sur-tout, de la douleur que nous savions qu'elle causeroit à mon Pere. Le même jour, com-

comme nous nous entretenions là-dessus, on m'apporta une lettre de lui, par laquelle il me marquoit que l'unique raison qui l'eût empêché de partir, après avoir reçu la mienne, étoit une maladie considérable, survenue à ma Mere depuis notre départ; qu'il avoit appréhendé de la perdre, & qu'elle n'étoit point encore hors de danger. Cette nouvelle me jetta dans une extrême inquiétude. Je me trouvois partagé entre l'obligation de rendre les derniers devoirs à mon Grand-pere, qui venoit de mourir, & celle d'aller consoler mon Pere, & contribuer de tout mon pouvoir à la guérison de ma Mere. J'appris qu'il y avoit deux lettres du Marquis, avec celle qui étoit pour moi; l'une pour le feu Comte, & l'autre pour mon Grand-pere le Chevalier. J'allai prendre conseil du second, qui étoit déjà instruit de la maladie de sa fille par la lettre qu'il venoit de recevoir. Il prévint la demande que j'allois lui faire: Je vais partir en poste, me dit-il, pour me rendre auprès de

ma fille ; vous me ſuivrez ſi vous voulez dans quelques jours, mais il faut auparavant que vous faſſiez les funérailles de Monſieur le Comte. Il partit ſur le champ. Nous demeurâmes encore trois jours au Château, occupés de l'appareil funébre, & des viſites de toute la Nobleſſe du Pays.

Nous ne fûmes pas plutôt libres, que nous nous mîmes dans notre berline, avec une grande impatience de revoir ce que nous avions de plus cher au monde. Nous n'étions plus de cette humeur gaie, ni dans cette diſpoſition à la joie que nous avions apportée en venant. La mort de mon Grand-pere qui venoit d'expirer à nos yeux, & la penſée du péril où ſe trouvoit ma Mere, nous jetterent dans un abbattement dont tous nos entretiens ſe reſſentirent. Julie penſoit d'une maniere fort juſte, & s'exprimoit avec une douceur & un agrément infinis. Mais tous les efforts que nous fîmes pour ſurmonter notre mélancolie, dans l'eſpoir de trouver la Marquiſe en meilleur

état

état à notre arrivée, furent inutiles. La converſation retomboit toujours ſur des ſujets triſtes & affligeans. Nous dîmes les choſes les plus touchantes du monde ſur la mort, ſur le peu de raiſon qu'on a de compter ſur la vie, & ſur la vanité de tout ce qu'on appelle les biens & les plaiſirs de la Terre. Je me ſouviens que ma chere ſœur me diſoit: Mais pourquoi regarder la mort comme une choſe ſi terrible? Ne devroit-on pas ſe rendre juſtice, & conſidérer qu'étant mortels par nature, il n'y a pas plus de raiſon de s'affliger de la néceſſité de mourir, que de mille autres néceſſités auxquelles on eſt aſſujetti? C'eſt notre ſort, nous ſommes nés à cette condition-là. Pour moi, je ſuis jeune & d'aſſez bonne Maiſon, continua-t-elle; on me dit tous les jours que j'ai de l'eſprit, & que je ſuis belle; voilà bien des raiſons qui pourroient m'attacher à la vie: avec tout cela, j'ai pour elle une indifférence qui n'eſt pas croyable. Je conſentirois de bon cœur à la perdre aujour-

jourd'hui; ou si j'emportois quelque regret, ce seroit, ajouta-t-elle en me regardant tendrement, de laisser après moi mon cher frere, à qui je suis bien sûre que ma mort causeroit un peu de douleur. Mon Dieu, ma chere Julie, lui répondis-je d'un air chagrin, parlons tant qu'il vous plaîra de la mort en général, mais n'entrons point dans des applications si tristes & si désolantes. Si vous êtes persuadée, comme vous devez l'être, que votre mort me jetteroit dans un affreux désespoir, & qu'elle seroit sans-doute suivie de la mienne, il faut que vous ne m'aimiez gueres, pour prendre plaisir à me troubler par des images si funestes. Aimez la vie pour l'amour de moi, si vous ne l'aimez pas pour vous-même. Elle consentit là-dessus à nous entretenir de choses moins sérieuses; mais cela ne duroit gueres, & nous en revenions à notre triste morale, presque sans nous en appercevoir. Hélas! n'étoit-ce pas un présage du malheur qui nous menaçoit? Et si le plus cruel de tous

les destins ne m'eût pas rendu aveugle, au moment de ma perte n'y aurois-je pas assez fait d'attention pour la prévenir ? Mais il étoit arrêté que je serois un jour le plus infortuné de tous les hommes, & je touchois à l'instant fatal où mes malheurs devoient commencer.

Les premiers jours de notre voyage se passerent donc fort tristement. Nous mangions peu, quoique nous trouvassions de quoi faire bonne chere dans les hôtelleries qui sont sur la route. J'eus encore, pendant ces deux jours, mille songes effrayans, qui troublerent mon sommeil. Si je parois trop exact à rapporter jusqu'à mes songes, ce n'est pas que j'en veuille conclure qu'ils ayent un rapport nécessaire avec les choses qui doivent nous arriver; mais on me permettra de croire du moins que le Ciel peut s'en servir, pour nous donner une maniere d'avertissement à l'approche de certains malheurs. Quoi qu'il en soit, comme nous avions toujours marché grand train, nous étions déjà fort avancés le troisie-

me jour, & nous comptions d'arriver le soir chez nous, lorsque notre carosse fut arrêté dans un Bois par six hommes, masqués & montés sur de bons chevaux. Je ne les apperçus pas d'abord; mais, ayant entendu la voix de Scoti, qui leur disoit: eh! Messieurs, à qui en voulez-vous? je mis la tête à la portiere, & je vis un de ces scélérats qui l'avoit surpris, & qui lui tenoit le pistolet appuyé sur la poitrine. Deux autres arrêtoient le cocher, & les trois derniers s'avancerent aussi-tôt vers moi, en criant: Pied à terre, Monsieur, pied à terre. Je n'avois point d'autres armes que mon épée: cependant je ne balançai point à descendre, après avoir recommandé à ma sœur de ne point se montrer. Je leur dis honnêtement: est-ce mon argent, Messieurs, que vous demandez? Je vais vous le donner sans difficulté? Non, répondit l'un d'eux, qui paroissoit le plus considéré dans la troupe; on ne demande point votre argent, on en a même à vous offrir, si vous en

aviez besoin : mais Mademoiselle votre sœur n'est-elle point dans ce carosse? En achevant de parler, il descendit de cheval, & voulut s'approcher de la portiere. Je l'arrêtai par le bras. Que prétendez-vous faire, lui dis-je tout transporté? vous aurez ma vie, ou vous n'avancerez pas. J'avois l'épée nue à la main, & je le menaçois de la pointe : mais il me répondit sans s'émouvoir : Monsieur, vous n'y gagneriez rien. Songez que la partie n'est pas égale ; & là-dessus il voulut prendre ma sœur par la main, pour la faire descendre. Elle la retira, en jettant un grand cri. Pour moi, je perdis le jugement à cette vue ; & ne suivant plus que ma fureur, j'allongeai un grand coup à ce scélérat, qui retira le corps assez promptement pour n'avoir que le bras percé. Un brutal de la troupe, voyant son Maître blessé, me tira sur le champ un coup de pistolet ; mais par le plus étrange de tous les malheurs, au-lieu de me tuer, comme il le devoit, ne m'ayant tiré qu'à dix

pas,

pas, la balle frisa ma tête, perça la berline, & s'en fut atteindre la trop malheureuse Julie deux doigts au-dessous du sein. Elle s'écria qu'elle étoit blessée, & elle se laissa tomber sur la Femme de chambre. J'oubliai tout autre intérêt que celui de sa vie. Je la pris aussitôt entre mes bras. Je la mis à terre pour chercher sa blessure. Ses cruels assassins voulurent lui donner du secours : elle les repoussa avec horreur; & fixant ses yeux sur les miens, elle me dit d'une voix mourante : Je suis blessée mortellement. Je sens que je n'ai plus qu'un moment à vivre. C'est Dieu qui me sauve l'honneur. Priez-le, mon cher frere, qu'il ait pitié de mon ame; & n'oubliez jamais une sœur qui vous aime plus que soi-même. Un instant après elle poussa un grand soupir, qui fut le dernier de sa vie. Les scélérats qui venoient de la lui arracher, remonterent à cheval dès qu'ils la virent expirée, & se sauverent à toute bride au travers de la forêt. Il y en eut un qui s'écria en s'éloignant :

 Ah!

Ah! que je suis malheureux! Il fut entendu de Scoti, qui me l'a dit depuis; car pour moi, j'étois hors d'état de rien entendre, étant tombé tout de mon long sans connoissance, lorsque je crus reconnoître que ma sœur ne vivoit plus.

Il est impossible que je décrive ici tout ce qui se passa dans mon ame, & quels furent les excès de ma douleur, lorsqu'étant revenu à moi par le secours de mes gens, j'apperçus le corps pâle & sanglant de ma chere sœur à mes pieds: j'ai eu assez de force pour soutenir de si cruels déchiremens sans mourir, mais je n'ai point assez d'éloquence pour les exprimer. Je fus quelque tems sans pouvoir prononcer une parole Je levois les yeux en tremblant, pour demander justice au Ciel, qui étoit témoin d'un si tragique spectacle. Je pris le corps dans mes bras, & lorsque je pus ouvrir la bouche, j'appellois Julie par son nom, ne pouvant me persuader que je l'eusse perdue tout-à-fait. Je lui parlois, comme si elle eût été en état de m'entendre.

Mais

Mais hélas ! ma chere & trop aimable Julie ne vivoit plus ; sa belle ame étoit déjà dans le sein de Dieu : car où seroit-elle allée avec tant d'innocence & de vertu ?

Cependant Scoti, qui m'étoit extrêmement affectionné, me supplioit avec larmes de remonter dans la berline, pour gagner promptement un gros Bourg qui étoit à deux petites lieues de l'endroit où nous étions. Je remontai sans quitter ma sœur, que je tins toujours sur mes genoux. Lorsque nous fûmes descendus dans une hôtellerie du Bourg, je la fis deshabiller par sa Femme de chambre, & je la fis coucher dans un lit ; car quoique je n'eusse gueres de raison de croire qu'elle fût en vie, je me flattois néanmoins d'un reste d'espérance, sur ce que je lui trouvois encore un peu de chaleur. J'envoyai querir sur le champ le Curé & le Chirurgien du Bourg. Ils vinrent aussitôt ; mais ce fut pour confirmer mon malheur, en m'assurant qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Le Curé avoit beaucoup de piété & de bon-

 sens ;

ſens ; il fut ſurpris, & même effrayé du déſeſpoir où il me vit. Il s'approcha de moi, & me tint d'abord quelques diſcours de conſolation que je n'écoutai point. Il continua ſans ſe rebuter ; mais voyant qu'il perdoit ſes peines, & craignant que le déſordre de ma raiſon n'aboutît à quelque choſe de funeſte, il me prit adroitement par un autre intérêt que le mien. Je ne ſuis pas ſurpris, Monſieur, me dit-il, que vous regrettiez ſi amérement Mademoiſelle votre ſœur ; je viens d'apprendre qu'elle étoit infiniment aimable. Mais ſi vous l'aimiez d'une ſincere affection, comment pouvez-vous l'abandonner, lorſqu'elle a le plus de beſoin de vous ? Croyez-vous lui être bon à quelque choſe par vos larmes ? Elle eſt devant un Juge, aux yeux duquel tous vos cris & tous vos regrets ſont comptés pour rien. Il faut de la piété de votre part, & des prieres ferventes pour attirer ſur elle la miſéricorde de ce Juge redoutable. Voilà de quoi vous devriez vous occuper, ſi vous avez quel-

quelque sentiment de Religion, & une véritable tendresse pour la personne que vous regrettez. Pour moi, je m'offre à conjurer le Ciel avec vous de lui être favorable. C'est la meilleure marque que je puisse vous donner de la part que je prens à votre perte.

Ce discours fit quelque impression sur moi. J'avois reçu une éducation chrétienne, & j'étois bien instruit des devoirs de la Religion. Je pensai qu'effectivement ma sœur pouvoit avoir besoin de quelques prieres : je me souvins même qu'elle me l'avoit demandé en grace en expirant. Je consentis donc à la proposition du Curé, & je lui demandai s'il étoit seul de sa profession dans le Bourg. Il me dit qu'il feroit venir son Vicaire ; & que si je voulois plus de monde, il y avoit près de-là un Couvent de Recollets assez considérable. Je le priai d'en envoyer chercher deux. Le Pere Gardien vint avec son compagnon, desorte qu'ils se trouverent quatre à prier Dieu pendant toute la nuit près de ma sœur. Je la passai

moi-même à genoux avec eux, les interrompant à tous momens par mes soupirs & mes sanglots.

Le lendemain il me vint un Médecin & deux Chirurgiens, que j'avois envoyé chercher dans la Ville la plus voisine, avec des parfums, & tout ce qui étoit nécessaire pour embaumer le corps. Je le fis mettre dans un cercueil de fer-blanc, n'en pouvant avoir un de plomb; & je fis couvrir ce cercueil d'un bois léger, que je fis revêtir de velours noir. Tout cela s'exécuta si lentement, que je fus obligé de passer, dans cet endroit, le reste du jour & la nuit suivante. Je la passai comme j'avois fait la premiere, c'est-à-dire en prieres avec les quatre Prêtres, n'ayant pris ni sommeil ni nourriture depuis deux jours; ce qui me rendoit méconnoissable. Je me disposai à partir le troisieme jour au matin; mais je me trouvai dans un embarras extrême, lorsque je vins à songer de quelle maniere j'apprendrois mon malheur à mon Pere & à ma Mere. Il n'y avoit pas moyen de dif-

différet davantage ; car je leur avois écrit la veille de notre départ ; & je jugeois bien que ne nous voyant point arriver, ils étoient déjà dans l'inquiétude. Cependant je ne pouvois me résoudre à leur aller offrir un aussi mortel spectacle, que celui de ma sœur ensévelie. Cette pensée, jointe à ma douleur, me causa une fievre violente. Mais j'étois peu touché de mes propres maux. Je priai le Pere Gardien des Recollets de prendre le devant, pour préparer mon Pere à de si tristes nouvelles. Je lui fis donner un cheval, afin qu'il pût aller plus vîte. Pour moi je me mis dans ma berline, auprès du cercueil, sur lequel j'eus la tête & les mains continuellement appuyées.

Lorsque je fus arrivé près de la Ville, je mis pied à terre dans un petit Village, où j'avois dit au Pere Gardien de venir me rejoindre. Je le vis bientôt paroître. Mais il n'étoit pas seul ; le Marquis mon Pere étoit avec lui. Aussitôt que je l'eus apperçu, je marchai douze ou quinze pas au-devant de lui, &

& je me jettai à ses pieds, en poussant un cri pitoyable. Il m'embrassa en versant un torrent de larmes, sans pouvoir prononcer un seul mot. Mais il fut bien surpris, lorsqu'il vit qu'au-lieu de me relever, je demeurai sur la terre sans connoissance & sans sentiment. C'étoit un évanouissement, dont on eut assez de peine à me faire revenir. Nous entrâmes dans l'hôtellerie où je m'étois arrêté. La premiere chose que fit mon Pere, fut de se mettre à genoux devant le Crucifix qui étoit sur le cercueil, & de lui adresser sa priere d'un ton capable d'attendrir les plus durs. Il me dit ensuite qu'il avoit appris du Pere Gardien que je n'avois pas pris de nourriture depuis trois jours; qu'il n'étoit pas content de moi, & qu'il m'ordonnoit de prendre quelque chose à l'heure même. J'obéis sans repliquer. Nous prîmes, avant de partir, quelques mesures pour conduire le cercueil dans un Couvent de Religieuses, où il demeura quelque tems en dépôt, jusqu'à ce

ce qu'il fût porté en France dans le tombeau de nos Ancêtres. Qui pourroit s'imaginer tout ce que je souffris, lorsqu'il fallut abandonner ce précieux cercueil, dans lequel il me sembloit que la moitié de moi-même étoit renfermée.

Cependant la Marquise étoit dangereusement malade. On se garda bien de l'informer de la mort de sa fille, & de l'état où j'étois réduit moi-même; car ma fievre continuoit toujours avec beaucoup de violence. On ne lui parla pas même de mon arrivée. Mais il étoit impossible que l'état des choses lui fût caché long-tems. J'ai déjà dit que nous lui avions écrit lorsque nous nous étions mis en chemin, & elle nous attendoit avec la derniere impatience. Lorsqu'elle vit, au bout de quelques jours, que nous ne paroissions point, elle tomba dans des allarmes qui augmenterent beaucoup son mal. Mon Pere tâchoit de la rassurer par des raisons inventées, auxquelles il attribuoit notre retardement. Il lui dit que j'étois tombé malade en

chemin ; mais que c'étoit une maladie légere, dont il n'y avoit rien à redouter. Il contrefit même l'écriture de ma sœur, pour la tromper plus sûrement, & il lui montra des leteres qu'il feignoit d'avoir reçues de nous. Cet artifice lui réussit pendant quelque tems ; mais elle ne commença pas plutôt à se porter un peu mieux, qu'elle voulut monter en carosse, pour se rendre dans l'endroit où on lui avoit dit que j'étois demeuré malade. En vain trouva-t-on de nouveaux prétextes pour l'en détourner ; elle persista si absolument dans cette résolution, qu'on n'eut plus d'autre parti à prendre, que de lui découvrir nos malheurs, tels qu'ils étoient. Mon Pere s'acquitta lui-même de ce triste office. Il prit la chose de fort loin, de peur qu'elle ne se trouvât trop saisie tout d'un coup. Mais qu'il est difficile d'en imposer à une Mere tendre, & passionnée pour ses enfans ! Elle n'eut pas besoin de tout entendre, pour concevoir de quoi il étoit question. Le Lecteur me pardonnera,

nera, si je n'entreprens point de rapporter l'effet que cet affreux récit fit sur elle. Il y a des choses qu'il vaut mieux supprimer tout-à-fait, que de les décrire imparfaitement. L'infortunée Marquise retomba dans sa maladie, pour n'en revenir jamais. Elle appella tant de fois la mort à son secours, qu'elle mourut effectivement dix jours après, avec le nom de sa chere fille à la bouche.

Fin du premier Livre

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE SECOND.

MOn Pere, consterné de cette triple perte, fut long tems incapable de consolation. Il se retira chez les Peres de l'Oratoire, dans le dessein de renoncer absolument au monde. Mes prieres, mes raisons, mes pleurs, ne purent changer cette terrible résolution. L'unique adoucissement auquel il consentit, fut de retourner en France, pour quelque tems, dans les Terres qui lui appartenoient depuis la mort de mon Grand-pere. J'espérois que cette diversion, qu'il feroit à sa douleur, pourroit insensiblement la lui faire oublier.

Nous partîmes ensemble, trois mois après la mort de ma Mere.

Nous

Nous fîmes transporter avec nous les deux corps, pour être inhumés avec nos Ayeux. Ce spectacle nous fit passer le voyage bien tristement. Enfin nous arrivâmes en des lieux, où, contre mon espérance, tout ne servit qu'à renouveller la tristesse de mon Pere. Que ne dit-il point à la vue de cette Forêt fatale, où sa passion avoit commencé? Ce souvenir me touche encore. Il refusa toute sorte de visites, pendant six semaines qu'il demeura dans son Château : il les employa à la priere, & à divers exercices de Religion, se réservant à peine quelques momens pour mettre ordre à ses affaires, & pour m'assurer sa succession. Enfin, lorsqu'il crut avoir assez fait pour moi, il me fit appeller dans sa chambre, & me tint ce discours, qui fit trop d'impression sur mon ame, pour qu'il en puisse jamais être effacé : Si vous avez fait attention à ma conduite, mon fils, depuis que j'ai perdu votre Mere & votre sœur, vous avez dû remarquer que cette perte m'a changé tout entier. Je suis mort avec

avec elles, car elles ont emporté la moitié de moi-même; & ce qui me reste de vie ne mérite plus d'en porter le nom. Mettez-moi donc aussi au rang des personnes chéres qui vous manquent: accoutumez-vous à cette idée, pour vous préparer à la perte réelle que vous allez faire bientôt de moi. Je vous préviens, parce que je connois votre tendresse. Je suis certain que vous ne me perdrez pas sans douleur; & le Ciel sait aussi que vous êtes l'unique chose que j'excepte de l'indifférence & du mépris que j'ai pour tous les biens du monde. Vous serez toujours mon cher fils; malgré notre séparation, mon cœur est encore capable de ce tendre sentiment. Mon dessein est d'entrer chez les Chartreux. N'allez point le combattre, & n'espérez point de le pouvoir détruire. J'ai mis ordre à mes affaires, & j'ai disposé de tous mes biens en votre faveur. Jouissez-en long-tems. Soyez plus heureux que moi. Adieu. Je vous défens de me répondre; vous m'attendririez trop.

Je me jettai à ses genoux pour l'arrêter : il m'embrassa dans cette situation, en laissant tomber quelques larmes, & sortit aussitôt en feignant de ne point entendre mille choses touchantes, que la douleur me faisoit dire. Quoique je ne doutasse point de la sincérité de sa résolution, & que je fusse extrêmement affligé de ne pouvoir en arrêter l'effet, j'étois bien éloigné de penser qu'il dût l'exécuter sitôt. Je fus plus surpris que je ne le puis dire, lorsque j'appris le lendemain à mon réveil, qu'il étoit parti sur les trois heures du matin pour se rendre à N..... C'est une Chartreuse, qui est située à une lieue & demie de chez nous. La Brie entra dans ma chambre à sept heures. Je dormois encore : il m'éveilla, & me dit en pleurant : Ah! Monsieur, quelle nouvelle je viens vous apprendre! mon Maître est allé se faire Chartreux, je l'y ai conduit moi-même ce matin. En arrivant au Monastere, il m'a ordonné de revenir ici promptement,

&

& de vous remettre cette clé, qui eſt celle de ſon cabinet.

Un coup de foudre m'auroit moins abbattu, que cette courte harangue. Je me jettai hors du lit ſans répondre; & me donnant à peine le tems de m'habiller je pris le chemin de la Chartreuſe, dans la même chaiſe dont mon Pere s'étoit ſervi. Je demandai qu'on me fît parler à lui. On me répondit qu'on l'alloit avertir. Je demeurai à la porte plus d'un quart-d'heure, ſans voir paroître perſonne. Mon impatience étoit ſi grande, que je l'aurois enfoncée ſi j'en euſſe eu la force. Enfin je la vis ouvrir, & ce fut le Pere Prieur qui ſe préſenta à mes yeux. Eh quoi! mon Pere, lui dis-je avec un air d'indignation, eſt-ce un homme comme moi qu'on laiſſe une heure dehors ſans répondre? Le Pere m'aſſura, d'un air fort doux, qu'il avoit ignoré que je fuſſe dehors, & que c'étoit la faute du Portier, qui peut-être un peu effrayé de la vivacité avec laquelle je lui avois parlé, s'étoit

retiré

retiré ſans m'avoir introduit dans la Maiſon. L'excuſe étoit aſſez vraiſemblable ; d'autant plus que j'étois à la porte intérieure du Monaſtere, qui n'étoit qu'un grillage de fer, au travers duquel le Portier m'avoit parlé. Je ne laiſſai pas de reprendre avec chaleur: Mais, mon Pere, ce n'eſt pas vous qu'il falloit avertir; je demande Monſieur le Marquis: me ſera-t-il permis de lui parler? Je ſuis fâché, Monſieur, me dit le Pere, de ne pouvoir vous procurer cette ſatisfaction. Monſieur le Marquis eſt réſolu de ne voir perſonne pendant tout le tems du Noviciat. Il m'a chargé de vous dire qu'il vous aime plus que jamais; mais qu'il ſouhaite auſſi que vous lui donniez un témoignage d'amour & de reſpect, en le laiſſant tranquille du-moins cette année. Cette réponſe me mit preſque en fureur. Quoi? m'écriai-je, vous oſez me refuſer de voir mon Pere! Je le verrai malgré vous. C'eſt par vos conſeils qu'il a pris la réſolution d'entrer ici; vous l'avez ſéduit, & vous

voulez

voulez le retenir par vos artifices.
J'ajoutai quantité d'autres choses de même nature, auxquelles le Pere Prieur n'opposa que le silence, & beaucoup de modestie. J'eus quelque honte de traiter si mal un homme qui le méritoit si peu. Je lui dis plus doucement : Est-il possible que je sois privé de la vue de mon Pere, & qu'il m'impose lui-même un ordre si cruel ! Allez le conjurer de ma part, d'en user moins durement avec moi. Qu'il m'apprenne du-moins par où j'ai mérité son mépris ou sa haine. J'irai volontiers, répondit le Pere ; mais je vous assure déjà que ce n'est ni haine, ni mépris, qui l'empêche de vous voir.

J'attendis le retour du Pere Prieur avec beaucoup d'agitation. Il revint au bout d'une demi-heure, chargé d'une lettre qu'il me présenta sans parler. Il m'est aisé de la transcrire ici, puisque je la conserve encore.

„ Si c'est pour me détourner de „ mon dessein que vous avez tant „ d'impatience de me voir, c'est

„ une

„ une eſpérance à laquelle il faut
„ que vous renonciez abſolument.
„ J'ai fait à Dieu le ſacrifice de
„ ma vie ; il n'y a point de con-
„ ſidération humaine qui puiſſe
„ me le faire retracter. Si c'eſt
„ pour me marquer votre tendreſ-
„ ſe & votre attachement, je vous
„ tiens compte, mon cher fils, de
„ ce témoignage d'affection, & je
„ vous aſſure que votre ſouvenir
„ ne laiſſera pas de tenir toujours
„ place, dans un cœur que la Re-
„ ligion & la douleur occuperont
„ déſormais tout entier. Accor-
„ dez-moi ce que le Pere Prieur
„ vous a demandé de ma part. Ce
„ n'eſt que pour un an. Je vous
„ conſeille de l'aller paſſer à Pa-
„ ris, pour achever de vous for-
„ mer à l'Académie. Ne m'ou-
„ bliez pas, mais penſez à moi
„ ſans vous affliger. Pourquoi vous
„ affligeriez-vous ? S'il me reſte
„ quelque douceur à eſpérer ſur la
„ Terre, ce n'eſt que dans la ſoli-
„ tude que je la puis trouver.
„ Ah ! laiſſez-moi prendre Dieu
„ pour partage, puiſqu'il y a ſi

„ peu

„ peu de fond à faire ſur les féli-
„ cités humaines. Adieu. . Vivez
„ heureux, & ne vous ſouvenez
„ de moi que pour me rendre le
„ Ciel favorable par vos prieres.

Je connoiſſois ſi bien mon Pere, que je ne doutai plus, après la lecture de cette lettre, de l'inutilité de mes inſtances. Je quittai le Pere Prieur, & je retournai fort triſte au Château. J'y demeurai encore quelques ſemaines, pendant leſquelles je ne laiſſai point paſſer de jour ſans viſiter la Chartreuſe. L'air de ſainteté qu'on y reſpiroit, l'exemple de mon Pere & peut-être auſſi la triſteſſe dont j'étois accablé, me firent naître quelques deſirs de retraite & de ſolitude. J'en communiquai quelque choſe au Pere Prieur; mais il me conſeilla, en homme de bon ſens, de ne pas prendre pour la voix du Ciel un mouvement qui ne venoit que de la mauvaiſe aſſiette de mon ame, & de ſuivre plutôt la volonté du Marquis mon Pere, qui m'avoit ordonné d'aller paſſer quelque tems à Paris. Je me laiſſai per-

ſuader par ces raiſons. Je partis peu de jours après ; & je ne pris avec moi que la Brie & Scoti, qui m'étoient également affectionnés.

J'arrivai dans cette grande ville au commencement de l'année 1680. Le ſurnom de Grand, qui venoit d'être donné au Roi Louis XIV. du conſentement de toute l'Europe, fut l'occaſion de quantité de fêtes publiques. Chacun s'empreſſoit de marquer ſon zele pour un Maître qui faiſoit tant d'honneur à la France. On ne parla, pendant pluſieurs jours, que de feux de joie, de danſes, & de feſtins. J'évitai des plaiſirs que je n'étois point en état de goûter. Le fond de mélancolie que je portois ſans-ceſſe, me fit choiſir ma demeure dans une rue écartée du fauxbourg Saint Germain. Je n'en ſortois que le matin, pour aller prendre mes leçons à l'Académie. J'avois appris à monter à cheval, dans la ville où j'avois reçu ma premiere éducation ; mais je trouvai, dans les Maîtres de Paris, un air auquel les Etrangers ne ſçauroient attein-

dre. Il en est de même pour la danse, les armes, & les autres exercices du corps. Je me rendois ensuite chez moi, où différens Maîtres venoient m'apprendre la Musique, & à jouer de quelques instrumens, pour lesquels j'avois de l'inclination. Le reste du jour je l'employois à la lecture, & principalement à l'étude de l'Histoire. Je gardai cette conduite pendant trois mois, sans lier connoissance avec personne; ce qui me fit regarder long-tems comme un homme d'un caractere farouche & peu sociable.

Un jour que j'étois à l'Académie, je m'apperçus qu'un homme de bonne mine & fort bien mis, qui considéroit nos exercices, attacha les yeux sur moi, comme si ma physionomie l'eût frappé, & qu'il m'examina long-tems avec beaucoup d'attention. Je vis ensuite que sans cesser de me regarder, il parloit d'une voix basse à quelques Officiers de l'Académie. Je ne sçais comment je remarquai tout cela; mais je n'y fis que lé-

gérement réflexion, & je l'oubliai tout-à-fait un moment après. Lorsque je fus retourné chez moi, Scoti qui me suivoit tous les jours au Manége, me dit que la même personne l'avoit abordé fort honnêtement, & lui avoit demandé qui j'étois : qu'aiant sçu mon nom, il s'étoit informé d'où venoit la mélancolie qui paroissoit sur mon visage, & s'il étoit vrai que je fusse un sauvage qui fuyoit le commerce des hommes ; qu'après avoir été satisfait là-dessus, il avoit voulu sçavoir la rue & la maison où je demeurois. Je n'attribuai toutes ces questions qu'à la curiosité qu'on a quelquefois pour un inconnu, & je n'y pensai pas davantage. Le lendemain qui étoit un jour de fête, Scoti vint m'avertir sur les huit heures du matin, que le Curieux étoit à ma porte dans un carosse, & qu'il demandoit à me voir. J'étois encore au lit. Cette visite d'un homme que je ne connoissois point, me surprit. Je lui fis dire que je n'étois pas levé ; & que s'il avoit quelque chose de

preſſant à me communiquer, je le priois d'entrer ſans façon. Il ſe fit conduire auſſi-tôt à ma chambre, & me dit en s'approchant d'un air fort noble, qu'il venoit me demander mon amitié, & m'offrir la ſienne. Je ſuis perſuadé, Monſieur, continua-t-il, que nous lierons facilement connoiſſance. Je me ſuis ſenti porté à le ſouhaiter, dès le premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir au Manége; & quoique je n'eſpere pas que vous puiſſiez prendre les mêmes ſentimens pour moi ſur ma phyſionomie, je me flatte que mon zele & mes ſervices pourront vous les inſpirer.

Un début ſi obligeant demandoit une réponſe civile. Je la tournai le moins mal qu'il me fut poſſible; & lui aiant fait quelques excuſes ſur ce qu'il me trouvoit au lit, je le priai de trouver bon que je priſſe du moins ma robe de chambre, pour l'entretenir plus décemment. Nous nous aſſîmes auprès du feu. Nous prîmes du chocolat; & ce ne fut qu'après un quart-d'heu-

d'heure de conversation indifférente, qu'il fit retomber le discours sur le motif de sa visite. Il me dit que quelque estime qu'il eût conçue pour moi sur ma seule figure, il l'auroit peut-être conservée sans me la témoigner ; mais qu'aiant demandé quelque éclaircissement à un de mes domestiques, sur ma naissance, & sur la tristesse dont je lui avois paru possédé, il n'avoit pu résister à l'envie de me connoître ; qu'étant malheureux comme moi, & peut-être encore plus solitaire, il s'étoit imaginé que la communication de nos chagrins pourroit avoir quelque douceur pour l'un & pour l'autre ; qu'il étoit rare de trouver parmi les personnes heureuses & contentes, des amis qui prissent part à nos peines, jusqu'à s'en affliger avec nous ; au-lieu que les personnes malheureuses trouvoient de la consolation à s'attendrir ensemble, & à se plaindre de la dureté de la fortune ou de l'injustice des hommes. Enfin il m'apprit qu'il étoit l'ainé des neveux de Monsieur le

Cardinal de Janson ; qu'aiant eu le malheur de se battre en duel, & de tuer son homme, il avoit été contraint de sortir du Royaume ; qu'il avoit erré long-tems, toujours persécuté par la fortune ; que tout le crédit de son oncle ne pouvoit lui faire obtenir sa grace ; que pressé cependant du desir de revoir sa patrie, il étoit rentré en France, malgré les ordres du Roi ; qu'il se faisoit appeller le Marquis de Rosambert ; que sa vie étoit continuellement en danger, mais que cette pensée faisoit moins d'impression sur lui, que mille sujets particuliers de douleur, qui rendoient sa vie très-malheureuse. Il me promit le récit de ses avantures, lorsque l'habitude de nous voir, nous auroit rendus plus familiers, & il me pria, de la maniere la plus tendre, de lui accorder ma confiance, comme il m'assuroit de toute la sienne.

Je trouvai quelque chose de si relevé & de si touchant dans les manieres & dans les discours du Marquis de Rosambert, que je n'eus

n'eus pas de peine à prendre pour lui tous les sentimens qu'il desiroit. Nous devînmes inséparables dès ce moment. Nos intérêts, nos occupations, nos chagrins, nos promenades, nos lectures, tout fut bientôt commun entre nous. Nous trouvâmes, dans nos caracteres & dans nos inclinations, des rapports qui servirent encore à redoubler notre amitié. Combien de fois admirâmes-nous l'heureux hazard qui avoit produit notre connoissance ? Nous passions souvent des jours entiers à nous entretenir, & nous nous séparions toujours sans lassitude. Nos entretiens rouloient sur nos malheurs, sur notre amitié, sur quelque point d'Histoire, de Morale, ou de Religion. Le Marquis s'exprimoit avec beaucoup d'élégance & de facilité. Il pensoit juste & solidement. Cet exercice nous instruisoit, en même tems qu'il faisoit toute la douceur de notre vie. Quand il nous prenoit envie de sortir, c'étoit pour aller faire quelques tours de promenade dans un endroit écarté, ou pour

 vi-

visiter quelque Bibliothéque. Nous allions avec plaisir à celle de Saint Victor, les jours qu'elle s'ouvre au Public. Le Bibliothécaire s'accoutuma si fort à nous voir, qu'il nous regarda à la fin comme des personnes de connoissance, & qu'il ne fit pas difficulté de nous prêter des livres. Mais nos principales promenades étoient le Parc de Vincennes, lorsque nous voulions nous écarter de Paris, & le Jardin des Chartreux, quand nous n'étions point d'humeur à passer plus loin. Ce fut-là qu'un jour, après avoir commencé par quelques réflexions sur la vie tranquille de ces Solitaires, je rappellai au Marquis la promesse qu'il m'avoit faite de me raconter les accidens de sa vie. Il y consentit volontiers. Nous nous assîmes, & voici ce qu'il me dit: le sincere intérêt que j'y ai toujours pris, ne m'a pas permis de l'oublier.

HIS-

HISTOIRE DU MARQUIS DE ROSAMBERT.

JE ne vous dirai rien de ma naiſſance, qui vous eſt connue ; ni de mon éducation, qui n'a rien eu d'extraordinaire. Le mérite de mon Oncle a beaucoup ſervi à la grandeur de notre Maiſon. Je ſuis l'ainé : c'étoit ſur moi que repoſoient tous ſes deſſeins : & je ne doute point qu'il ne les eût fait réuſſir ſelon ſes eſpérances, ſi ma mauvaiſe fortune ne les eût entiérement dérangés.

Le Marquis de Forbin mon Pere, qui étoit Gouverneur d'Antibes, où il demeuroit aſſez ordinairement, m'envoya à Paris vers l'année 1673. pour entrer dans les Mouſquetaires. Je n'avois que dix-huit ans. De quelles folies n'eſt-on pas capable à cet âge, où les paſſions ſont vives, & la raiſon ſi peu capable de leur réſiſter ? Je donnai bientôt dans tous les excès de la jeuneſſe. Je fis mon apprentiſſage de débauche, par une avanture qui penſa me coûter la vie. Deux Mouſquetaires de ma

Province, qui cachoient une ame des plus basses & des plus noires sous un air noble & poli, me marquerent quelque empressement de lier une étroite amitié avec moi. Ils me regardoient comme un nouveau débarqué, qui étoit encore sans expérience, & dont il leur seroit aisé de faire leur dupe. Je ne me défiai point de leur dessein. Après quelques jours de connoissance, ils m'offrirent de me donner à dîner chez Fracin, qui étoit, me dirent-ils, un Traiteur excellent du fauxbourg Saint Honoré. J'acceptai la proposition. Nous fîmes effectivement bonne chere; le vin étoit délicat; nous demeurâmes à table jusqu'à trois heures. Un de mes compagnons se leve, fait deux tours dans la chambre, & s'avance vers la fenêtre qui donnoit sur la rue: il l'ouvre comme sans dessein; à peine y eut-il mis la tête, qu'il se tourna promptement vers son ami qui étoit encore assis, & qu'il lui dit: Chevalier, voilà la Chesnaye qui passe; veux-tu que je l'appelle? Volontiers, répondit l'au-

l'autre. Est-il seul? Non, reprit celui-ci, il est avec deux Messieurs que je ne connois point: mais n'importe, nous en passerons le reste du jour plus agréablement. Il appelle aussitôt Monsieur de la Chesnaye, qui ne se fait pas prier pour monter avec ses deux amis. On s'assied, & l'on recommence à boire. Un quart-d'heure après, l'un des deux Mousquetaires dit à l'autre: Nous demeurons sans rien faire, nous pourrions nous occuper mieux. Veux-tu me donner ma revanche, des quatre parties de picquet que tu me gagnas hier? La partie est acceptée; on fait venir des cartes, & mes Mousquetaires se mettent au jeu. Nous nous amusâmes quelque tems à les voir jouer. Enfin Monsieur de la Chesnaye, paroissant se lasser d'être spectateur oisif, me propose une partie de Triomphe, deux contre deux. J'y consens. Nous jouons d'abord un écu seulement chaque partie. Nous en gagnâmes dix en une heure, mon second & moi. On proposa de jouer le tout; nous ga-

gagnons encore, le jeu s'anime. Pendant ce tems-là les Mousquetaires se souviennent qu'ils avoient ordre de se rendre à cinq heures chez Monsieur le Commandant; ils nous demandent permission de se retirer seulement pour une demi-heure, avec promesse de venir nous rejoindre aussi-tôt qu'ils seroient libres. Ils sortent, & nous laissent aux mains. La Chesnaye qui perdoit, voulut jouer au Lansquenet. Je ne me fis pas presser, croyant que la fortune continueroit de m'être favorable: elle changea pourtant, & si tristement pour moi, qu'en moins d'une heure je perdis vingt pistoles; c'étoit à peu près ce que j'avois d'argent sur moi. Un air goguenard, répandu sur le visage de mes Joueurs, m'ouvrit les yeux tout d'un coup, & me fit juger qu'on m'avoit trompé: cependant, comme ce n'étoit encore qu'un soupçon, je feignis de ne rien appercevoir, & je me disposai seulement à me retirer, sans attendre les deux Mousquetaires, qui me paroissoient avoir oublié leur pro-

messe.

messe. Je prétextai quelque affaire, & je pris congé de Monsieur de la Chesnaye & de ses amis. Je n'étois pas au bout de l'avanture. Fracin, qui me vit traverser la cour, vint au-devant de moi, avec un papier qu'il me présenta. Je lui demandai de quoi il s'agissoit. C'est, me dit-il, la carte de la dépense, Monsieur. Cela ne me regarde pas, lui répondis-je. Messieurs ..... ne vous ont-ils pas satisfait? Point du tout, reprit Fracin; ils m'ont dit en sortant, que s'ils ne revenoient point, ce seroit vous, Monsieur, qui auriez la bonté de me payer. Je n'eus pas de peine alors à connoître que j'étois joué tout-à-fait. Je pris mon parti tout d'un coup; ce fut de tirer ma montre, qui valoit trente pistoles, & de la laisser à Fracin, en lui disant que je viendrois la reprendre le jour même, & lui apporter de l'argent. Je sortis plein de honte & de fureur; mais ce qui acheva de me désespérer, ce fut qu'en sortant j'entendis la Chesnaye rire de tout son cœur avec ses compagnons, qui s'étoient mis à la

fenêtre. Je feignis de ne les pas voir : je m'en fus droit au quartier, en roulant dans ma tête mille projets de vengeance. Je n'y trouvai point ceux que je cherchois ; ma fureur en redoubla, & je résolus de courir tout Paris pour les trouver. Après avoir fait quantité de tours, je les apperçus enfin dans la rue de la Comédie, qui sortoient d'un Caffé. Lorsqu'ils me virent avancer vers eux, ils vinrent eux-mêmes au-devant de moi, & me firent d'abord des excuses vagues & sans vraisemblance, qui ne servirent qu'à m'irriter davantage. Je leur dis nettement qu'ils s'étoient mal adressés pour faire une dupe, & que je voulois les voir l'épée à la main l'un après l'autre. Ils se regarderent un moment ; & l'un d'eux me répondit qu'ils n'avoient pas dessein de se battre ; qu'ils alloient à la Comédie, & qu'ils vouloient bien me la payer, si je voulois les y accompagner. Vous êtes des misérables, leur dis-je d'un air furieux, qui joignez la lâcheté à la friponnerie ; mais

vous

vous me la payerez, & comptez que je trouverai le moyen de vous rejoindre. Je les quittai brusquement, & je retournai à ma chambre pour prendre un peu de repos, dont j'avois besoin. A peine une heure s'étoit passée, que mon laquais vint m'éveiller, & me remit une lettre qu'on l'avoit chargé de m'apporter promptement. Je la lûs, & j'y trouvai ces termes.

„ Ce n'est point en pleine rue
„ qu'on attaque les gens, comme
„ vous avez fait tantôt. Mais si
„ vous avez tant d'envie de vous
„ battre, ne manquez point de
„ vous rendre, à huit heures, der-
„ riere le Jardin des Chartreux. On
„ vous y attendra de pied ferme.

Ce billet n'étoit signé que d'un seul; & comme c'étoit de celui qui étoit demeuré en silence dans la rue de la Comédie, je m'imaginai qu'ayant plus de cœur que son compagnon, il se pressoit de réparer la foiblesse qu'il avoit marquée en se taisant, dans la crainte d'être deshonoré, si je la publiois. Je me disposai à me rendre au lieu qu'il m'assi-

m'assignoit, & j'y arrivai un peu avant huit heures, fort éloigné de penser au malheur qui me menaçoit. Mon ennemi y étoit déjà. Nous mîmes l'épée à la main, & nous nous poussâmes quelques bottes de fort bonne grace. J'y allois si vivement, que le sang n'auroit pas tardé à couler, lorsque j'entendis crier tout d'un coup derriere moi: Tue, tue, point de quartier. Je ne fus pas maître du premier mouvement qui me porta à tourner la tête, & dans l'instant je reçus un coup qui me perça le côté; mais heureusement cette blessure ne m'affoiblit point. Je me jettai sur la droite pour faire face aux nouveaux assaillans; c'étoit l'autre Mousquetaire, avec la Chesnaye, qui avoient apparemment concerté de se défaire de moi. Ah! lâches, m'écriai-je, trois contre un! N'importe, vous n'aurez pas ma vie aisément. Ils m'allongeoient pendant ce tems-là de grands coups, dont plusieurs me percerent; & malgré toute mon adresse à parer, j'aurois péri infailliblement, si le

Ciel

Ciel n'eût veillé à mon secours. Un Capitaine de Cavalerie, deux Lieutenans aux Gardes, & un Trésorier de France, avoient fait une partie de mail en pleine campagne; & cherchant une boule égarée, ils s'avancerent assez vers le lieu de notre combat, pour nous appercevoir. Leur générosité les fit accourir promptement pour nous séparer. Comme ils ne se doutoient point de l'inégalité des combattans, ils furent fort surpris de voir mes trois assassins s'enfuir à leur approche, & moi tomber presque aussi-tôt sur l'herbe, sans avoir la force de soutenir mon épée. Mon sang couloit à grands flots; ils s'empresserent de me donner du secours, & banderent d'abord mes plaies avec leurs mouchoirs & leurs cravates. J'avois reçu cinq coups dans le corps, dont l'un me perçoit de part en part, & un sixieme au travers du bras. Ils me prirent tous quatre, & me porterent avec assez de peine jusqu'à la maison du Trésorier de France, qui s'appelloit Monsieur Olivier, & qui demeuroit heu-

heureusement à l'entrée du fauxbourg Saint Michel. On fit venir promptement des Chirurgiens, qui jugerent mes plaies mortelles, & qui ne me promirent pas deux heures de vie. Ils ne laisserent pas de me traiter avec soin. Je repris peu à peu mes esprits. La quantité de sang que j'avois perdu m'avoit tellement affoibli, que je n'avois pas senti jusques-là le secours qu'on m'avoit donné. Je remerciai mes libérateurs ; & après leur avoir appris en deux mots qui j'étois, & la lâcheté de mes perfides ennemis, je ne songeai plus qu'à me préparer à la mort. Monsieur Olivier envoya chercher à la hâte un Prêtre dans son carosse. Il arriva, je me confessai. Pendant ce tems-là Monsieur de la Broye, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment d'Anjou, & l'un des quatre qui m'avoient secouru, se souvint qu'un vieux Cavalier de sa Compagnie, qu'il avoit amené à Paris avec lui pour faire sa recrue, avoit un secret admirable pour guérir les plaies. Il prit la peine de l'aller chercher lui-

même,

même, & me l'amena lorſque je finiſſois ma Confeſſion. Je demandai ce qu'on ſouhaitoit de moi, en le voyant approcher de mon lit. Cet homme vous apporte la vie, me dit Monſieur de la Broye ; ſouffrez qu'il voie vos bleſſures. J'y conſentis ſans difficulté. Mais le Prêtre qui m'avoit confeſſé, & qui étoit un ſaint homme, s'avança vers moi, & me dit à l'oreille : Ce ſoldat veut apparemment vous panſer du ſecret. Songez, Monſieur, que vous venez de vous réconcilier avec Dieu. L'eſpérance d'une guériſon incertaine vous fera-t-elle retomber dans ſa diſgrace? Je répondis ſans balancer : S'il y a du péché, je ne veux point être guéri. Qu'on me laiſſe mourir, ſi l'on ne peut me ſauver par des voyes permiſes. Mes quatre libérateurs combattirent envain cette réſolution. Le Cavalier juroit de ſon côté que ſon remede étoit innocent, & que l'aiant éprouvé ſur pluſieurs Officiers de diſtinction il n'en avoit pas manqué un ſeul. C'eſt cette certitude même, reprit

le Prêtre, qui me le rend suspect. Mais faisons mieux, dites-nous en quoi consiste votre secret : s'il peut être employé sans crime, je serai le premier à vous presser de le faire. Après quelque résistance, le Cavalier consentit à ce qu'on lui demandoit. Mon Confesseur n'y trouva de choquant que la récitation du second verset de l'Hymne *Vexilla Regis*, qu'il falloit prononcer, en faisant trois signes de Croix aux trois mots *Mucrone diro lanceæ*. Il demanda si cela étoit absolument nécessaire. Oui, répondit brusquement le Cavalier; mais si vous avez peur que je n'y mêle quelque diablerie, prononcez-les, & faites les bénédictions vous-même. Cette proposition parut raisonnable à tout le monde, excepté au Prêtre, qui y trouvoit toujours de la difficulté. Enfin Monsieur Olivier proposa que pour lever les scrupules, on consulteroit Monsieur l'Evêque de Vence, qui étoit à Paris, & qui avoit pris une maison dans le voisinage. Il fut sur le champ le consulter lui-même,

même, & mena le severe Ecclésiastique avec lui. L'Evêque de Vence étoit ami de mon Pere. Lorsqu'on lui eut proposé le cas, & qu'il l'eut décidé favorablement, il fut curieux de sçavoir mon avanture, & mon nom. On ne lui eut pas plutôt appris l'un & l'autre, qu'il se mit en chemin pour me venir voir, & m'offrir tous les secours qui dépendoient de lui. Il voulut que le Cavalier fît l'épreuve de son secret en sa présence. Nous n'en fîmes plus de scrupule, sur la décision d'un homme tel que Monsieur Godeau. Il prit lui-même des Heures, se mit à genoux, & récita le *Vexilla* tout entier, en faisant des signes de croix sur mes plaies aux paroles marquées. Pendant ce tems-là, le Cavalier travailloit de son côté : il s'étoit fait apporter du vin blanc, de la meilleure huile d'olive, & du feu dans un réchaud. Il commença par sucer mes blessures ; ce qui m'affoiblit d'abord jusqu'à me faire perdre une seconde fois toute connoissance ; mais je revins à moi,

avec

avec le ſecours de quelque liqueur ſpiritueuſe. Il fit chauffer enſuite du vin blanc, dont il lava mes plaies juſqu'à ce que le ſang ceſſât de couler. Il verſa quelques goutes d'huile ſur les charbons ardens; & par le moyen d'un papier roulé en forme de tuyau, il en dirigea la fumée dans mes bleſſures; ce qu'il renouvella pluſieurs fois dans l'eſpace d'un quart-d'heure. Lorſqu'il eut fait cette premiere opération, il me dit d'un air gai: Je vous répons, Monſieur, que dans huit jours vous vous porterez auſſi bien que moi. J'étois ſi foible que je ne pouvois proférer une parole. Il demanda du linge, il en fit des compreſſes qu'il imbiba de fumée d'huile, & me les appliqua avec autant d'adreſſe que le meilleur Chirurgien. Il m'ordonna d'éviter toute ſorte de mouvemens pendant vingt-quatre heures, de me tenir aſſez couvert pour conſerver une chaleur modérée, & de prendre un conſommé de trois en trois heures. Je ſuivis ce régime avec exactitude. Mon Eſculape con-

continua, pendant deux jours, de me visiter soigneusement. Il changeoit l'appareil quatre fois le jour, & quatre fois la nuit, en gardant des intervalles réglés, & sans employer autre chose que sa fumée d'huile. Enfin je me trouvai si fortifié dès le troisieme jour, que je ne doutai plus de ma guérison.

Les premieres marques de ma reconnoissance furent pour Monsieur Olivier, qui m'avoit reçu si généreusement dans sa maison, & pour Monsieur de la Broye qui m'avoit procuré le Médecin à qui je devois la vie. Je donnai cent écus à cet habile Cavalier; & je lui promis que tant que je serois au monde, il ne manqueroit jamais du nécessaire. Mon dessein étoit après cela de me faire transporter chez moi, de peur de causer quelque incommodité à mes Bienfaicteurs: mais Monsieur Olivier s'y opposa avec tant d'honnêteté & d'affection, que je fus obligé de céder. Je demeurai chez lui quinze jours, au bout desquels je fus entiérement rétabli.

Mon-

Monsieur Godeau me faisoit l'honneur de me visiter tous les jours, pendant ma maladie. Cet illustre Prélat, à qui l'âge & l'étude avoient acquis une expérience consommée, jetta dès lors dans mon ame des semences de religion, & des principes de probité & de droiture, qui n'en sont jamais sortis. Je dois cette justice au Ciel, que dans tous les égaremens où je suis tombé depuis, j'ai toujours senti de vifs remords qui ont troublé mes plaisirs, & des mouvemens secrets qui me rappelloient à la vertu. Je n'avois eu jusques-là que de foibles idées de Religion; mais la présence de la mort, que je ne croyois pas pouvoir éviter, me fit écouter avidement tous les discours de Monsieur de Vence. Tant que je lui parus être en péril, il ne m'en tint point d'autres que de la certitude & de la longueur de l'Eternité, & de la nécessité de recourir à Dieu pour mériter ses récompenses. Il m'expliqua l'esprit du Christianisme, & m'apprit sur cette matiere quantité de choses qui me

me semblerent surprenantes, parce que je les avois ignorées jusqu'alors. Cependant, lorsque je commençai à me trouver mieux, il y mêla des choses moins sérieuses. On sait que la Poësie faisoit ses délices; il me mit dans le goût des vers; il m'en apprit les regles, & me donna pour modele plusieurs de ses Pieces. Il laissoit passer peu de jours sans composer quelque chose en ce genre. Je fis plus d'une fois l'essai de mon talent, même avant que d'être rétabli de mes blessures. Enfin mon malheur ne fut pas sans utilité, puisqu'il me procura les conseils & les instructions de ce sage Prélat.

Cependant je dois dire, à ma honte, que je n'en devins guéres plus sage après ma guérison. L'amour du plaisir me fit bientôt oublier mes meilleures résolutions. Je m'attachai fort à Monsieur de la Broye, qui avoit de la naissance, & les manieres les plus polies. Il étoit joueur. Je le suivis d'abord, par complaisance, dans quelques Académies; car je n'avois jamais aimé

le jeu; mais insensiblement j'y pris tant de goût, que je croyois avoir perdu les jours que je passois sans jouer. La Bassette étoit alors à la mode. Je m'y livrai pendant cinq ou six mois avec tant de fureur, que je ne pouvois m'occuper d'autre chose. Je ne fis, pendant tout ce tems, ni perte, ni gain considérable; c'est-à-dire, que si je perdois quelquefois de grosses sommes, je réparois ensuite si heureusement ma perte, que je n'en étois point incommodé. Il m'arriva d'être si heureux dans une semaine, que je gagnai cinquante mille francs. Cette bonne fortune, qui sembloit devoir naturellement m'attacher encore plus au jeu, comme il arrive presqu'à tous les joueurs, fut néanmoins ce qui servit à m'en dégoûter entiérement. Je ne fus pas plutôt retiré chez moi, que je fis réflexion qu'il y avoit de la folie pour un jeune homme à s'ensevelir dans une chambre, comme je faisois le jour & la nuit, pour se livrer aux agitations de la crainte & de l'espérance, & quelquefois

au désespoir & à la fureur. Je résolus de profiter de mon bonheur, en faisant servir à mes plaisirs la somme que j'avois gagnée. Cette résolution me changea tout d'un coup, je repris l'humeur gaie, & les manieres enjouées que le jeu m'avoit fait perdre, & je tâchai de me dédommager de tous les mauvais momens qu'il m'avoit fait passer. Qu'un jeune homme est content, lorsqu'avec beaucoup de disposition au plaisir, il se trouve la bourse assez bien garnie pour ne rien refuser à ses inclinations!

Je n'avois point encore connu ce que c'est que les passions tendres; j'en voulus faire l'épreuve. Je fus assez long-tems à trouver une personne qui me parût digne de mes desirs; enfin le hazard m'en présenta l'occasion dans une promenade que je fis à Versailles. Je ne manquai point d'assister au souper du Roi. Je me trouvai dans la salle près d'une vieille Dame, qui me donna lieu par son attention curieuse, de lui demander si c'étoit la premiere fois qu'elle voyoit

ce spectacle. Elle me répondit fort honnêtement que, quoiqu'elle fût Parisienne, elle n'étoit jamais venue à Versailles que ce jour-là; qu'elle voyoit le Roi pour la premiere fois; que malgré la curiosité naturelle à son sexe, elle n'auroit jamais été tentée de faire ce petit voyage, si sa fille, plus curieuse qu'elle, ne l'en eût sollicitée long-tems; mais qu'elles auroient mieux fait de demeurer à Paris, puisque sa fille avoit été saisie, en arrivant, d'une colique violente qui l'avoit fait souffrir cruellement pendant trois ou quatre heures; qu'à la fin son mal étoit passé, & qu'elle s'étoit endormie: que pour elle, se trouvant seule, & s'ennuyant pendant le sommeil de sa fille, elle étoit sortie de son auberge pour voir souper le Roi. Le visage & les manieres de cette Dame me revinrent beaucoup, & je continuai de m'entretenir tout bas avec elle pendant le reste du souper. Lorsqu'il fut fini, je m'offris à la reconduire; elle accepta mon offre. Je quittai mes amis sans les avertir,

&

& je descendis l'escalier avec elle. Un laquais qui l'avoit suivie, se présenta; nous nous rendîmes à son auberge. Lorsque nous fûmes à la porte, elle me remercia de la maniere la plus civile: mais je la priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de saluer sa fille; elle y consentit, & nous entrâmes. Si la Mere m'avoit paru agréable, je fus charmé tout d'un coup de la figure de son aimable fille. Nous la trouvâmes auprès du feu, s'entretenant avec sa femme de chambre. Elle étoit en deshabillé: ell[e] fit d'abord quelques reproches à s[a] Mere, de l'avoir surprise avec m[oi] dans cet état. La vieille Dame l[ui] dit que je lui avois paru si sag[e], & que j'en avois agi si honnêteme[nt] avec elle, qu'elle n'avoit pu [me] refuser la liberté d'entrer, que [je] lui avois demandée avec instan[ce]. Nous passâmes une demi-he[ure] dans un entretien qui eut m[ille] charmes pour moi: enfin la cr[ain]te de me rendre incommod[e] m'obligea de me retirer.

Le lendemain, je retournai

les dix heures à leur auberge ; mais je ne les y trouvai plus. On m'apprit que la Demoiselle avoit fort mal passé la nuit, & que l'inquiétude qu'en avoit eue sa Mere, lui avoit fait prendre le parti de retourner à Paris de grand matin. Cette nouvelle me toucha sensiblement ; & faisant réflexion sur la douleur qu'elle me causoit, je commençai à juger que mon cœur étoit atteint d'une sérieuse passion. Je n'étois pas assez fâché de la sentir, pour y résister. Je repris dès le même jour le chemin de Paris, dans la résolution de découvrir, à quelque prix que ce fût, un objet qui m'étoit déjà si cher ; car je n'avois point eu la précaution de m'informer de son nom, ni du quartier où elle demeuroit.

J'employai plus de quinze jours à chercher inutilement. Enfin, me trouvant un jour dans l'Eglise de Saint Louis, au Sermon du fameux Pere Bourdaloue, j'apperçus la Mere & la fille, qui n'étoient qu'à dix pas de moi. Cette vue me fit perdre l'attention que je devois au Prédicateur.

cateur. J'eus continuellement les yeux attachés sur elles, jusqu'à ce que la vieille Dame s'étant tournée vers moi, je la saluai profondément. Elle me reconnut, & je remarquai qu'elle dit plusieurs mots à sa fille, qui me regarda aussitôt. Je lui fis aussi une profonde révérence. Le Sermon fut à peine fini, que je m'approchai d'elles: je leur reprochai agréablement leur prompte retraite de Versailles, & je les assurai qu'elles ne m'échapperoient plus si facilement. En sortant du Salut, je leur offris la main pour monter dans leur carosse, & je m'y plaçai moi-même sans façon. Nous sortîmes de Paris, pour faire quelques tours de promenade. Au retour, je les accompagnai jusqu'à leur maison, qui étoit à l'entrée de la rue des Francbourgeois. Elles me firent l'honnêteté de m'inviter à souper, ce que j'acceptai avec toute la satisfaction imaginable.

Tout me parut sentir son bien dans cette maison. La livrée étoit propre, les appartemens richement meublés; & si l'on ne nous servit

pas un souper magnifique, il n'y eut rien du moins qui ne fût délicat, & bien apprêté. La vieille Dame m'apprit, pendant le repas, qu'elle étoit veuve depuis quelques années; que son Mari, qui avoit été long-tems Trésorier de la Marine, & qui s'appelloit Monsieur de Colman, lui avoit laissé de gros biens avec une fille unique; qu'elle ne s'étoit occupée depuis son veuvage, que du soin d'élever sa fille; qu'elle voyoit peu de monde, & qu'elle étoit à peine connue dans le quartier. Elle me parla néanmoins de quelques personnes de qualité, qui avoient de la considération pour elle, & qu'elle voyoit familiérement.

Je lui découvris de mon côté le nom de ma famille, & les occupations qui me retenoient à Paris. Je lui parlai, avec transport, du bonheur que j'avois d'entrer dans sa connoissance, & de l'envie que je sentois de la cultiver d'une maniere qui la persuaderoit de l'estime que j'en faisois. La soirée se passa ainsi, avec un contentement qui me

me parut réciproque. Je jettois sans-cesse les yeux sur Mademoiselle de Colman, & j'appercevois quelque-fois les siens qui se tournoient vers moi avec une douceur dont j'étois charmé.

La nuit étoit fort avancée, lorsque je quittai cette aimable compagnie. Il y avoit assez loin de leur maison jusqu'à la rue où je demeurois; je cherchai long-tems un carosse de louage sans en pouvoir rencontrer. Après avoir marché quelque tems à pied, j'entendis sonner une heure. J'eus quelque inquiétude de me trouver si tard & seul dans les rues. La Police étoit alors fort mal observée à Paris, & l'on entendoit parler tous les jours de quelque meurtre qui s'étoit commis la nuit. Cette réflexion m'obligea de tenir mon épée nue à la main, & je marchai ainsi préparé à tout événement. Comme je traversois la rue Saint Martin, pour gagner celle de Saint Honoré où j'étois logé, je vis à dix pas de moi trois femmes assises sur le seuil d'une porte, qui

garderent un profond silence lorsqu'elles m'eurent apperçu. Ce sexe n'est pas fait pour épouvanter. Surpris néanmoins de les voir dans une posture si tranquille à cette heure, j'avançai vers elle. Ma présence les allarma : elles me demanderent fiérement, si je desirois qeelque-chose. Rien, leur dis-je, que l'occasion de vous rendre service ; mais je vous avoue, Mesdames, que je ne m'attendois pas à une si belle rencontre. Passe ton chemin, me dit l'une d'elles. Je crus reconnoître au son de sa voix, que c'étoit un homme. Je répondis pourtant : Voilà bien de la grossiéreté pour une belle Dame. Avez-vous entendu que je vous ai offert honnêtement mes services ? Eh bien, Monsieur, reprit une voix plus douce, on les accepte ; mais à condition que vous me direz sans déguisement qui vous êtes. Je suis Mousquetaire, lui dis-je. Si vous êtes Mousquetaire, continua la même personne, je ne doute pas que vous ne soyez homme d'honneur : ayez pitié de

moi,

moi, Monsieur, & donnez-moi quelque secours. Ces dernieres paroles furent prononcées d'un ton si touchant, qu'elles m'attendrirent. Cependant j'entendis la voix d'un homme, qui disoit tout bas: Y pensez-vous, Mademoiselle, de vous fier à un inconnu ? Prenez courage, nous sommes presque à la moitié du chemin. Je n'en puis plus, répondit la Demoiselle; je m'affoiblis tellement, que j'appréhende de ne pouvoir aller plus loin. Que voulez-vous que je fasse ? Monsieur le Mousquetaire aura compassion d'une malheureuse, qui espére tout de sa générosité.

Du caractere dont je suis, il n'en falloit pas tant pour m'exciter à tout entreprendre. J'offris à cette Demoiselle affligée tous les secours qui dépendoient de moi, & je l'assurai d'un ton à me faire croire, qu'elle n'avoit rien à craindre, tant qu'il me resteroit un souffle de vie. Elle me dit que la premiere faveur qu'elle attendoit de moi, étoit de la conduire dans quelque endroit où elle pût se reposer

& demeurer inconnue ; qu'elle m'instruiroit-là de toutes ses infortunes ; qu'en attendant, elle pouvoit m'assurer que je n'obligerois pas une ingrate, ni une personne du commun. Je lui fis entendre que si elle vouloit être bien cachée, elle ne pouvoit être mieux que dans mon appartement. En effet j'occupois deux chambres & un cabinet fort bien meublés. Mon valet de chambre, & un laquais que je m'étois donné depuis que j'avois gagné quelque chose au jeu, logeoient au-dessus de moi ; desorte que j'étois seul maître de l'escalier, dans un bâtiment qui n'avoit que deux étages. Il étoit situé d'ailleurs au fond d'une cour, où j'étois aussi tranquille que si j'eusse été seul à Paris.

La Demoiselle consentit à me suivre. Je lui prêtai le bras pour la soutenir ; elle s'appuyoit, de l'autre côté, sur une des deux femmes qui l'accompagnoient. Nous marchâmes ainsi jusqu'à mon logis, sans mauvaise rencontre. Mes deux valets, qui m'attendoient, ouvrirent

rent la porte, & nous montâmes dans mon appartement. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'ayant regardé plus attentivement mes trois compagnes, j'en reconnus une pour un Cordelier! Que vois-je? mon Pere, lui dis-je avec une espece de saisissement; n'êtes-vous pas Cordelier? Oui, Monsieur, me répondit-il, je le suis; il ne faut point que cela vous cause de peine; nous vous informerons de tout, lorsque Mademoiselle aura commencé à reprendre ses esprits. Je fis apporter sur le champ des liqueurs, des biscuits, & tout ce qui se trouva chez moi de plus propre à la soulager. Nous nous mîmes tous quatre auprès d'un grand feu. Ce fut alors que je commençai à me savoir bon gré de ma générosité. La jeune Demoiselle, malgré sa pâleur, qui étoit l'effet de la crainte, paroissoit d'une beauté éblouissante. L'inquiétude qui étoit peinte dans ses yeux, n'avoit pu en obscurcir entiérement l'éclat: elle y répandoit une langueur, qui les rendoit infiniment

touchans. Je n'épargnai rien pour la rassurer, par toutes sortes d'honnêtetés & d'assurances de services. Je fis préparer un lit qui étoit dans le cabinet, afin qu'elle y pût passer tranquillement le reste de la nuit, & je la pressai d'aller prendre le repos dont elle avoit besoin. Il n'est pas juste, me dit-elle, que je vous laisse ignorer plus longtems l'obligation que je vous ai; vous me sauvez la vie, & vous la sauvez en même tems à un innocent, qui auroit été la malheureuse victime d'une barbare colere. Permettez-moi de vous cacher mon nom pour aujourd'hui. Je suis d'une des meilleures familles de Paris. J'ai un Amant qui mérite mille morts s'il m'est infidele, mais qui ne sçauroit être assez plaint si me conservant la tendresse qu'il me doit, il ignore mes malheurs & les siens. Ma foiblesse m'a fait consentir à ses desirs. Je porte dans mon sein le fruit de nos amours. Mes deux freres, sous la puissance desquels je suis restée après avoir perdu mon Pe-

te & ma Mere, ont découvert ce que j'ai tâché inutilement de leur déguiser; ils y ont cru leur honneur intéressé, & cette imagination leur a fait former le dessein d'une cruelle vengeance. Voilà le Pere, continua-t-elle en montrant le Cordelier, qui vous apprendra tout le reste; pour moi je vais user à présent de la liberté que vous m'accordez de me retirer. Après m'avoir salué avec beaucoup de grace, elle passa dans le cabinet, & se fit suivre de l'autre personne, qui étoit sa femme de chambre.

Je priai le Cordelier, avec impatience, de me raconter la suite d'une histoire si intéressante. Il prit la parole, & me dit qu'il avoit cru périr cette nuit; que jamais il n'avoit eu tant de frayeur, ni tant de sujet d'en avoir; qu'il étoit Cordelier du grand Couvent, & que depuis long-tems il ne s'occupoit qu'à confesser, & à diriger les consciences, ce qui l'avoit rendu célébre dans Paris. Il m'apprit aussi son nom, que je n'ai pas retenu.

Cette

Cette nuit, me dit-il, comme je me levois pour aller à Matines, le Portier du Couvent m'est venu avertir qu'il y avoit un carosse qui m'attendoit à la porte, pour aller confesser promptement Monsieur le Duc de Brissac, qui se mouroit d'une attaque d'apoplexie. Je m'habille à la hâte sans la moindre défiance, & je me rends à la porte. Je n'avois pas besoin de parler au Pere Gardien, parce que j'ai une permission générale de sortir dans de pareilles nécessités. Un laquais ouvre la portiere du carosse; je monte, on la referme, & nous marchons grand train. Je me suis bien apperçu, malgré l'obscurité, qu'on me faisoit faire plus de chemin qu'il n'y en avoit jusqu'à l'Hôtel de Brissac, & que nous nous éloignions du fauxbourg Saint Germain : mais comme je ne me défiois de rien, je me suis imaginé que Monsieur le Duc étoit tombé malade subitement dans quelqu'autre Hôtel que le sien. Enfin le carosse s'arrête, après de longs détours, dans une rue du Marais,

vis-à-vis une grande porte cochere. Cette porte s'ouvre aussi-tôt ; je vois paroître trois ou quatre personnes masquées, qui s'approchent de moi avec un mouchoir à la main, & qui me prient assez honnêtement de permettre qu'on me bande les yeux avant que de sortir du carosse. Sur quelques difficultés que je faisois d'abord, on m'a dit que je n'avois rien à craindre ; qu'on n'avoit à faire de moi que pour une demi-heure ; qu'au reste il seroit inutile de résister, puisque je n'étois pas le plus fort. J'ai souffert, en tremblant, tout ce qu'on a voulu. On m'a fait descendre les yeux bandés. J'ai marché pendant quelque tems, sans sçavoir où j'allois : on me conduisoit par la main, & l'on me répétoit de tems en tems de ne rien craindre. Enfin l'on m'a débandé les yeux, & je me suis trouvé dans une grande salle, fort bien meublée. Un de mes conducteurs m'a dit : Reprenez vos esprits, mon Pere ; entrez dans cette salle voisine ; vous y trouverez deux fem-

mes,

mes, qu'il faut que vous confessiez le plus promptement que vous pourrez : on vous reconduira ensuite à votre Couvent, sans vous faire aucun mal. On m'a laissé seul. Je suis entré dans une chambre dont la porte étoit entr'ouverte, & j'y ai trouvé effectivement les deux Demoiselles qui sont ici, toutes deux les larmes aux yeux, & poussant de grands soupirs. Dès qu'elles m'ont vu paroître, elles se sont jettées à mes pieds, en me priant de leur faire accorder du moins la vie. Je leur ai dit que je n'avois aucun pouvoir, que j'avois reçu ordre de les confesser, que j'ignorois absolument de quoi il s'agissoit. On parle de me confesser ! s'est écrié la jeune Demoiselle ; les cruels ont donc résolu de m'ôter la vie ! Ah ! Marianne soutiens-moi, a-t-elle dit à sa femme de chambre ; je suis perdue, mes cruels fréres vont nous donner la mort. Là-dessus elles se sont mises à pousser toutes deux des cris pitoyables. Les Masques sont revenus au bruit qu'elles faisoient ;

soient ; & loin d'en paroître touchés, ces misérables ont insulté brutalement à la douleur de leur sœur. Allons, ont-ils dit, Mesdames les P....., il faut expier votre folie. Finissez, je vous prie, ce tintamare, & songez plutôt à faire votre paix avec le Ciel ; nous ne vous donnons qu'un quart-d'heure pour penser à vous. Ils ont regardé ensuite à leur montre quelle heure il étoit, & sont sortis, en jurant qu'ils reviendroient au bout d'un quart-d'heure. Je vous avoue, continua le Cordelier, que ce spectacle m'a épouvanté moi-même ; & qu'au lieu d'exhorter mes Pénitentes à se préparer à la mort, je leur ai dit tout bas : Mesdemoiselles, nous sommes seuls ; n'y a-t-il point moyen de se sauver ? Où donnent ces fenêtres ? Malheureusement elles donnoient sur le jardin. Cependant, lorsque j'ai sçu que les murailles du jardin bordoient la rue, j'ai conçu quelque espérance de sortir d'un si mauvais lieu. Nous sommes descendus dans le jardin, sans faire le moindre

bruit.

bruit. Nous nous étions munis de trois chaises, pour faciliter notre évasion ; mais elles ont été inutiles. La femme de chambre nous a fait remarquer un grand espalier, qui s'élevoit jusqu'au haut du mur. Je suis monté le premier, pour prêter la main aux deux Demoiselles ; elle m'ont suivi avec un courage admirable. Il étoit plus difficile de descendre que de monter, mais la nécessité ne permet pas de songer au péril. Je me suis coulé fort heureusement jusqu'à terre, & je les ai reçues sur mes bras. Nous nous sommes éloignés, sans perdre de tems, de ce lieu maudit ; & la lassitude avoit contraint ces deux pauvres Demoiselles à se reposer un moment, lorsque vous nous avez rencontrés. Mon dessein étoit de les conduire chez une Dame de mes amies, qui demeure près de notre Couvent ; mais je ne suis pas fâché que nous soyons tombés entre les mains d'un aussi honnête homme que vous le paroissez.

Ce récit me causa une véritable

com-

compassion. Je fis coucher le Cordelier dans le lit de mon valet de chambre, & je me couchai dans le mien, en m'entretenant d'une si étrange avanture. Je ne fus pas plutôt réveillé, que je pensai sérieusement aux suites qu'elle pouvoit avoir. Je trouvois fort plaisant qu'un Mousquetaire de mon âge fût obligé de donner sa chambre pour asile à une Demoiselle de dix-sept ou dix-huit ans. Un Cordelier, une femme de chambre sous ma protection, tout cela avoit l'air d'une petite République d'Avanturiers, dont je pouvois me considérer comme le Chef. Je me levai dans ces réflexions ; & lorsque la jeune Demoiselle fut en état d'être vue, je me présentai à elle avec une gravité qui confirma l'opinion qu'elle avoit de ma sagesse. Je lui renouvellai l'offre de mes services. Elle jetta d'abord quelques soupirs, qui furent suivis des assurances les plus vives de sa reconnoissance. Elle me pria de faire appeller le Pere Cordelier : elle le remercia de la fatigue qu'il avoit

essuyée

essuyée pour elle ; elle lui fit promettre un secret inviolable sur tout ce qui s'étoit passé. Le bon Pere s'y engagea par serment. Il sortit pour retourner à son Couvent, où il craignoit qu'une si longue absence ne le rendît suspect.

Je demeurai seul près du lit de la Demoiselle. Après m'avoir appris son nom, elle me dit : il faut, Monsieur, que j'aye une haute idée de votre vertu, pour demeurer avec vous dans la situation où je me trouve. Les preuves que j'en ai déjà reçues, me garantissent l'avenir. Mais ce n'est pas assez ; puisque vous êtes devenu mon libérateur, j'attens des effets constans de votre générosité.

Le plus pressant de mes desirs est de donner de mes nouvelles à mon Amant. Hélas ! si ma mauvaise étoile ne lui a pas changé le cœur, quelle va être sa désolation, lorsqu'il apprendra ce que je souffre pour lui ! Il est Capitaine dans le Régiment de ..... les ordres de la Cour l'ont obligé, depuis deux mois, de se rendre à sa Garnison.

Trou-

Trouvons, je vous prie, quelque expédient pour le tirer de-là, & pour l'engager à me venir consoler par sa présence. Je lui répondis qu'une Demoiselle aussi accomplie qu'elle, n'ayant pu faire choix que d'un honnête homme pour son Amant, je ne doutois pas qu'il ne se hâtât de venir à la premiere nouvelle de son malheur; que pour éviter les risques d'une lettre & les longueurs des voies ordinaires, je ferois partir volontiers mon valet en poste, avec un billet de sa main; & que si elle le jugeoit nécessaire, j'étois disposé à lui rendre moi-même ce service. Elle accepta la proposition de faire partir mon valet. Elle écrivit sur le champ une lettre de quatre pages. Les chevaux se trouverent prêts en moins d'une heure.

Je fis quelques réflexions sur cette démarche, pendant qu'elle écrivoit sa lettre. Comme je n'avois qu'une envie sincere & desintéressée de la servir, il me sembla que la délicatesse de son Amant pourroit être blessée, de la trouver en-

tre les mains & ſous le pouvoir d'un Mouſquetaire. Je lui fis faire cette attention, dont elle me ſut bon gré; & nous conclûmes qu'elle prendroit une chambre dans la même maiſon, mais ſéparée de mon appartement. J'allai auſſitôt propoſer la choſe au maître du logis, qui nous en accorda une telle que nous la deſirions. Je fis enſuite partir mon valet avec les inſtructions néceſſaires.

Je retournai près d'elle pour lui offrir ma bourſe : elle fit quelque difficulté d'accepter mes offres, quoiqu'elle manquât de tout. Elle me dit qu'eſpérant de voir bientôt ſon Amant, elle comptoit de ſe trouver dans l'abondance à ſon arrivée. Je ne la preſſai point; mais, en ſortant, je mis ſur la table une bourſe de cent louis d'or, qui faiſoient environ deux mille francs; & j'ordonnai en particulier, à ſa femme de chambre, d'acheter promptement tout ce qui lui étoit néceſſaire.

Quelque diverſion que cette avanture eût faite à ma paſſion naiſ-

ſante,

ſante, elle n'avoit point effacé dans mon cœur l'image de Mademoiſelle de Colman. Dès que j'eus un moment de liberté, je réſolus d'aller chez elle, & de ne pas différer à lui offrir un cœur où elle régnoit abſolument. Je crus qu'ayant été élevée dans la retraite, je n'avois point à garder avec elle toutes les régularités de la galanterie. Les Coquettes en ont fait un art, mais il faut de l'uſage pour en ſavoir les principes; ils ne ſont gueres connus d'une jeune perſonne, qui eſt éloignée du commerce du monde, & qui ne prend point d'autres ſentimens que ceux que la nature lui inſpire. J'entrai chez elle, comme ſi j'y euſſe été connu depuis longtems. Je me fis conduire à ſa chambre. Heureuſement Madame de Colman n'étoit pas encore levée. Je dis à ſon aimable fille tout ce que la paſſion parut m'inſpirer de plus tendre: elle en rougit d'abord, & elle parut m'écouter à regret; mais je lui marquai tant de reſpect & de véritable tendreſſe, que je m'apperçus à la fin qu'elle y trouvoit

quelque douceur. Monsieur, me dit elle en finissant notre entretien, je souhaite que tout ce que vous me dites soit sincere. Sa Mere, qui parut en ce moment, m'empêcha de lui renouveller les assurances de ma sincérité. Je les accompagnai à la Messe, j'en revins avec elles: nous dinâmes ensemble, & la journée se passa avec tous les charmes qu'on trouve dans une nouvelle passion. Vous verrez, continua le Comte de Rosambert, que ce n'est pas sans raison que j'entre dans le détail de toutes ces circonstances.

Je me rendis le soir chez moi. La Demoiselle, dont je vous cache le nom par considération pour sa famille, avoit quitté mon appartement, pour occuper la chambre que j'avois fait préparer. Je la priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de manger avec elle; & je vous avoue que je remarquai, dans ses manieres, & dans le tour de son esprit, quelque chose de si touchant, que j'eus besoin de toute la force de l'honneur pour retenir mon cœur dans de certaines bornes.

bornes. Notre entretien tomba insensiblement sur les suites malheureuses des plus cheres passions. Elle me dit qu'elle avoit prévu tout ce qui lui étoit arrivé, mais qu'elle n'avoit pu résister à l'impétuosité de son penchant ; que sa consolation étoit d'avoir un Amant, qui méritoit les peines auxquelles elle s'étoit exposée pour lui : qu'elle étoit presque assurée de n'avoir plus que trois ou quatre mois à vivre ; mais qu'elle attendoit la mort sans frayeur, parce qu'elle s'y étoit exposée volontairement. Ce langage me frappa. Je lui demandai sur quel fondement elle parloit de sa mort comme d'une chose si certaine. C'est, me répondit-elle, que je n'espere pas de survivre à mes couches. J'ai une horreur inexprimable pour ce fatal & honteux assujettissement de notre sexe. Je n'y saurois penser sans ressentir des mouvemens qui me mettent hors de moi-même, & des douleurs déja pires que celles de la mort. Je suis d'ailleurs du tempérament le plus délicat. Ainsi je re-

regarde la fin de ma vie comme fort prochaine. J'en ai fait le sacrifice à mon Amant, en lui donnant toute ma tendreſſe. Je ſavois bien, continua-t-elle, que je n'étois point capable d'aimer médiocrement : j'ai tout enviſagé, & jamais il n'y eut de malheurs ſi prévus, ni ſi volontaires que les miens.

Je me hazardai là-deſſus à lui demander, pourquoi elle ne s'étoit point oppoſée au progrès d'une paſſion, dont elle prévoyoit des ſuites ſi malheureuſes. Je conçois bien, lui dis-je, que lorſqu'un cœur, tel que vous me dépeignez le vôtre, eſt une fois enflammé, il lui eſt difficile de garder des meſures, & de modérer ſes deſirs; mais, vous connoiſſant ſi bien vous-même, comment ne vous êtes-vous pas précautionnée contre toutes ſortes d'engagemens? J'ai toujours cru qu'il étoit aiſé à une perſonne de votre ſexe, de ſe garantir de l'amour.

Elle me répondit: Si vous l'avez toujours cru, vous vous êtes toujours trompé. Je juge de toutes

tes les femmes par moi-même. Nos premiers mouvemens nous portent à la tendresse. Cette disposition naît avec nous. Elle ne nous quitte jamais; & s'il se trouve quelques femmes qui meurent sages, il faut qu'elles ayent combattu pendant toute leur vie.. Combien croyez-vous, continua-t-elle, que l'éducation qu'on nous donne, & la mollesse dans laquelle on nous éleve, contribuent à fortifier ce premier penchant? J'ai fait cent réflexions sur la nature de mon esprit, & sur celle de mon corps. Je suis foible & tendre, voilà ce que j'ai apporté en naissant; mais les lectures, les spectacles, les conversations m'ont rendue folle, voilà ce que je dois à la maniere dont j'ai été élevée. Dès l'âge de douze ans, je me formois l'idée d'un Amant, tel que je l'aurois souhaité pour être heureuse: ce fantôme m'accompagnoit par-tout, & je sentois déjà pour lui les desirs qu'inspire la réalité. J'étudiois tous les hommes que j'avois occasion de connoître, & je les aimois à pro-

portion qu'ils me sembloient approcher de la parfaite image que je portois dans mon cœur. Lorsque je vis pour la premiere fois celui que le sort avoit destiné pour être mon Amant, je sentis des mouvemens extraordinaires, qui sembloient m'avertir que c'étoit-là l'homme que j'aimois depuis quatre ou cinq ans sans le connoître. Il prit pour moi des sentimens, dont il n'eut pas de peine à me persuader. Plus je le voyois, plus je lui trouvois de rapport avec mon idole, & bientôt il ne fut plus qu'une même chose avec elle. Ce n'est pas que je ne lui aye fait acheter ma conquête assez cher : mais à quoi sert la résistance d'une femme qu'à irriter ses propres desirs ? Je voulois garder quelque dehors de bienséance, & m'assurer que j'étois aimée. Lorsque je crus l'être, j'ouvris mon cœur à la plus violente passion qui fut jamais. Vous me demanderez pourquoi je n'ai pas du moins évité la derniere foiblesse ? Mais une femme est-elle maîtresse d'elle-même, quand elle

est

eſt ſans ceſſe avec un homme qu'elle a rendu le maître de ſon cœur? J'ai compté ſur la tendreſſe & ſur la générosité de mon Amant; je l'aimerois bien peu, ſi je pouvois le croire capable de me trahir.

La converſation dura long-tems ſur cette matiere. Je la conſolai autant que je pus par l'eſpérance d'un avenir heureux, qui la rejoindroit bien-tôt à l'objet de ſes déſirs. Effectivement je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût au monde un homme aſſez lâche, pour abandonner une femme après l'avoir réduite à cet état. J'aurois répondu, ſur ma vie, de la fidélité de ſon Amant. Le portrait qu'elle m'en avoit fait, me prévenoit en ſa faveur; & je n'avois pas moins d'impatience qu'elle de le voir arriver, pour en faire un Ami.

Je ſoupai tous les jours avec elle, juſqu'au retour de mon valet. J'avois ſoin de me rendre de bonne heure au logis, pour la ménager dans l'état où elle étoit; car ſa groſſeſſe paroiſſoit avancée. Le reſte du jour je le paſſois preſque

entier chez Mademoiſelle de Colman. Enfin, huit jours après, je rencontrai mon valet qui arrivoit en poſte. Surpris de le voir ſeul, je lui demandai ſi Monſieur de...... ne venoit point par derriere. Il me fit, ſans répondre, quelques ſignes de tête, qui me firent mal augurer du ſuccès de ſa commiſſion. Il me préſenta une lettre, qui étoit pour la Demoiſelle. J'allai chez elle ſans perdre un moment; & je la lui remis, en lui diſant qu'elle devoit connoître cette écriture.

Elle l'ouvrit; à peine avoit-elle eu le tems d'en lire les premieres lignes, qu'elle tomba ſans connoiſſance à mes pieds. Sa chûte fut ſi violente, que je craignis beaucoup pour elle. Je lui fis donner néanmoins de ſi prompts ſecours, qu'elle recouvra la connoiſſance. Mais, bon Dieu ! qu'il eût bien mieux valu que cet évanouiſſement eût terminé ſa vie ! Malgré la foibleſſe qu'il lui avoit cauſée, elle ſe leva comme une furieuſe, & ſe jetta ſur mon épée, qu'elle tira du fourreau avant que j'euſſe le tems de m'en apper-

appercevoir. Je l'avois mise, suivant ma coutume, sur une chaise en entrant dans sa chambre, parce que je croyois n'en devoir sortir qu'après avoir soupé. Elle s'en seroit percée infailliblement, si je ne me fusse jetté sur elle pour l'arrêter. J'eus besoin de toute ma force; & ce fut avec des difficultés infinies, que je la fis asseoir dans un fauteuil, en lui tenant les mains, de peur qu'elle n'attentât autrement sur elle-même.

Après y avoir demeuré plus d'un quart-d'heure sans me dire une seule parole, je vis que les larmes commençoient à couler de ses yeux. Elle me pria d'un ton assez doux, de lui laisser les mains libres, en m'assurant qu'elle n'useroit pas mal de cette liberté. Je lui dis: Qu'est-ce donc, Mademoiselle, qui a pu vous causer tant d'agitation? Je vous parle depuis un quart-d'heure, vous ne me répondez pas: craignez-vous de me confier vos peines? Non, Monsieur, me répondit-elle; mon dessein n'est pas de vous rien cacher.

Ecoutez-moi, je vais vous ouvrir mon cœur. Mon Amant m'abandonne! Le Soleil n'a peut-être jamais éclairé de perfidie si lâche & si noire. Le Ciel l'en punira, il me doit cette justice. Dans le premier transport où cette funeste nouvelle m'a jettée, j'étois capable de me donner la mort, si vous n'aviez arrêté mes mains : oui, il est certain que j'allois me la donner ; mais c'est cette pensée même, qui m'a ouvert les yeux tout d'un coup sur l'excès de ma folie. Je n'ai pas plutôt été assise sur ce fauteuil, que mes regards sont tombés sur votre épée, que je vois encore là toute nue. J'ai frémi, comme si je l'eusse déjà sentie dans mes entrailles. Je ne sais comment il est arrivé que d'un moment à l'autre la raison m'est revenue. J'ai fait plus de réflexions dans l'espace d'un demi quart-d'heure, que je n'en ai fait de toute ma vie. En un mot, vous me voyez non seulement résolue de vivre, mais de renoncer à l'amour, à la haine, & au monde mê-

même, s'il se peut; car je n'ai plus d'autre parti à prendre. Aidez-moi dans mon dessein. Je vous devrai deux ou trois fois la vie. J'ai une Tante à l'Abbaïe de P. R. qui n'est qu'à quelques lieues de Paris. Elle m'aime, & je suis sûre qu'elle me fera recevoir volontiers dans cette Maison. Je veux l'aller voir promptement, lui faire l'aveu de toutes mes foiblesses, & lui demander le moyen de les réparer. Le Ciel, qui m'inspire ce dessein, applanira les difficultés. Que dites-vous de tout cela? ajouta-t-elle en me regardant.

Je lui répondis que j'avois peine à le comprendre, & que je ne pouvois assez l'admirer. Mais, lui dis-je, Mademoiselle, s'il m'est permis de faire quelque réflexion sur un si beau dessein, il me semble que l'embarras où vous êtes y mettra quelque obstacle: vous ne songez point que vous portez un fardeau, dont il faut vous délivrer auparavant. Bien entendu, reprit-elle; & c'est sur quoi j'ai principalement besoin de votre secours.

Nous verróns ensemble par quels moyens nous pourrons préparer ma Tante à recevoir ma premiere visite ; car mes freres l'auront prévenue sans doute sur mon évasion. Pendant que je traiterai avec elle, mes couches s'avanceront, & me laisseront enfin la liberté que je desire. Permettez-moi de prendre maintenant un peu de repos ; j'ai besoin de me remettre de l'agitation où vous m'avez vue.

Qui n'auroit cru comme moi, après un discours si tranquille & si sérieux, que cette infortunée Demoiselle étoit entiérement revenue à elle-même, & que ses résolutions étoient sinceres ? Il ne vous paroîtra pas croyable qu'une femme, dans le fort de sa passion, ait pu pousser la dissimulation si loin. Je la quittai, après avoir recommandé à sa femme de chambre de la faire mettre au lit. Elle consentit à tout ce qu'on voulut. Lorsqu'elle se fut couchée, elle ordonna, sans faire paroître la moindre émotion, qu'on la laissât seule. La femme de chambre sortit. Je

me

me retirai dans mon cabinet, où je m'occupai de quelque lecture. Environ deux heures après, la maîtresse du logis vint à moi toute effrayée, avec la femme de chambre, qui étoit pâle comme la mort. Ah! Monsieur, me direntelles, il est arrivé quelque malheur. Nous avons vu tomber plusieurs gouttes de sang du plancher de la chambre de Mademoiselle. Nous sommes allées à sa porte; nous l'avons trouvée fermée. Elle en a tiré la clé: nous avons heurté assez fort, elle refuse d'ouvrir & de répondre. Venez vous-même; & dites-nous ce qu'il faut que nous fassions. J'y courus sur le champ. Je frappai rudement à la porte. On ne répondit point. Alors, sans balancer, je pris une longue buche que je glissai entre le seuil & la porte, & du premier effort je la levai de dessus ses gonds. Nous entrâmes, & nous vîmes le plus affreux spectacle du monde. Des flots de sang couloient du lit sur le plancher. Je m'approchai. La pauvre Demoisel-

le étoit couchée sur le dos, sans vie & sans mouvement; elle s'étoit enfoncé, dans le cœur, le couteau dont elle avoit coutume de se servir à table. Je le tirai promptement de la playe, où il étoit encore. Les deux femmes commencerent à jetter des cris. Je les fis taire, en leur faisant entendre qu'elles alloient se perdre, & moi avec elles. Je les envoyai chercher de l'eau, pour laver les traces du sang. Pendant qu'elles y travailloient de toute leur force, je jettai les yeux sur la table, & j'apperçus un papier: je le pris, & j'y lûs ces mots.

„ Trop généreux Mousquetaire, je vous demande pardon de „ vous avoir trompé. Il m'étoit „ impossible autrement d'exécuter „ le dessein que j'ai pris de mourir. Votre aveugle amitié pour „ une malheureuse, vous empêcheroit de voir que la mort lui „ est devenue nécessaire, dans „ l'horrible état où elle est réduite; & croyant me servir, vous „ augmenteriez mes maux en me

„ con-

„ conservant la vie malgré moi.
„ Adieu. Je meurs contente. Le
„ Ciel, qui ne punit que les cri-
„ mes, aura pitié de mon ame. Je
„ n'ai d'inquiétude que pour le
„ malheureux fruit qui est dans
„ mon sein. Je crois que si l'on
„ me fait ouvrir promptement a-
„ près ma mort, on pourra le
„ baptiser. J'aurai soin de me don-
„ ner le coup vers le cœur, pour
„ épargner ce pauvre petit inno-
„ cent. Adieu, généreux Mous-
„ quetaire. J'emporte une parfai-
„ te reconnoissance pour tous vos
„ bienfaits.

Cette lettre me pénétra d'horreur, de pitié & d'admiration. J'étoit si saisi que je ne savois à quoi me déterminer. Cependant le péril étoit pressant. J'envoyai mon valet de chambre avertir un Chirurgien voisin, de se rendre sur le champ chez moi, avec les instrumens nécessaires pour une opération dangereuse. Il vint aussi-tôt. Je lui fis promettre le secret, avant que de l'introduire dans la chambre; & lui ayant raconté en peu de mots

ce

ce qui venoit d'arriver, je lui fis commencer l'opération en ma présence. Elle fut heureuse. L'enfant avoit assez de vie, pour m'assurer que nos soins n'étoient pas inutiles. Il mourut une demi-heure après. Je fis porter, pendant la nuit, les deux corps au Cimetiere de Saint Nicolas des Champs. On les passa par-dessus la muraille à l'aide de quelques échelles, & je les fis enterrer à mes yeux dans une même fosse.

Cette funeste avanture fit sur moi des impressions terribles. Elle servit sur-tout à me dégoûter du commerce des femmes, & je résolus d'y renoncer entiérement. Je commençai par changer de demeure. Je pris un appartement au fauxbourg Saint Germain, dans la rue de la Comédie. Les huit premiers jours je demeurai comme absorbé dans ma chambre, uniquement occupé du tragique événement dont j'avois été témoin. Mais j'étois né pour les avantures, & j'en avois bien encore à essuyer avant que de devenir tranquille.

Je fis connoiſſance, à la Comédie, avec le Marquis de Sévigny, fils de la célébre Marquiſe de ce nom. Il étoit de mon âge. Notre amitié ſe forma ſans préparation. Nous avions à peu près les mêmes goûts & les mêmes penchans. Dès le premier jour de notre connoiſſance, nous liâmes une partie de plaiſir pour le lendemain. Elle s'exécuta très-agréablement. Il amena avec lui Monſieur de Racine, qui s'étoit déjà fait connoître par ſes belles Tragédies, & Monſieur l'Abbé de Cogan, qui paſſoit pour un très-bel eſprit. Monſieur de Racine nous apprit qu'il devoit être reçu, deux jours après, à l'Académie Françoiſe. Il nous récita le Diſcours qu'il avoit préparé pour ſa réception. Nous en critiquâmes pluſieurs endroits, qu'il eut la complaiſance de changer en ſuivant nos conſeils. Le Marquis de Sévigny avoit l'eſprit très-fin & très-agréable. On n'a jamais tourné mieux que lui une poliſſonnerie. Le ton de ſa voix, l'air délicat & badin dont il s'exprimoit, donnoit

noit de la grace à ses moindres paroles. Il étoit passionnément épris d'une Comédienne, qui épuisoit sa bourse par de folles dépenses. Il nous proposa après souper, c'est-à-dire, vers minuit, d'aller rendre visite à sa Maîtresse. Nous y fûmes tous ensemble. Elle ne faisoit qu'arriver chez elle, dans un carosse qu'elle tenoit de la libéralité du Marquis. Malgré les obligations qu'elle lui avoit, elle parut choquée de ce qu'il lui amenoit trois personnes inconnues à une telle heure. Il me semble que tu veux bouder, lui dit Sévigny: sais-tu que je t'amene un Académicien qui t'a fait Reine plus d'une fois; un Mousquetaire qui paye fort réguliérement ses quinze sols au parterre; & un Abbé, qui joue la Comédie presque aussi bien que toi? Allons, Monsieur l'Abbé, dit-il à l'Abbé de Cogan, paroissez sur la scéne. Mademoiselle fit hier le rolle d'Iphigénie, & vous faites les personnage d'Abbé. Vous êtes Ecclésiastique, à peu près comme elle est Princesse. Il faut, s'il

s'il vous plaît, que vous nous donniez tous deux un plat de votre métier. Cette tirade d'éloquence fit rire la Comédienne, & la mit en bonne humeur. On ne parla plus que de rire, & l'on exécuta le projet du Marquis, qui étoit de faire déclamer quelque scéne de Racine à l'Abbé de Cogan ; il y consentit. Nous lui mîmes une perruque, un habit galonné, &c. pour faire le rolle de Titus. Je n'ai jamais ri de si bon cœur. La Comédienne faisoit Bérénice d'une maniere enchantée. Le pauvre Abbé, qui n'avoit jamais exercé son talent pour la parole que dans quelque misérable Sermon, exprimoit les agitations de Titus avec un ridicule achevé. Nous passâmes ainsi une partie de la nuit ; & nous nous séparâmes, en promettant à Monsieur de Racine d'assister à la cérémonie de sa réception à l'Académie.

Nous lui tînmes parole. La salle étoit remplie de quantité de personnes de la premiere distinction, que la réputation du nouvel Acadé-

démicien y avoit attirées. Il faut avouer que Racine charma tous ses Auditeurs. Il étoit bel homme, il déclamoit bien. Son Discours étoit bien composé. A peine put-il répondre à l'empressement de tous ceux qui venoient l'embrasser, & le féliciter de son succès. Je ne lui dis que deux mots à l'oreille, pour l'inviter à souper. Il me promit de s'y rendre. J'avois eu soin de prier auparavant Monsieur Boileau, que je connoissois, & Monsieur de Moliere, que je ne connoissois pas, mais à qui le Marquis de Sévigny avoit fait le compliment de ma part. Il amena encore le Chevalier de Méré, & l'Abbé Genest. Nous nous trouvâmes sept à table, & de la meilleure humeur du monde. Monsieur Boileau nous raconta qu'étant à Versailles quelques jours auparavant, il avoit eu une plaisante querelle avec Monsieur Mocolieri, Envoyé de Venise. Celui-ci lui reprocha, comme une marque de mauvais goût, d'avoir traité les beautés du Tasse de clinquant. Monsieur Boileau ne se dé-

fendit d'abord qu'en badinant; mais l'Envoyé continuant de lui dire d'un ton fort férieux, que cette raifon avoit pourtant empêché les Académiciens della Crufca de Florence de lui offrir une place dans leur Corps, comme ils l'avoient réfolu; qu'après avoir examiné la chofe dans une de leurs affemblées, ils avoient conclu que ce feroit deshonorer leur Nation, que d'accorder cette marque d'honneur à une perfonne qui avoit décrié le plus bel efprit d'Italie; Boileau, piqué de ce difcours, répondit en vrai fatyrique: Si j'ai traité fi mal le Taffe, qui de l'aveu de Meffieurs de la Crufca eft le plus bel efprit d'Italie, jugez quelle idée je dois avoir de ceux qui fe reconnoiffent inférieurs à lui; & concluez delà que l'eftime ou le mépris des Académiciens de Florence eft une chofe fort indifférente pour moi. Monfieur Mocolieri s'échauffa là-deffus, & traita Boileau de petit Poëte fuperbe. Boileau appella l'autre petit Italien ignorant. Quelques perfonnes de diftinction, qui

étoient

étoient présentes, furent obligées de leur imposer silence, pour arrêter cette querelle.

Nous applaudîmes aux réponses de Monsieur Boileau ; & les réflexions que nous fîmes sur son histoire, nous conduisirent à parler d'une foule de mauvais Ecrivains qui inondoient alors Paris. Tous les convives lâcherent quelques traits plaisans, & Boileau sur-tout triomphoit sur cette matiere. Pradon, Boursault, Perrault, & quantité d'autres ne furent point épargnés. Monsieur le Chevalier de Méré, qui étoit d'une humeur assez grave, nous dit que quoiqu'il trouvât fort raisonnable la coutume du Royaume, qui ne permet point qu'un livre soit imprimé s'il n'a subi l'examen des Censeurs, il lui sembloit néanmoins que l'intérêt du Public demandoit quelque chose de plus : qu'il faudroit que tous ceux qui se laissent surprendre à la demangeaison d'écrire, fussent obligés de faire preuve de leur capacité ; & qu'au lieu qu'on examine l'ouvrage pour en permettre l'impres-

preſſion, on commençât par examiner l'Auteur, pour lui permettre de compoſer l'ouvrage.

Cette penſée fut trouvée fort judicieuſe, & fort convenable aux beſoins préſens de la République des Lettres. On chargea Monſieur de Moliere de dreſſer un Placet, qui ſeroit préſenté à Monſieur le Chancelier, pour lui demander cette réforme dans la Littérature. Nous badinâmes ainſi très-agréablement le reſte de la ſoirée.

Le lendemain, Monſieur de Racine, qui avoit pris quelque amitié pour moi, me propoſa d'aller promener avec lui juſqu'à l'Abbaye de Port-Royal des Champs, où il avoit une proche parente, & quantité d'amis. Le plaiſir de l'accompagner, & la réputation de cette célébre Abbaye, m'y firent conſentir volontiers. Nous y fûmes reçus à merveille. On nous y retint quelques jours. Monſieur Arnauld, qui y étoit alors, me fit mille careſſes. Comme j'avois l'eſprit aſſez cultivé pour un homme de mon âge, il prit plaiſir à m'inſtruire du

ſu-

ſujet des fameuſes conteſtations qui diviſoient alors l'Egliſe de France. Il me fit même goûter ſes ſentimens ; & je puis dire que j'étois à demi Janſéniſte, lorſque je quittai cette Maiſon. La Mere Agnès, qui étoit parente de Monſieur de Racine, prit fort à cœur ce qu'elle appelloit ma converſion. Elle avoit beaucoup de brillant dans la converſation, & n'avoit pas moins de ſolidité d'eſprit. Elle me fit promettre de retourner de tems en tems pour la voir. Je fus obligé, quelques mois après, de chercher un azyle dans cette Abbaye, pour éviter les ſuites d'une avanture qui a renverſé ma fortune.

Etant retourné à Paris, je trouvai une lettre de Mademoiſelle de Colman. Elle n'étoit point ſignée de ſon nom, & c'étoit l'unique que j'euſſe reçue d'elle. Auſſi ne pus-je connoître d'où elle venoit, que par ſa lecture. C'étoient des reproches d'avoir laiſſé paſſer tant de tems ſans la voir, & des plaintes de la peine que je lui avois fait prendre, pour découvrir le lieu

de

de ma demeure. Quelque résolution que j'eusse formée de renoncer absolument aux femmes, son mérite me revint à l'esprit, & renouvella les premieres impressions qu'il y avoit faites. Je trouvai d'ailleurs qu'il y avoit eu de l'impolitesse à l'abandonner si brusquement, & je condamnai ma conduite. Je fus la voir dès le lendemain, pour lui en faire mes excuses. Elle me reçut avec une joye qui me fit assez connoître que j'étois bien dans son cœur. Sa Mere n'en marqua pas moins. J'eus la foiblesse de reprendre mes anciens sentimens; mais comme je ne suis pas fait pour être heureux, ma tranquillité ne fut pas de longue durée.

Je voyois Mademoiselle de Colman depuis deux mois, avec beaucoup d'assiduité. Sa sagesse m'étoit connue. Si je l'aimois, j'étois sûr d'en être aimé. Cependant la jalousie s'empara tout d'un coup de mon ame, & vint empoisonner toute ma satisfaction. Cruelle & funeste passion! Un jeune Abbé,

qui se faisoit appeller de Levin, trouva le moyen de s'introduire dans la maison de Madame de Colman. Je m'apperçus, en peu de jours, du dessein qui l'y amenoit. Ses fréquentes visites, ses regards, son empressement, & mille autres marques, me firent trop connoître que j'avois un rival. Je fus indigné qu'un homme de sa profession osât se mettre en concurrence avec moi. Je me croyois néanmoins si assuré du cœur de Mademoiselle de Colman, que je n'appréhendois rien de sa part : mais enfin ma bizarrerie ne me permit pas de souffrir qu'un Abbé entreprît de me le disputer. Je le tirai un jour à l'écart, & je lui dis d'un ton de maître, que je lui défendois de paroître jamais avec moi dans un même lieu ; & que s'il étoit assez hardi pour s'y trouver, je lui donnerois vingt coups de canne. La rougeur lui monta au visage : il me répondit que s'il avoit une épée, je ne lui parlerois pas si fiérement. Je vous avoue que perdant toute patience à cet-

te réponse, je lui donnai effectivement plusieurs coups d'un bâton que je portois à la main. Il me quitta sans ajouter un mot, & ne se présenta plus devant mes yeux. Je crus que la honte & la crainte l'avoient fait disparoître. Quelques mois se passerent. J'étoit si charmé de Mademoiselle de Colman, que j'avois pris la résolution de l'épouser. Il falloit obtenir le consentement de mon Pere; mais j'espérois qu'en faveur des richesses il passeroit sur l'inégalité de la naissance. Je me disposois à lui demander cet aveu, lorsqu'un jour au matin mon valet vint m'annoncer un inconnu, qui souhaitoit de me parler un moment. J'étois à m'habiller, je lui fis dire d'entrer. Son visage se renouvella tout d'un coup dans ma mémoire, & quoiqu'il fût sous les habits d'un homme d'épée, je le reconnus facilement pour ce même Abbé que j'avois maltraité trois mois auparavant. Si vous me reconnoissez, Monsieur, me dit-il d'un ton ferme, vous devez concevoir le des-

fein qui m'amene chez vous : je fuis celui que vous outrageâtes indignement, il y a trois mois, fous l'habit & fous le nom de l'Abbé de Levin. J'ai quitté l'Eglife exprès pour en tirer raifon. Choififfez le tems, le lieu, & les armes.

Ce procédé me parut franc & généreux. Il eft jufte, mon Brave, lui repartis-je, que je vous fatisfaffe : l'honneur offenfé veut du fang. Ne remettons pas à un autre jour ce que nous pouvons exécuter dès ce moment. Pour les armes nous nous fervirons, fi vous voulez, de nos épées. Je vous laiffe le maître du lieu. Nous convinmes de nous rendre à dix heures, par des chemins différens, fur le bord de la Seine, du côté de la Grenouillere. Nous y arrivâmes prefque en même tems. Nous nous battîmes un demi-quart d'heure fans avantage. Je fus bleffé le premier, d'un coup léger à la cuiffe ; mais, plus heureux que mon adverfaire, je lui enfonçai auffi-tôt mon épée au travers du corps. Il tomba, en difant : je fuis mort. Je

crus d'abord qu'il l'étoit; & j'allois jetter le corps dans la riviere, mais je m'apperçus qu'il respiroit encore. La compassion m'obligea d'aller chercher du secours aux maisons les plus voisines. Ce fut la cause de ma perte; car s'il fût mort sur le champ, on auroit ignoré qui étoit l'auteur du coup. J'avertis quelques personnes que je rencontrai, d'aller promptement le secourir, & je me retirai pour éviter d'être reconnu. Mais mon ennemi n'eut pas la générosité de cacher mon nom en mourant. On sut le jour même, dans tous les endroits de Paris, que je m'étois battu, & que j'avois tué mon homme.

J'étois resté néanmoins dans la ville; mais mes amis me conseillerent de sortir, & de chercher une retraite. Comme il étoit à craindre qu'il n'y eût déjà quelques ordres pour m'arrêter à la Poste, je pris le parti de me déguiser en paysan; & je me rendis dans cet équipage à l'Abbaye de Port-Royal, sans avoir communiqué

qué mon dessein à personne. J'y fus bien reçu. Monsieur Arnauld y étoit encore. Je lui découvris mon malheur : il me fit des reprimandes séveres sur l'action peu chrétienne que je venois de faire, & me cita quantité de passages de l'Ecriture & des Peres, pour me prouver qu'il n'est pas permis de donner la mort à son prochain. C'est une vérité que je n'ignore pas, lui dis-je ; mais quel parti voulez-vous que prenne un pauvre Gentilhomme, dans les circonstances où je me suis trouvé ? Vous savez les loix de l'Honneur. Je sais encore mieux les loix du Christianisme, répondit sévérement Monsieur Arnauld. Vous aviez maltraité injustement votre adversaire ; il ne falloit pas rougir de l'appaiser par des soumissions. Si vous appréhendiez que cela ne vous fît quelque tort dans le monde, vous avez un moyen d'éloigner de vous tout soupçon de lâcheté ; c'est de vous bien battre à la guerre. C'est-là que la bravoure est permise. Le Monde, tout injuste qu'il est,

eſt, n'accuſera point de lâcheté un Officier qui évite les duels, ſi cet Officier fait ſon devoir, dans l'occaſion, pour le ſervice de ſon Prince & de ſa Patrie. On diſtingue aiſément la poltronerie d'avec la religion & la ſageſſe. Suppoſons qu'un homme de guerre, non ſeulement brave dans les combats & dans les ſiéges de villes, mais honnête homme & bon Chrétien dans le cours de ſa conduite, vienne à refuſer un duel, il n'y aura perſonne qui n'interprete bien ſes motifs, & qui ne juge que ce qui l'arrête eſt le même ſentiment de Religion, qui eſt la régle de toutes ſes autres actions. Mais j'avoue qu'un débauché, qui éviteroit de tirer l'épée dans la même occaſion, ſeroit ſoupçonné juſtement d'être un poltron & un lâche; parce qu'il n'eſt pas naturel de croire que l'amour du devoir le conduiſe alors, lui qui fait profeſſion d'en violer ailleurs toutes les loix. L'importance eſt donc d'être honnête homme & Chrétien: on ne ſe trouve jamais expoſé à l'infamie, parce que

la probité & le Christianisme s'accordent toujours avec les droits du véritable Honneur.

Voilà de quelle morale j'étois régalé tous les jours à Port-Royal. J'y passai plus de six semaines. Monsieur Arnauld y venoit souvent avec d'autres Ecclésiastiques, dont j'ai oublié les noms. Il y en avoit d'ailleurs quelques-uns, dans l'Abbaye, qui étoient regardés comme les oracles du Parti Jansénien, & qui menoient une vie très-réglée & très-édifiante ; ainsi je n'étois pas sans compagnie.

Pendant ce tems là, mes Amis s'employoient de toute leur force, pour me faire obtenir ma grace. Si l'Evêque de Marseille, mon Oncle, eût été en France, j'aurois réussi plus facilement par son crédit ; mais le Roi, qui l'honoroit d'une parfaite confiance, l'avoit envoyé en qualité d'Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Pologne, pour travailler à faire élever sur le Trône le Grand-Maréchal Jean Sobieski. Je trouvai néanmoins des protecteurs si puis-

sens & si zélés, qu'ils vinrent à bout de persuader à Sa Majesté que mon affaire n'étoit rien moins qu'un duel; que j'avois été attaqué en revenant de la chasse, & que j'avois tué mon ennemi en me défendant. Comme le sujet de notre querelle n'avoit été connu de personne, cette explication passa enfin pour constante; & j'eus la permission de revenir à Paris. J'obtins quelque tems après mes Lettres d'abolition, avec les formalités ordinaires.

Fin du second Livre.

MEMOIRES DU MARQUIS DE ***.

LIVRE TROISIEME.

LE Comte de Rosambert continua de me raconter la suite de sa vie, c'est-à-dire le fameux duel où il eut encore le malheur de tuer un de ses ennemis ; sa fuite dans les Pays étrangers ; ses diverses courses ; son arrivée en Allemagne, où il se mit au service de l'Empereur. Il me fit la relation du siége de Vienne, auquel il avoit assisté ; de la prise de Bude, & de la défaite de l'Armée Ottomane. Enfin il poursuivit sa narration, jusqu'au tems de sa vie où il étoit alors. Comme j'ai appris que toutes ces particularités ont été données au Public depuis sa mort, je ne grossirai point ces Mémoires par

par un récit qu'on peut trouver ailleurs. Il me suffit d'ajouter que le Roi, toujours inexorable pour les duels, ne voulut jamais consentir à lui faire grace. Il fit entendre seulement à Monsieur de Janson, qui avoit été nommé à l'Evêché de Beauvais en 1679. & qui venoit alors d'être fait Cardinal par le Pape Alexandre VIII. qu'on ne feroit aucune recherche de son neveu, pourvu qu'il demeurât en France sous un nom emprunté, & qu'il tînt une conduite sage & tranquille. Le Comte finit son récit, en me disant que son dessein étoit d'aller servir dans l'Armée d'Italie, & qu'il espéroit que le Roi lui accorderoit de l'emploi. Il obtint en effet la Majorité d'un Régiment étranger, & il partit quelque tems après, pour aller joindre l'Armée de Monsieur de Catinat. Mais, avant son départ, nous passâmes encore quelques mois à Paris, dans nos divertissemens ordinaires. Nous évitions le grand monde & les nombreuses compagnies. Si nous rendions quelques vi-

visites, c'étoit à des Religieux de mérite, ou à quelques Beaux-esprits de Paris, dont la conversation pouvoit nous instruire. Nous allions voir assez souvent le Pere Bouhours, Jésuite du College de Louis le Grand, qui nous entretenoit avec cette politesse qui faisoit son caractere. Il nous fit présent de quelques-uns de ses ouvrages. Je dois dire ici, pour l'honneur de sa mémoire, qu'il ne manquoit jamais d'inférer dans nos conversations quelques réflexions de piété, & qu'il les tournoit si agréablement, que nous l'écoutions quelquefois plus d'un quart-d'heure sans l'interrompre. Un jour qu'il nous avoit conduits dans la Bibliotheque, & que j'en examinois les livres avec beaucoup d'attention, il me demanda pour quelle espece de livres j'avois le plus d'inclination? Je lui répondis que j'aimois beaucoup un bon livre de Morale, où les détours du cœur humain fussent bien expliqués; les avantages de la vertu, & les douceurs d'une vie réglée,

ex-

exposés dans tout leur jour ; enfin un livre où ce qui peut faire le vrai bonheur de l'homme fût bien traité. Je suis charmé, me dit le Pere Bouhours, de vous voir dans un si bon goût. J'en conclus qu'infailliblement votre cœur est porté à la vertu ; que vous êtes maintenant un honnête homme, & que vous serez quelque jour un Saint. Je me mis à rire. Voilà, repris-je, un jugement bien flatteur pour moi. Mais savez-vous, mon Pere, que ce n'est que par l'esprit que je pense si bien ; & qu'en même tems que j'estime la sagesse & la vertu, j'ai toutes les peines du monde à la pratiquer ? Cela n'est pas surprenant, repliqua le Pere Bouhours ; vous êtes jeune, la nature a ses droits, il en coûte à votre âge pour la combattre ; trop souvent même elle triomphe de la Religion & de la Raison. Mais, quelque supériorité qu'elle puisse prendre sur ces deux régles de notre conduite, elle ne les effacera jamais entiérement dans un cœur tel que je viens de connoître

tre le vôtre. Je vous défie, par exemple, continua-t-il, du caractere dont vous êtes, de vivre jamais tranquillement dans le désordre: vous sentirez malgré vous des remords; & quand vous commettriez les plus grands crimes, votre cœur regrettera toujours la vertu.

Une connoissance très-agréable, que je fis encore par le moyen du Comte de Rosambert, fut celle de Monsieur de Racine. Je n'ai gueres vu d'homme dont l'esprit fût plus cultivé, & les manieres plus polies. Il nous dit qu'il devoit le caractere tendre & gracieux qu'on admire dans ses Tragédies, à la tendresse qu'il avoit pour sa Femme, & à celle dont elle étoit remplie pour lui: que lorsqu'il avoit à traiter quelque endroit tendre & touchant, il montoit à la chambre de cette chere Epouse, & qu'un moment de son entretien & de ses caresses lui mettoit le cœur dans la situation qu'il falloit pour produire les plus beaux sentimens. Il nous lut quelques en-

endroits de l'Histoire de Louis le Grand, à laquelle il étoit chargé de travailler. Nous ne pûmes refuser des éloges à la beauté du stile, mais il nous parut que les louanges du grand Monarque y étoient trop souvent répandues; & nous jugeâmes que si cet ouvrage étoit un jour donné au Public, on ne le liroit, tout au plus, que comme un beau panégyrique.

Le Comte de Rosambert, ayant enfin obtenu l'emploi qu'il sollicitoit, partit de Paris pour se rendre dans le Piémont, & me laissa beaucoup de regret de son éloignement. Nous nous promîmes mutuellement de nous aimer toujours. Je n'aurois pas balancé à prendre le même parti, si j'en eusse eu la liberté; mais il falloit attendre nécessairement que le Noviciat de mon Pere fût expiré, pour mettre quelque arrangement dans mes affaires. Mon dessein étoit d'aller rejoindre ensuite mon Ami, & de faire mes épreuves militaires sous sa conduite. La Fortune en disposa autrement. Je ne le revis que plusieurs

ſieurs années après notre ſéparation, comme je le rapporterai dans le cours de ces Mémoires; & nous eûmes, l'un & l'autre, quantité d'avantures fâcheuſes à eſſuyer dans cet intervalle.

J'appris du Pere Prieur des Chartreux, avec qui j'avois toujours entretenu un commerce de lettres, le tems où mon Pere devoit faire la Profeſſion Religieuſe. Je me rendis en Province, pour aſſiſter à cette triſte cérémonie. Je voulois le voir avant qu'il prît le dernier engagement, & je fis tous mes efforts pour cela; mais ſon parti étoit pris. Il me fit répondre qu'il m'étoit inutile d'y penſer, & que je n'aurois la ſatisfaction de le voir que le lendemain de la prononciation de ſes vœux Il fallut en paſſer par-là. J'aſſiſtai donc à cette fête lugubre. L'Egliſe étoit remplie d'une foule de perſonnes de toutes les conditions, que la curioſité y avoit attirées. Je ne pus retenir mes larmes, en voyant un Pere qui m'étoit ſi cher, avec un viſage pâle, & déjà défiguré par la péni-

pénitence: mais ce fut bien autre chofe, lorfque je l'entendis prononcer la fatale Formule. Je fentis des déchiremens, qui m'obligerent de fortir du Chœur par une porte de derriere. Il étoit le feul qui ne paroiffoit pas ému: fa piété & fa conftance firent l'admiration de tout le monde, & l'on n'en parloit qu'avec étonnement. Ce jour fera toujours cher & douloureux à ma mémoire:

.... Quem femper acerbum,
Semper honoratum, fic Dii voluiftis, habebo.

Il confentit le jour d'après à recevoir ma vifite. Je me jettai à fes genoux, que je tins longtems embraffés. Il me fit relever d'un vifage riant; nous nous affîmes. Le Pere Prieur, qui étoit avec nous, voulut que nous dînaffions enfemble. Nous ne parlâmes, pendant le repas, que de la douceur d'une fainte folitude, & de la vanité des plaifirs du Monde, quand on les compare à ceux que donne la vertu. Le Pere Prieur, qui étoit un homme

me de Dieu, nous raconta plusieurs traits édifians de quelques Personnes de condition, qui avoient préféré, comme mon Pere, le service de Dieu aux avantages du Siécle. Nous tombâmes ensuite sur l'histoire de saint Bruno. Comme j'avois quelque difficulté à croire les trois apparitions du Docteur, le Pere Prieur nous dit qu'il se trouvoit à-la-vérité des personnes qui doutoient de ce fait; mais qu'après tout, ce n'étoit point ce qu'il y avoit de plus admirable dans la conversion de saint Bruno; qu'il y a quelque chose de plus grand, dans le changement du cœur & des inclinations d'un homme déréglé, que dans la résurrection d'un Mort: que cependant il ne falloit point aussi révoquer en doute tous les faits qu'on a de la peine à expliquer, & que Dieu a ses raisons pour permettre quelquefois les événemens les plus extraordinaires. Là-dessus il nous rapporta une chose fort singuliere qu'il avoit apprise récemment.

Dans une petite ville de cette Provin-

Province, nous dit-il, une Dame aſſez riche étoit demeurée veuve dans un âge peu avancé. Elle n'avoit qu'un fils qu'elle éleva dans la crainte de Dieu; & la tendreſſe qu'elle avoit pour lui, l'empêcha de penſer à un ſecond mariage. Lorſque ce fils eut atteint un certain âge, elle le mit chez un Procureur, pour lui faire prendre une teinture des affaires. Ce jeune homme étoit ſi ſage & ſi appliqué, que le Procureur prit une entiére confiance en lui. Un jour il lui mit entre les mains quelques papiers de conſéquence, qu'il n'avoit pas le tems de ſerrer lui-même, & lui recommande de les garder ſoigneuſement. Pour les mettre en ſûreté, le jeune homme les cacha dans un lieu ſecret de ſa chambre. Quelque tems ſe paſſe, ſans que le Procureur penſe à redemander ſes papiers; il les redemande à la fin. Les papiers ne ſe trouvent plus, le Procureur ſe plaint, gronde, menace; enfin voyant que rien ne paroiſſoit, il fait ſaiſir le jeune homme, & le fait mettre en pri-

prison. Il ne s'agissoit de rien moins que de la corde, c'étoit un vol domestique; & d'ailleurs la fortune de quelques familles étoit attachée à ces papiers. La Mere, qui apprit le malheur de son fils, en fut inconsolable. Elle pria le Ciel, elle invoqua tous les Saints; mais tout cela inutilement. Le fils de son côté protestoit de son innocence, & juroit qu'il n'étoit coupable que d'un pur oubli: il ne pouvoit se souvenir de l'endroit où il avoit placé le dépôt qu'on lui avoit confié. Cependant, comme en Justice on n'a point d'égard à l'intention, le châtiment alloit suivre de près cette faute involontaire. La Mere affligée, sortant de sa maison pour aller solliciter le Lieutenant-Général en faveur de son fils, fait rencontre d'un homme fort bien mis, qui s'arrête à la considérer, & qui lui demande la cause de ses larmes, qu'il voyoit couler: elle lui raconte la triste avanture de son fils. N'est-ce que cela, lui dit l'Inconnu? Venez, je mettrai remede à tout. Il la fait ren-

rentrer chez elle, lui demande de l'encre & du papier, écrit une lettre qu'il lui donne pour le Lieutenant-Général, en l'assurant qu'il étoit si fort de ses Amis, qu'il ne lui refuseroit rien en son nom. La Dame se rend aussi-tôt chez son Juge; il étoit seul dans son cabinet. On la fait entrer. Elle présente sa lettre. Le Lieutenant-Général ne l'eut pas plutôt lue, qu'il tomba évanoui. La Dame appelle du secours: les domestiques montent, & voyant leur Maître dans cet état, ils s'imaginerent que cette Etrangere venoit de l'assassiner. Ils commençoient déjà à la maltraiter, lorsque le Lieutenant-Général revenant à lui-même, & ouvrant les yeux, leur ordonna d'arrêter. Elle n'est pas coupable, leur dit-il; mais voici une des plus étranges choses qui puissent arriver. Cette lettre, que vous me voyez dans les mains, est de mon Pere, qui est mort depuis dix ans. Je ne saurois me tromper, à son nom, ni à son écriture. Il me marque que je suis à la veille de faire, sans le savoir,

ſavoir, une injuſtice qu'il veut empêcher; que le fils de cette Dame eſt innocent, que la preuve en eſt aiſée; que ce pauvre jeune homme a placé les papiers dans un endroit de ſa chambre dont il ne ſe ſouvient plus. La lettre déſigne l'endroit. Allons voir ſur le champ, s'il eſt vrai que les papiers y ſont; nous n'aurons pas lieu de douter, après cela, que le Ciel ne ſe mêle de cette affaire. On ne perdit pas un moment pour aller chez le Procureur, & l'on trouva les papiers dans la chambre du jeune homme, à l'endroit que la lettre avoit marqué.

Le Pere Prieur me parut fort perſuadé de la vérité de cette hiſtoire. Je ne la conteſtai point. Je quittai mon Pere à l'heure de Vêpres, après qu'il m'eut donné de ſages inſtructions pour ma conduite, & qu'il m'eut permis de l'aller viſiter de tems en tems.

La Comteſſe, qui étoit la ſeconde Epouſe de feu mon Grand-pere, avoit toujours demeuré depuis ſa mort dans le Château qui com-

commençoit à m'appartenir. Je n'avois garde de lui proposer d'en sortir. Je voulois bien vivre avec elle, & avec ses deux enfans qui étoient mes Oncles. Elle m'avoit reçu fort civilement à mon arrivée de Paris. Je l'avois assurée, de mon côté, de beaucoup de respect & d'attachement. Je m'occupai, les premieres semaines après mon retour, à visiter pendant la matinée les papiers, les contrats, & les vieux titres de la Maison. L'après-midi, j'allois à la chasse, ou bien je rendois visite à mon Pere, & à mon Grand-pere maternel. Tant que ce train de vie dura, je fus fort tranquille; mais lorsque j'eus commencé à régler les comptes de mes domestiques, & à entrer dans quelque détail de mes revenus & de la dépense de ma maison, La Brie me vint avertir un jour que Madame faisoit ses préparatifs pour se retirer avec ses enfans, & qu'elle alloit demeurer chez son Pere, qui possédoit une petite Terre à six lieues de chez moi. Ce changement

ment me surprit. Cependant, comme je n'y avois point donné occasion, je me consolai sans peine; sur-tout quand j'eus fait réflexion qu'il étoit malhonnête pour la Comtesse, de former le dessein de me quitter sans m'en avoir rien communiqué. Je feignis d'ignorer ce qui se passoit, & je ne changeai rien à mes manieres ordinaires.

La veille du jour qu'elle avoit choisi pour son départ, elle vint à ma chambre avec ses deux enfans. Elle me remercia de toutes les honnêtetés que j'avois eues pour elle. Elle me dit que son Pere lui ayant témoigné qu'il seroit bien aise qu'elle allât demeurer avec lui, elle ne croyoit pas pouvoir se dispenser de lui accorder cette satisfaction; que son dessein étoit de partir le lendemain; qu'en se séparant de moi, elle n'en seroit pas moins disposée à me vouloir du bien, ni moins ma très-humble servante.

Je lui répondis que ce départ précipité me surprenoit beaucoup; que tant que je serois au monde,

elle

elle feroit la maîtreſſe du château, & de tout ce qui m'appartenoit: que j'aurois l'honneur de l'aller voir ſouvent chez Monſieur ſon Pere, & de lui marquer par mes ſoumiſſions le profond reſpect que j'avois pour elle: que pour ce qui regardoit la ſucceſſion de mon Grand-pere, & ce qui lui devoit revenir, à elle & à ſes enfans, nous n'aurions rien à démêler enſemble, parce que j'en paſſerois par tout ce qu'elle voudroit. J'embraſſai mes deux petits Oncles, & ſur-tout le Chevalier, qui étoit un enfant fort aimable. Nous nous ſéparâmes, & c'eſt la derniere fois que j'ai vu Madame la Comteſſe. Elle ſe retira de bonne heure, ſous prétexte qu'elle vouloit partir le lendemain de grand matin. Elle étoit partie effectivement, lorſque je me levai.

Je fut auſſi-tôt faire part à mon Grand-pere de ce qui s'étoit paſſé. Il n'y comprit pas plus que moi. Je demeurai à dîner chez lui. Sur les trois heures après midi, nous vîmes Scoti arriver au grand galop,

 ſur

ſur un de mes chevaux. Je le connoiſſois ſage. Je craignis qu'il ne fût arrivé quelque choſe d'extraordinaire. Il vint auſſi-tôt me dire d'un air effrayé, que depuis une heure il y avoit quatre hommes au château, qui ſouhaitoient de me voir; qu'il croyoit que c'étoit des gens de Juſtice; qu'impatiens de mon abſence, & dans la crainte que je ne tardaſſe plus long-tems, ils avoient montré un ordre du Conſeil d...... en vertu duquel ils avoient apposé le ſcellé aux portes & aux fenêtres de tous les appartemens, à la réſerve de ma chambre & des offices; que tous mes domeſtiques s'étoient aſſemblés, pour convenir enſemble de ce qu'ils avoient à faire; & qu'avant que d'entreprendre aucune réſiſtance, ils avoient cru devoir me donner avis de ce qui venoit d'arriver.

Je pris conſeil de mon Grand-pere, ne ſachant à quoi attribuer un accident ſi bizarre. Il me répondit qu'il falloit d'abord nous aſſurer du fait par nos yeux. Nous

nous rendîmes au château sans différer. Les Huissiers, qui apprirent que j'arrivois, vinrent au devant de moi avec un papier qu'ils me présenterent, en me signifiant de bouche ce qu'il contenoit. C'étoit un ordre du Conseil d...... qui portoit que dans le terme de huit jours j'eusse à sortir du château de Monsieur le Comte d......... où je faisois ma demeure sans aucun droit ; & une assignation à comparoître en Justice après les huit jours expirés, pour rendre compte des papiers & des meubles qui étoient dans le château lorsque j'y étois arrivé.

Surpris d'une telle incartade au-delà de ce qu'on peut penser, je priai les Huissiers de m'expliquer ce que cela signifioit, & ce que le Conseil d....... prétendoit par cette violence. Ils m'apprirent que la Comtesse Belle-mere de mon Pere, me disant né d'un mariage qui s'étoit fait contre les Loix du Royaume, demandoit au nom de ses enfans, non seulement que je fusse déclaré illégitime, & exclus

par conséquent de l'héritage de mes Peres, mais encore qu'il me fût défendu de porter leur nom : qu'elle avoit présenté sa Requête au Conseil d...... & qu'elle avoit obtenu par provision les deux Arrêts qu'ils m'étoient venus signifier : que c'étoit à moi de prendre des mesures, pour fournir mes moyens de défense.

Le Chevalier mon Grand-pere me dit que la résistance seroit inutile, & qu'il falloit se soumettre. Je répondis aux Huissiers, que j'examinerois cette affaire, & qu'ils pouvoient se retirer. Il y en eut deux qui me firent entendre, qu'ils avoient ordre de demeurer. Dans l'embarras où j'étois, j'y consentis. Nous entrâmes dans ma chambre, mon Grand-pere & moi ; nous fîmes quantité de réflexions sur une affaire si sérieuse & si peu prévue. Mais, étant tous deux sans expérience dans la chicane & les procès, nous résolûmes qu'il se mettroit sur le champ dans une chaise de poste, pour aller consulter les plus célébres Avocats de..... Il

n'en

n'en rapporta que des décisions fâcheuses. Ils s'accorderent tous à répondre que le mariage étoit contraire aux Loix ; que mon Pere avoit fait une faute irréparable, de ne l'avoir pas fait réhabiliter après son retour dans le Royaume : que les Ordonnances étoient positives sur cette matiere, & qu'enfin ma cause étoit très-mauvaise. J'écrivis à Paris. Les Avocats du Parlement répondirent de-même. Cependant, pour ne pas paroître abandonner trop tôt mes droits, je mis ma cause entre les mains d'un Avocat fameux, qui m'assura de tout son zele. Je me retirai chez mon Grand-pere, pour attendre la décision d'une affaire si importante. Heureusement j'avois mis en dépôt chez lui, en partant pour Paris, cinquante mille écus que mon Pere avoit apportés du lieu de ma naissance, & qu'il m'avoit laissés en se retirant chez les Chartreux. C'est presque l'unique chose qui me soit restée, des grands biens dont je me croyois le possesseur. La Comtesse pressa si vivement nos

Juges, qu'au bout de quatre ou cinq mois elle obtint un Arrêt, qui déclaroit ses enfans uniques héritiers de Monsieur le Comte d........ & moi déchu de toutes mes prétentions. On m'accorda seulement, par grace, une pension de mille écus sur les biens qui m'étoient enlevés, & la permission de porter pendant, toute ma vie, le nom de Marquis de...... que j'avois conservé jusqu'alors. Je passe rapidement sur ce coup funeste, qui d'un des plus riches & des plus qualifiés Gentilshommes de ma Province, me rendit en un instant le plus misérable de tous les hommes. Les héritiers de la premiere Comtesse, ma Grand-mere, vinrent à la charge quelque tems après, & me dépouillerent, en vertu du même Arrêt, de ce que je possédois de ce côté-là.

J'évite, encore une fois, un souvenir qui m'est bien plus sensible à présent, que ne me le fut le malheur même dans le tems qu'il m'arriva. Soit tempérament, soit force d'esprit, j'en fus peu touché.

La

La mort tragique de ma Sœur, la perte de ma Mere, la retraite de mon Pere, le récit des avantures du Comte de Rosambert; tout cela joint ensemble m'avoit inspiré je ne sais quel dégoût de la vie, & un véritable mépris pour tous les biens qui dépendent de la fortune. Il n'en fut pas de même de mon Grand-pere. Le chagrin qu'il eut de cette disgrace, joint à son grand âge, le conduisit en peu de tems au tombeau.

Je me trouvai, ainsi, presque sans aucun bien qui pût m'attacher au monde. Cette pensée faillit à m'y faire renoncer entiérement, pour suivre mon Pere dans la solitude. Je considérois que dans la situation où j'étois réduit, je ne pouvois m'attendre qu'à une vie fort agitée. L'honneur ne me permettoit pas de songer à prendre un établissement dans la Province; il falloit la quitter nécessairement, & sortir même du Royaume, pour cacher mieux l'affront que je venois de recevoir. Les malheurs du Comte de Rosambert me revenoient à

l'esprit : je n'avois point de goût pour cette multitude de courses, & d'avantures bonnes & mauvaises, qui sont inévitables à une personne qui s'expatrie. Je concluois donc, qu'après avoir perdu tous mes biens, le mieux étoit de sacrifier à Dieu ma liberté, qui étoit presque l'unique chose qui me restoit à lui offrir. La vie est si courte, me disois-je à moi-même. Les plaisirs passent si vîte, & satisfont si peu. D'ailleurs l'avenir est si obscur pour moi, & j'ai si peu de raison d'espérer une meilleure fortune. Ah! prenons pour partage les biens du Ciel, qui sont les biens certains! Faisons-nous un mérite de notre choix, tandis qu'il peut être volontaire : car enfin, après bien des mouvemens & des agitations, il en faudra revenir-là. Vingt ou trente ans, quand je les supposerois passés dans les plaisirs, ne diminueront pas la nécessité de recourir un jour à Dieu. Pourquoi ne pas commencer, dès aujourd'hui, ce que je serai obligé de faire tôt ou tard?

Pen-

Pendant que j'étois dans ces irrésolutions, le Prince de la Tour-Taxis passa par...... qui est une petite ville à deux lieues de l'endroit où j'étois. Il entendit parler de mon malheur. Peut-être lui fit-on un portrait avantageux de ma personne. Quoi qu'il en soit, il eut la générosité de s'intéresser à ma fortune, & de m'envoyer son Ecuyer pour m'offrir ses services. Il est vrai qu'il prétendoit appartenir à notre famille, & qu'il se faisoit honneur de cette parenté. Je fus le remercier moi-même de son attention. Il me fit un accueil très-honnête, il plaignit mon sort, & tâcha de m'exciter à passer au service du Roi d'Espagne, en me promettant sa recommandation. Il me pressa si fort, qu'il vint du moins à bout de m'ébranler. Je consentis à le suivre jusqu'à Bruxelles, en me réservant néanmoins à prendre mon parti lorsque nous y serions arrivés. Il m'offrit de m'attendre, si je n'avois point d'affaires qui me retardassent trop longtems. Je ne lui demandai qu'un

 jour.

jour. Je l'employai à dire adieu à mon Pere, & à mettre en sûreté les débris de ma fortune. Je convertis la meilleure partie de mon argent en lettres de change. Je distribuai, à quelques domestiques qui ne m'avoient point quitté, les meubles qui me restoient, & tout ce que je ne pus emporter. La Brie fut le mieux partagé : je devois cette récompense à sa fidélité, & à ses longs services. Il étoit trop âgé pour pouvoir me suivre : je lui donnai de quoi vivre doucement le reste de ses jours. Le pauvre homme étoit inconsolable de me voir partir sans lui ; & lorsque je fus monté à cheval, il jetta des cris qui m'attendrirent.

Je rejoignis le Prince de la Tour, accompagné du seul Scoti. Nous arrivâmes heureusement à Bruxelles. Je ne tardai point à lier connoissance avec plusieurs Officiers Espagnols, qui m'offrirent de l'emploi. Ils connoissoient mon nom. J'avois plus d'un Parent qui tenoient un rang distingué dans les armées de leur Maître. Mais, après

y avoit mûrement pensé, je ne crus pas pouvoir, avec honneur, porter sitôt les armes contre la France. Je rappellai la délicatesse du Comte de Rosamber qui avoit quitté le service de l'Empereur, lorsque la guerre fut déclarée entre la France & l'Empire; & je résolus de l'imiter. On parloit en ce temslà d'un armement considérable, que le Prince d'Orange faisoit en Hollande, pour passer en Angleterre. Quoique ce Prince se gardât bien de déclarer ses desseins, personne ne doutoit qu'il n'eût en vue de profiter des troubles de ce Royaume, pour se mettre, s'il pouvoit, la Couronne sur la tête. Il y étoit appellé par le Peuple & par la plus grande partie des Seigneurs, que le Roi Jaques n'avoit point assez ménagés. Sa maison étoit remplie sans-cesse de ces Anglois mécontens, qui non seulement l'excitoient par la facilité qu'ils lui faisoient voir dans cette entreprise, mais qui lui fournissoient même de grands secours d'argent, pour accélérer les pré-

paratifs, Je n'entrerai point dans un détail suivi de cette fameuse expédition, à laquelle j'assistai. Il s'en est fait tant de relations, que le Public en est assez instruit. J'y ajouterai seulement quelques circonstances dont j'ai été témoin, & qui serviront à faire connoître davantage le génie du Roi Jaques, & celui du Roi Guillaume.

Je me rendis à la Haye vers le mois d'Avril de l'année 1688. J'avois eu soin de prendre à Bruxelles des recommandations auprès de plusieurs personnes distinguées à la Cour de Hollande. Ainsi je n'eus pas de peine à me faire introduire chez le Prince, à qui je fis offre de mes services. Il les accepta avec beaucoup d'honneteté, & il me promit de penser à moi dans la distribution qu'il devoit faire de quelques emplois. Il se souvint de sa promesse, huit jours après. M'ayant apperçu dans son antichambre, où j'étois à me promener avec un Gentilhomme Anglois, il me fit appeller. Je suis informé, me dit-il de votre naissance

ſance & de vos bonnes qualités: Si vous voulez vous attacher à moi, je vous offre la Lieutenance de mes Gardes, en attendant que vous me donniez occaſion de faire pour vous quelque choſe de plus. Je le remerciai très-humblement de tant de bonté, & je lui proteſtai qu'il n'auroit jamais lieu de ſe repentir de cette marque de confiance. J'entrai dès le lendemain en exercice. Mon zele & mon aſſiduité me firent diſtinguer du Prince, dans la foule de ceux qui cherchoient ſes bonnes graces, comme s'ils euſſent déjà prévu le bonheur qui devoit l'accompagner. Quinze jours avant celui qu'il avoit marqué pour le départ de la Flotte, il m'ordonna de paſſer en Angleterre, pour y porter plus de quinze mille exemplaires d'une eſpece de Manifeſte qu'il avoit fait imprimer à la Haye. Je devois les envoyer dans les villes principales, à l'adreſſe de certaines perſonnes qui étoient dans les intérêts du Prince, & qui ſe chargeroient de les répandre à la premiere nouvelle de ſon dé-

débarquement. Il rendoit compte aux Anglois, dans cette Déclaration, du motif qui l'obligeoit d'entrer dans leur Pays à la tête d'une armée. C'étoit l'affection qu'il avoit pour eux, le zele de la Religion, & l'envie de les délivrer des violences sous lesquelles ils gémissoient. Il protestoit qu'il ne feroit aucun quartier aux Ennemis de la Religion & de la Tranquillité publique, mais qu'il accorderoit toutes sortes de secours & de protection à ceux qui aimoient la paix & le véritable bien de la Patrie.

J'exécutai heureusement ma commission; après quoi je me rendis sur la Côte, pour attendre l'arrivée du Prince. Je ne savois pas précisément où le débarquement se devoit faire, parce que cela n'avoit point encore été résolu avant mon départ de Hollande. Mais j'appris bientôt que la Flotte, après avoir été retardée quelques jours par les vents, avoit enfin abordé à Tolbai & à Lime dans le Comté de Dorset. J'y fus joindre le Prince. Le Manifeste fut aussitôt répandu

pandu de tous côtés, & produisit des effets incroyables. L'Armée Hollandoise, qui n'étoit que de treize ou quatorze mille hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, se trouva grossie tout d'un coup par la désertion de la plus grande partie des troupes du Roi. Mylord Churchil, si célébre depuis sous le nom de Duc de Marlborough, le Prince Georges de Dannemarc, le Duc d'Ormond, & quantité d'autres Seigneurs de la premiere distinction, se rendirent à notre Camp. Ce fut par eux que le Prince apprit que le Roi son Beaupere s'étoit avancé, dans le dessein de combattre, jusqu'à Salisbery; mais qu'intimidé par la désertion de son armée, & craignant d'être trahi par le peu qui lui restoit d'Officiers & de soldats, il s'étoit hâté de reprendre le chemin de Londres.

Le lendemain nous vîmes arriver des Députés de la part du Roi, pour proposer un accommodement. Le Prince répondit qu'il alloit à Londres, & qu'on traiteroit plus facilement lorsqu'il

y feroit arrivé. Cette réponfe obfcure & générale acheva d'épouvanter le Roi Jaques. Il prit le parti de s'embarquer pour fe retirer en France: mais, ayant eu le malheur d'être repouffé fur la Côte par les vents contraires, il fut arrêté, comme chacun fait, à Feversham. On en donna avis auffitôt au Prince, qui tint un Confeil extraordinaire de fes plus fideles Serviteurs, pour prendre des mefures fur une affaire fi délicate. Dès qu'il fut fini, il envoya ordre à ceux qui avoient arrêté le Roi, de le reconduire à Londres, & de le traiter avec tout le refpect dû à la Majefté Royale. Il dépêcha, en même tems, quantité de Couriers de divers côtés. Sur le foir, il fit venir chez lui en particulier le Général Warnef Hollandois, pour lequel il avoit beaucoup de confiance. Il eut avec lui un entretien d'un quart-d'heure, au bout duquel il m'appella lui-même par mon nom, & m'ordonna d'entrer. Il favoit que j'étois dans fon antichambre: je me préfentai. Alors, nous

nous prenant par la main le Général Warnef & moi, il nous mena au fond de son cabinet, & nous fit asseoir à ses côtés. Je vous connois, nous dit-il tout bas, pour des gens d'honneur, & qui m'êtes affectionnés ; ainsi je ne vous recommande point de me servir avec zele & avec discrétion, dans une affaire où il y va du tout pour moi. Le Roi doit être reconduit à Londres. Ceux qui l'ont empêché de passer en France, ont mal entendu mes intérêts ; mais c'est une faute dont j'espére tirer avantage. Je veux le faire mener à Rochester, & l'y faire garder, mais à vue seulement, pour sauver les apparences. Je vous ai choisis tous deux pour cela, & vous serez les seuls qui aurez mon secret. Je lui donnerai quelques-uns de ses Gardes ordinaires, auxquels il croira pouvoir se fier ; mais le plus grand nombre sera de mon choix. Il ne manquera pas de faire de nouvelles tentatives pour se sauver, & d'employer pour cela les Gardes qui seront de sa connoissance. Vous ne

ne ferez pas semblant de vous en appercevoir, & vous lui laisserez le tems de se rendre à la mer. Alors vous courrez sur ses traces, & vous marquerez beaucoup de regret de sa fuite. Vous concevez maintenant l'importance de ce projet, continua le Prince ; c'est aujourd'hui l'unique moyen de rendre la paix à cet Etat. Le tems décidera du reste. Allez, exécutez fidélement mes ordres, & comptez sur ma reconnoissance.

En sortant du cabinet, nous rencontrâmes Mylord......, qui nous attendoit. Il vint à nous d'un air mystérieux, & nous ayant tirés à l'écart, il nous dit : Je suis du Conseil ; je sais de quoi le Prince vous a entretenus. Voulez-vous lui rendre un service signalé ? Soyez si attentifs au tems de l'évasion du Roi, qu'il ne puisse vous échapper. Vous prendrez alors vos Gardes, pour l'arrêter à quelques lieues de Rochester ; & si quelqu'un de sa suite fait la moindre résistance, comme cela ne peut manquer d'arriver, vous ferez main-basse

sur toute la troupe, sans l'épargner lui-même. Mais, repartis-je, le Prince ne nous a point donné cet ordre. Ne voyez-vous pas, reprit Mylord...., que ces sortes de services ne s'exigent point; & que dans une occasion comme celle-ci il faut entendre à demi mot? Je crus que Milord.... ne nous parloit pas ainsi sans un ordre secret, & je lui engageai ma parole de servir fidélement le Prince. Cependant j'ai su depuis, que loin d'être autorisé, il s'étoit attiré l'indignation de son Maître, en lui découvrant, après la fuite du Roi Jaques, la noire commission dont il nous avoit chargés.

Nous nous rendîmes à Londres, avec les Gardes que le Prince avoit marqués. Le Roi y étoit arrivé. Nous lui déclarâmes respectueusement que le Prince souhaitoit qu'il se retirât pour quelque tems à Rochester; qu'il le prioit d'y consentir, & de trouver bon que nous eussions l'honneur de l'y accompagner. Il nous répondit qu'il le feroit volontiers, puisque cela étoit né-

nécessaire, & qu'il étoit prêt à partir quand on voudroit. Nous sortîmes de Londres le dix-sept du mois de Novembre. Le Prince y fit son entrée le lendemain. Rochester n'est qu'à vingt-cinq milles de Londres. C'est une petite ville assez agréable, & le château étoit en assez bon état pour servir de logement à Sa Majesté. Nous fîmes la garde à sa porte, comme s'il eût été au Palais de Saint James. Il sortoit peu, parce qu'il sentoit bien qu'il n'avoit que les apparences de la liberté. Il fut d'abord assez solitaire, personne ne se présentant pour lui rendre visite; mais lorsqu'on sut dans la suite qu'il pouvoit voir librement tous ceux qui se présentoient, sa chambre fut toujours pleine de ses plus fidéles Serviteurs, qui venoient l'entretenir, les uns publiquement, les autres en secret. Ce fut dans les premiers jours que j'eus l'honneur de lui parler plus particuliérement. Ce Roi déplorable étoit dans une agitation, qui faisoit connoître l'état de son ame. Il me répéta plusieurs

ſieurs fois: Vous verrez que tout ceci ſe terminera à quelque choſe de funeſte. Les Anglois ſont irrités; j'avoue que je n'ai pas gardé aſſez de meſures, & que le zele de la Religion m'a fait faire des fautes conſidérables. Une autre fois, il me dit: Mais, vous qui êtes François, pourquoi prenez-vous parti contre moi pour mes Ennemis? On ne me hait point en France. Non Sire, lui repartis-je, on ne hait point Votre Majeſté en France; & de tous les François, je ſuis un de ceux qui ont le plus de reſpect pour Elle; mais vous ſavez, Sire, qu'on n'eſt pas le maître de ſa fortune, & que ſouvent, ſans l'avoir prévu, on ſe trouve aſſujetti aux néceſſités les plus fâcheuſes. Les grands Rois ne ſont pas les ſeuls dont la fortune eſt expoſée à de grands malheurs. Il voulut ſavoir par quel accident je me trouvois en Angleterre, & dans le poſte que j'occupois. Je lui racontai toute mon hiſtoire: il l'écouta attentivement, & m'en parut touché.

J'a-

J'avoue qu'en faiſant réflexion ſur l'infortune d'un ſi grand Roi, que je voyois non ſeulement à la veille de perdre une Couronne qui lui appartenoit légitimement, mais dans l'appréhenſion même de ſe voir arracher la vie par ſes propres Sujets, je commençai à trouver qu'il y avoit quelque choſe de honteux & de barbare dans la commiſſion dont je m'étois chargé. Cette penſée ſe fortifia tellement dans mon eſprit, qu'elle m'occupoit ſans-ceſſe. Tuer un Roi! me diſois-je: faire le perſonnage d'un lâche aſſaſſin! Non, je ne veux point me deshonorer par une action ſi infame. Je puis bien être le plus malheureux de tous les hommes, mais je ne me rendrai point le plus déteſtable de tous les ſcélérats. Mais d'un autre côté trahirai-je la confiance d'un Prince qui m'honore de ſon amitié, & qui ſe repoſe ſur ma parole? Puis-je même l'entreprendre avec ſûreté? Ce n'eſt pas ma fortune ſeulement qui en dépend, ma vie y eſt peut-être attachée: car où me retirer,

ſi je manque à la promeſſe que j'ai faite à Milord....... qui m'a parlé ſans-doute de la part du Prince d'Orange ? Tous les Ports d'Angleterre ſont gardés. Si je demeure dans le Pays, éviterai-je le ſoupçon d'avoir révélé ſon ſecret ? La crainte que je ne le révele ſuffira pour lui faire deſirer ma mort, quand il aura lieu de croire que j'ai refuſé d'exécuter ſon deſſein.

Dans le tems même que je ſentois le plus vivement ces remords, mon aſſocié, le Général Warnef, venoit quelquefois me donner divers indices, que le Roi ſongeoit à la fuite. Il me conſultoit ſur les meſures que nous avions à prendre, pour ne pas manquer notre coup. Je l'écoutois avec une peine extrême ; & je tâchois toujours de lui ôter cette penſée de l'eſprit, en l'aſſurant que j'étois auſſi attentif que lui, & que je n'avois pourtant rien découvert. Warnef étoit un bon Hollandois, zélé juſqu'à la fureur pour le Prince d'Orange : il étoit, d'ail-

d'ailleurs brave & entreprenant. Milord........nous avoit jugés tous deux propres à l'exécution de son projet, parce qu'étant étrangers, nous n'avions aucun lien qui nous attachât à la personne du Roi, ni aucune raison par conséquent de le ménager. Cependant je répondis mal à son espérance. Je résolus de risquer tout, & ma vie même, plutôt que de souiller mes mains par le meurtre d'un Roi innocent. Voici de quelle maniere je me tirai d'un si mauvais pas. J'écrivis ces mots sur un papier: „ Fuyez, grand Roi, le „ plus promptement que vous „ pourrez. Vous êtes mal gardé, „ vous pouvez fuir. S'il arrive „ qu'en fuyant vous soyez pour„ suivi, ne songez pas à vous „ défendre; il y va de votre vie.

Je mis ce billet dans les Heures du Roi, sur son Oratoire, au moment qu'il y alloit faire sa priere; & je me retirai sans qu'il eût pu m'appercevoir. Je craignois qu'il ne fît paroître trop d'inquiétude, & que cela ne donnât

nât sujet à Warnef de se défier de quelque chose; mais il fut assez maître de son visage, quoique je m'apperçusse de son embarras. Le soir, je fis entendre à Warnef, qu'un Courier, de la part du Prince d'Orange, m'avoit apporté ordre de me rendre à Londres, mais apparemment pour en revenir le même jour. Je pris la poste le lendemain de grand matin. Je passai par Londres sans être reconnu : je m'étois précautionné contre ce péril, en préparant ce que j'avois à répondre au Prince, si j'eusse eu le malheur d'être arrêté. J'aurois pu éviter de passer par Londres, en suivant le dessein que j'avois de me rendre à Southampton, où je savois qu'une partie de la Flotte qui avoit apporté le Prince, s'étoit retirée. Mais deux raisons m'obligerent de prendre ce détour; la premiere étoit la crainte que Warnef ne se doutât de ma fuite, & qu'il n'en donnât avis au Prince, s'il eût appris du Courrier que je n'eusse pas pris le chemin de la Capitale.

pitale. L'autre raiſon, qui m'avoit paru encore plus néceſſaire, étoit que les Officiers de la Flotte de Southampton auroient pû ſe défier de moi, dans un tems où tout étoit ſuſpect, s'ils ne m'euſſent pas vu arriver par la grande route de Londres. Je fis une diligence ſi extraordinaire, que j'entrai le ſoir du même jour à Southampton. Je dis aux Officiers que j'allois à la Haye par ordre du Prince, pour une dépêche de la derniere importance, & de laquelle dépendoit tout le ſuccès de ſon entrepriſe; qu'il falloit me mettre en mer ſur le champ, avec le meilleur voilier qu'ils euſſent dans la Flotte. Je leur recommandai de ſe hâter, en leur promettant de faire valoir auprès du Prince le zele qu'ils auroient pour ſon ſervice. J'étois connu de la plupart, à cauſe de l'emploi que j'occupois. Ils étoient bien éloignés de croire que je puſſe les tromper. Le Vaiſſeau ſe trouva prêt à minuit. Je partis ſur le champ, & nous abordâmes heureuſement à la Brille, après une navi-

navigation de dix-huit heures. J'oubliois de dire que j'avois laissé Scoti à Rochester. Je m'y étois cru obligé pour mieux tromper Warnef. J'avois donné ordre à ce fidele valet de se rendre le plutôt qu'il lui seroit possible à Cologne, où il auroit de mes nouvelles à la Poste.

Ce fut en effet le chemin que je pris, arrivant à la Brille. Je passai par Utrecht & par Nimegue, que je voulus voir avant que de quitter la Hollande. J'avois vu Amsterdam, Leyde, Rotterdam, & plusieurs villes charmantes de ce beau Pays, pendant le séjour que j'avois fait à la Haye.

J'arrivai à Cologne le jour de Noël de l'année 1688. Cette ville avoit un nouveau Maître, dans la personne du Prince Clément de Baviere; les Habitans étoient encore dans la joie que ces changemens inspirent. Je le reconnus, en entrant dans la ville, par les tableaux & les autres ornemens que je vis sur les portes de la plupart des maisons, & par diverses troupes de Masques que je rencontrai

dans les rues. C'eſt ainſi que ces Peuples, bons & naturels, donnent des témoignages de leur zele & de leur attachement pour leurs Princes. Je pris mon logement à la Poſte même, afin que Scoti eût moins de peine à me trouver. Je l'attendis trois ſemaines entieres; & je commençois à m'impatienter de ſon retardement, lorſque je le vis entrer dans ma chambre. Ce pauvre garçon qui avoit des ſentimens plus relevés que le commun des gens de ſa ſorte, & qui m'aimoit tendrement, parce qu'il me regardoit en quelque façon comme ſon Eleve, ne pouvoit me marquer aſſez la joie qu'il avoit de me revoir. Il eut, pendant un quart-d'heure, la bouche collée ſur ma main. Enfin je lui demandai comment il s'y étoit pris pour ſortir d'Angleterre. Il me dit qu'on n'y avoit été aſſuré de mon évaſion, que quatre jours après; qu'auſſitôt que Warnef l'eut appriſe, il l'avoit fait mettre en priſon, où il avoit demeuré trois jours; qu'on lui avoit fait, dans cet intervalle, mille

mille queſtions ſur les motifs de ma fuite, & ſur le lieu de ma retraite; mais qu'ayant toujours répondu qu'il l'ignoroit, & qu'il étoit celui qui en ſouffroit davantage, puiſque je l'avois abandonné ſeul & ſans ſecours dans un Pays étranger, on lui avoit rendu la liberté. Il me raconta que peu de jours après, le Roi Jaques s'étoit ſauvé de Rocheſter pendant la nuit, accompagné de ſon fils le Duc de Berwick; que le Général Warneſ l'avoit pourſuivi; mais que ce Roi infortuné avoit été heureux dans ſa fuite, & que graces à ſes guides il avoit gagné le bord de la mer ſans mauvaiſe rencontre; que tous les Seigneurs d'Angleterre s'étoient accordés avec le Peuple, pour offrir la Couronne au Prince d'Orange; que la tranquillité paroiſſoit entiérement rétablie dans ce Royaume, & qu'il en étoit ſorti ſans peine, dans un Vaiſſeau qui l'avoit apporté juſqu'à Rotterdam, d'où il avoit pris auſſitôt le chemin de Cologne.

Je demeurai encore quelques

 jours

jours dans cette ville, pour donner à Scoti le tems de se reposer. J'y appris de quelques Officiers Allemans, qni y étoient à faire des recrues, que la Diette de Ratisbonne avoit déclaré la France & le Cardinal de Furstemberg Ennemis de l'Empire ; que le Prince Herman de Bade avoit approuvé le résultat de la Diette au nom de l'Empereur ; & que, selon les apparences, la guerre recommenceroit bientôt entre les deux Couronnes. Cette nouvelle me chagrina. Mon dessein, en entrant en Allemagne, étoit d'aller servir dans l'Armée Impériale contre les Turcs. Je craignis que l'Empereur, dans la vue de pousser plus vivement le Roi Très-Chrétien, ne prît des mesures pour conclurre la paix avec les Infideles ; ce qui auroit dérangé tous mes projets, car j'étois dans la résolution de ne porter jamais les armes contre la France. Cependant, quelques jours après, je lus dans les Nouvelles Publiques, que le Prince Louis de Bade avoit été envoyé sur le Danube, pour

faire

faire tête aux Turcs. Je me hâtai de me rendre à Vienne avant l'ouverture de la Campagne, dans l'espérance d'y obtenir de l'emploi. Je trouvai cette ville dans une agitation extrême, causée par les grands préparatifs qu'on faisoit pour la guerre. L'Empereur Léopold, étant résolu de rompre avec la France, vouloit faire cette année un effort extraordinaire contre les Turcs, pour les contraindre à une paix qui lui fût avantageuse. On faisoit de toutes parts de nouvelles levées, & tout sentoit les approches d'une guerre sanglante. Je me logeai dans une Auberge Françoise, à l'Enseigne du Lyon d'or.

Mon premier embarras fut à trouver un Protecteur, ou dumoins quelque Officier-Général, qui voulût accepter mes services. Je cherchai d'abord l'occasion de faire quelque connoissance à la Cour; Je m'étois mis fort proprement. Ma taille étoit remarquable; & de longs cheveux blonds qui me descendoient jusqu'à la ceinture, m'attirerent assez les regards. Mais dans un

un pays comme la Cour, on est négligé lorsqu'on a le malheur de n'être connu de personne. Je m'imaginai que le jeu pourroit servir à me faire des amis. On jouoit chez plusieurs personnes de qualité; mais aiant entendu dire que les plus grands Seigneurs alloient jouer chez le Comte de Caprara, je ne manquai pas de m'y trouver réguliérement. Je n'y fis pas de gain considérable, excepté celui de l'estime & de l'amitié du Comte de Vieneratsz, Membre du Conseil Impérial, qui me donna bientôt des témoignages d'une bonté singuliére. Je lui avois gagné mille écus argent comptant, & deux mille francs sur sa parole. Il me dit, en sortant, que si je voulois prendre la peine de venir à son Hôtel, & monter avec lui dans son carosse, il achéveroit de me satisfaire. Je lui répondis que les deux mille francs étoient une bagatelle, à laquelle je ne pensois plus depuis que nous avions quitté le jeu; mais que je ne refusois pas l'honneur de l'accompagner jusques chez

lui

lui. Il ne crut pas cette réponse sérieuse. Nous montâmes en carosse, & il fut fort surpris lorsqu'étant arrivés à la porte de son Hôtel, je le remerciai de l'honneur qu'il m'avoit fait, & je lui tirai ma révérence pour m'en retourner chez moi. Il me fit souvenir lui-même de mon argent : je persistai à lui dire que ce n'étoit pas la peine, & que j'oubliois les dettes du jeu, dès que j'avois cessé de jouer. Et moi, me dit-il, je n'oublie jamais de payer; je veux non seulement que vous veniez prendre ce qui vous est dû, mais que vous me fassiez avec cela le plaisir de souper avec moi. Il y auroit eu de la grossiéreté à refuser; & d'ailleurs je ne desirois rien plus ardemment, parce que je prévoyois où cette liaison me pourroit conduire. J'entrai avec le Comte. Il commença par me compter les deux mille francs, qu'il me força d'accepter. Ensuite nous nous mîmes à table. Il n'y avoit avec nous que ses deux fils, dont le plus jeune étoit Capitaine dans le Régiment du Baron de Rosech son Oncle,

cle, & frere du Comte. La conversation roula pendant quelque tems sur les agrémens de la France & de Paris. Les deux jeunes gens me firent sur-tout mille questions sur la Cour, & sur la personne du Roi Louis XIV; sur le mérite des Dames, & sur la réputation qu'elles ont d'être galantes. Comme je relevois tout cela par de grands éloges, ils me demanderent comment j'avois pu m'éloigner d'un Pays pour lequel je marquois tant d'estime. Je leur appris le motif de mon voyage, c'est-à-dire, l'envie de servir l'Empereur contre les Infideles; & je leur dis en même tems, que ne connoissant personne dans l'Armée Impériale, j'avois quelque peine sur la maniere de m'y présenter. Voilà mon fils, me dit le Comte, qui aura l'honneur de vous présenter au Baron de Rosech, qui est mon frere; ou bien, si vous voulez être connu de Monsieur le Prince Louis de Bade, j'écrirai moi-même au Baron, afin qu'il vous introduise chez ce Prince. Je leur répondis que ces offres m'é-

m'étoient trop honorables & trop avantageuses pour être refusées ; mais qu'il me suffiroit, pour la premiere Campagne, d'être présenté à Monsieur le Baron de Rosech ; que je ne voulois servir d'abord qu'en qualité de Volontaire, & que je tâcherois à la suite de mériter par mes actions quelque chose de plus.

J'eus, depuis ce tems-là, une entrée libre chez Monsieur le Comté de Vieneratsz ; & je fis particuliérement connoissance avec Monsieur de Mariener, son second fils. Il étoit aimable, & il avoit l'esprit aisé & délicat. Il me fit connoître quantité de personnes de distinction, pendant quelques semaines que nous passâmes à Vienne. Je ne rapporterai qu'une avanture, de plusieurs qui m'arriverent avec lui ; pour donner une idée des plaisirs Allemands, & de la galanterie Germanique. Monsieur de Mariener aimoit une personne fort jolie, chez laquelle il me menoit fort souvent. Cette jolie personne avoit un autre Amant ; qui étoit aussi hom-

me d'épée, & les deux Rivaux se rencontroient tous les jours paisiblement & sans jalousie chez leur Maîtresse. Elle étoit si sûre de leurs inclinations pacifiques, qu'elle prenoit plaisir quelquefois à les agacer l'un contre l'autre, & à leur susciter quelque débat pour des bagatelles. Un jour que nous parlions de débauche de table, elle dit à mon ami Mariener, qu'elle ne le croyoit pas si propre à la soutenir que Monsieur de Rollis; c'étoit le nom du Rival. Il crut son honneur intéressé à prouver sa bravoure dans ce genre d'escrime, & porta sur le champ le défi à Monsieur de Rollis. On convint des conditions. La Demoiselle fut établie pour juge, du consentement des deux parties. Le champ de bataille fut marqué chez un Traiteur Allemand, nommé Vicklof. Le combat devoit durer huit heures, & les deux champions s'engagerent à se rendre ensuite chez la Demoiselle, afin qu'elle pût juger de quel côté seroit l'avantage; ou s'il arrivoit que l'un des deux

deux demeurât par terre, l'autre devoit se venir présenter seul, pour rendre témoignage de sa victoire. Je fus choisi pour être spectateur du combat.

Le lendemain, qui étoit le jour destiné, Monsieur de Mariener vint m'éveiller à six heures du matin. Allons, mon Ami, me dit-il en tirant mes rideaux, il n'y a point de tems à perdre; il me tarde d'en venir aux mains. Je me levai, & je le priai de modérer un peu cette ardeur pour la gloire. La journée, lui dis-je, est assez longue; & de la vivacité dont je vous vois tous deux, je prévois qu'il vous faudra bien moins que huit heures pour terminer la bataille. Un peu de patience, s'il vous plaît, & tenons conseil avant que d'aller à l'ennemi. Votre entreprise est grande, continuai-je d'un ton grave, mais il faut qu'elle soit conduite avec prudence: qui sait si votre ennemi, à l'heure que nous parlons, ne médite pas quelque stratagême, pour triompher plus aisément de vous?

Dolus, an virtus, quis in hoste requirat?

M'en voulez-vous croire ? Prenons le devant, & mettons tout en œuvre pour prévenir ses coups & lui porter plus sûrement les nôtres. J'ai ouï dire à un Buveur des plus expérimentés de notre France, qu'une soupe aux choux prise le matin, & une cuillerée d'huile d'olive avalée par-dessus, rendoient une tête presque invulnérable aux fumées du vin. L'artifice est innocent....... Me croyez-vous capable d'une pareille lâcheté ? reprit-il en m'interrompant. Vous voulez que je doive la victoire à quelqu'autre chose qu'à moi-même, & à ma propre force. Non, je suis franc jusqu'avec mes ennemis. Je serois bien flatté d'un avantage, dont je ne serois redevable qu'à votre soupe aux choux & à votre cuillerée d'huile d'olive. Allez, ajouta-t-il, je croyois les François plus braves.

Il me dit quantité d'autres belles choses de même nature, & j'eus toutes les peines du monde

à

à lui faire goûter mon conseil. Cependant, après lui avoir prouvé par plus d'un passage des Anciens que les plus grands Capitaines ont quelquefois usé de supercherie dans l'occasion, & que la gloire dépend moins des moyens que du succès, je le déterminai à suivre mes avis. Je fis accommoder sur le champ une soupe aux choux, que nous mangeâmes ensemble, & je lui fis avaler en ma présence une grande cuillerée d'huile. Nous partîmes ainsi, armés jusqu'aux dents. Nous fîmes rencontre de l'ennemi, qui se promenoit fiérement sur une place, en nous attendant. Je vis la fierté & l'espérance de vaincre, briller dans les yeux des deux combattans. Nous entrâmes chez Vicklof. Ils vouloient d'abord en venir aux attaques. Doucement, leur dis-je; je serai, s'il vous plaît, du premier choc. Commençons par déjeuner tous trois sans intérêt de parti, & puis je vous laisserai battre à votre aise. Le repas méritoit bien, en effet, que je ne demeurasse pas spectateur inutile.

Lorf-

Lorsque nous eûmes fini, je me mis dans un fauteuil, à six pas de la table, qui fut en un instant chargée de bouteilles, aussi-bien que le Buffet. J'avois conseillé à Monsieur de Mariener d'en venir tout d'un coup aux rasades, sans s'amuser à escarmoucher avec de petits verres. Effectivement le poids du vin, se précipitant dans son corps graissé d'huile, passoit presque aussi-tôt sans faire d'impression; desorte qu'il étoit obligé à tous momens d'aller au bassin, qui n'étoit pas éloigné d'eux. Ils burent d'abord la santé de l'Empereur & de toute la Maison Impériale; celle du Prince Louis de Bade, celle de leur Maîtresse, & la mienne. Ensuite le combat commença sérieusement à s'échauffer. Leurs verres tenoient sans exagération plus d'une demi-bouteille de France. J'étois attentif à tous leurs mouvemens, & je considérois, dans leurs yeux & dans leurs discours, le progrès des effets du vin. Quelles réflexions ne fis-je point alors sur l'extravagance des hommes, qui

va

va jusqu'à leur faire trouver de la gloire à s'avilir par la perte volontaire de leur raison, & à se ravaller au-dessous des bêtes, par des excès si indignes d'eux ! Je formai intérieurement la sincere résolution d'éviter toute ma vie ces honteuses débauches, & je dois à ce spectacle la sobriété avec laquelle j'ai toujours vécu depuis. Le combat finit après avoir duré environ deux heures: la langue du pauvre Rollis s'épaissit, ses yeux s'obscurcirent, il chancela quelque tems sur sa chaise, & sa main tremblante ne conduisoit plus qu'à peine le verre jusqu'à sa bouche. Enfin, voulant se lever pour quelques besoins, il tomba sur le plancher, & ne put venir à bout de se remettre sur ses jambes. Je lui offris mon secours; il ne me répondit qu'en bégayant, par quelques mots entrecoupés. Je fis plusieurs efforts pour le relever; mais les voyant inutiles, je le laissai étendu tout de son long, dans un profond assoupissement. Marinier, charmé de sa victoire, eut encore le courage de boire quelques

rasades, assis sur le cadavre de son ennemi, & de chanter ainsi le verre à la main. Il me fit promettre que j'attesterois ce dernier exploit à sa Maîtresse. Nous allâmes aussi-tôt chez elle: elle se divertit quelque tems aux dépens de Monsieur de Mariener, qui conservoit encore un reste de raison, & assez de force pour retourner chez lui sans secours. Je le fis mettre au lit, & je lui fis prendre un remede rafraîchissant. Cinq ou six heures de sommeil le rétablirent tout-à-fait.

Nous partîmes de Vienne, pour aller joindre le Régiment de Rosech, qui avoit passé l'hiver à Novibazar, petite ville de la Servie. Cette Province étoit le théâtre de la guerre. La Campagne s'ouvrit de bonne heure. L'Armée ne fut pas plutôt rassemblée, que le Prince de Bade s'avança vers les Infideles, en cherchant l'occasion de les combattre. Il savoit de quelle maniere il les falloit attaquer, depuis qu'il les avoit défaits l'année précédente dans la Bosnie, & il se

pres-

preſſoit de profiter de l'avantage que cette connoiſſance lui donnoit ſur ces Troupes mal diſciplinées. D'ailleurs elles étoient abbattues des pertes des dernieres Campagnes ; il ne falloit pas leur laiſſer le tems de revenir de cette conſternation. Nous attaquâmes quelques petites Places, qui firent peu de réſiſtance ; mais comme ce n'étoit que pour nous ouvrir le chemin, nous approchâmes d'une riviere qu'on appelle la Morave. Ce fut-là que j'eus l'honneur de ſaluer, pour la premiere, Monſieur le Baron de Roſech, qui ſe rendit alors à ſon Régiment. Les Coureurs rapporterent qu'il étoit arrivé à Jagodin un corps de dix mille Turcs. Comme nous n'en étions éloignés que d'une lieue, le Prince de Bade fit avancer l'Armée pour les charger. Nous le fîmes avec beaucoup de vigueur. Ils ſe battirent d'abord aſſez courageuſement, mais nous fûmes ſurpris de les voir tout d'un coup tourner le dos. Il y en eut un bon nombre de tués, dans la premiere attaque, & dans leur fui-

te.

te. Nous demeurâmes maîtres de leur Camp, qu'ils avoient commencé à fortifier, & de soixante pieces de canon; sans compter plusieurs milliers de poudre, & d'autres munitions.

Monsieur le Prince de Bade, aiant appris de quelques prisonniers Turcs, que le gros de l'Armée ennemie n'étoit pas éloigné, & qu'elle étoit beaucoup plus nombreuse que la nôtre, tint conseil sur la marche que nous devions faire. La plupart penchoient à nous fortifier dans le Camp où nous étions, en attendant le secours qu'on devoit envoyer de la haute Hongrie. Mais le Prince, aiant tout considéré, jugea que quelque renfort qu'il pût recevoir, son Armée n'égaleroit jamais celle des Turcs, qui grossissoit tous les jours; & qu'il valoit mieux en venir à une bataille, avant qu'ils eussent le tems de se fortifier davantage. Il fit revenir tout le Conseil à son sentiment. Nous prîmes notre marche vers Nyssa, où les Infideles étoient au nombre de quarante mille hommes.

mes. Nous n'étions tout au plus que dix-huit ou vingt mille. Cela ne nous empêcha point d'avancer avec beaucoup de résolution. Nous eûmes quelque peine à être informés exactement de la situation des Turcs; ce qui nous obligea de demeurer sous les armes pendant un jour entier, en arrivant sur la Nyssave. C'est une petite riviere, que nous passâmes le soir; & le lendemain, sur les sept heures du matin, nous nous préparâmes à la charge. Elle commença par l'aile droite de notre petite Armée, que le Prince de Bade commandoit lui-même. J'étois derriere lui, au premier rang des Volontaires. Le Régiment de Rosech étant sur sa premiere ligne, je n'étois pas loin de Monsieur de Mariener. L'Armée Turque me parut mal disposée, soit par la faute du Seraskier qui ne passoit pas pour un grand homme de guerre, soit par la situation du lieu, qui n'étoit pas avantageuse au grand nombre; parce que nous étions resserrés entre la Nyssave, & un grand fossé qui s'étendoit

aſſez loin de l'autre côté. Enfin l'affaire s'engagea. Les Spahis, qui faiſoient le front de l'Armée ennemie, plierent, & furent rompus à la premiere attaque. Les Janiſſaires, qui ſont les plus orgueilleux de tous les hommes, voyant ce déſordre, & que les Spahis ſe renverſoient ſur eux, firent de déſeſpoir une décharge ſur les Spahis mêmes, pour les animer ou pour les punir. Monſieur le Prince de Bade nous fit appercevoir cet avantage; & nous en profitâmes ſi bien, que nous les défîmes entiérement. Le Seraskier fut un des premiers à fuir. Il ſe retira, avec le débris de ſon Armée, du côté de Sophie, Capitale de la Bulgarie. Nous les pourſuivîmes l'eſpace d'une lieue; mais le Prince fit donner des ordres d'arrêter, parce que nos Troupes étoient fatiguées de la marche des jours précédens. Après être ſortis heureuſement du combat, & avoir fait quelques actions qui m'avoient attiré les regards du Général, j'eus le malheur d'être bleſſé, lorſque je m'y attendois le moins.

moins. Je revenois de la pourſuite des fuyards ; & comme nous penſions n'avoir rien à craindre, parce que nous étions les maîtres du terrein, nous marchions ſéparés & ſans ordre. J'apperçus, moi ſixieme, dix Janiſſaires qui ſortoient d'une baſſe-cour, où ils s'étoient cachés. Nous piquâmes droit à eux, en criant ! Arrête ! arrête ! Ils n'entendirent pas ſans-doute notre langage ; mais jugeant bien qu'ils alloient être attaqués, ils ſe réunirent le ſabre au poing, & nous attendirent de pied ferme. Nous avions, par bonheur, rechargé nos piſtolets ; nous les tirâmes à bout portant, voyant qu'ils ne faiſoient pas mine de ſe rendre, & nos ſix coups en mirent cinq par terre. Les cinq autres ne laiſſerent pas de nous allonger quelques coups de ſabre, dont un de mes compagnons eut la tête fendue, & moi une large bleſſure à l'épaule, qui me découvroit juſqu'à l'os. Tout cela ſe fit en un inſtant. Nos ſix derniers coups eurent moins d'effet ; ils n'abbattirent qu'un Janiſſaire ;

ſaire : mais une vingtaine de nos gens, qui venoient par derriere, accoururent au bruit ; & nous voyant bleſſés, ils mirent en pieces les quatre autres.

En retournant vers le champ de bataille, nous rencontrâmes Monſieur le Prince Louis de Bade, qui envoyoit des ordres de tous côtés pour raſſembler ſes troupes. Il me fit un compliment fort honnête ſur ma bleſſure, & me conſeilla de ne pas différer à me faire panſer. Il ajouta qu'il me reconnoiſſoit bien, & qu'il n'oublieroit pas ce qu'il m'avoit vu faire dans l'action. Je le remerciai de ſa bonté, & je lui dis que je ſouhaitois d'être guéri promptement, pour aller lui marquer mieux ma reconnoiſſance.

Niſſa ouvrit ſes portes au Vainqueur, après quelques momens d'une vaine réſiſtance. Le Prince ne ſe contenta pas de ces divers avantages ; il réſolut, avant que de finir la Campagne, de s'emparer de Vidin, derniere Place de la Servie, aux frontieres de la Bulgarie, pour la faire ſervir de bar-

riere aux Turcs, & pour assurer ses conquêtes pendant l'hiver. Il fit venir les munitions nécessaires de Belgrade & de Jagodin; & après avoir laissé prendre quelques jours de repos à son armée, il s'achemina vers le Danube, aux bords duquel est situé Vidin. Je balançai si je devois être de cette expédition. Le Baron de Rosech, Mariener, & tous mes Amis tâchoient de m'en dissuader. Ma blessure demandoit encore quelque tems pour être refermée, & mon Chirurgien me faisoit garder un régime qui m'avoit affoibli. L'amour de la gloire fut néanmoins le plus fort. Je suivis l'armée dans l'état où j'étois. Vidin ne tint que quatre jours. Cette malheureuse ville fut prise d'assaut, & la licence des soldats Allemands peut mieux s'imaginer que se décrire. J'entrai dedans, pendant qu'on la pilloit. J'y sauvai la vie à l'Archevêque Grec, qui vint se jetter à mes genoux avec deux de ses neveux, & sa niece, qui avoit à peine onze ou douze ans. Je les conduisis hors de la ville, dans

un lieu de sûreté. L'Archevêque avoit sous son manteau un sac plein de pieces d'or, dont il me pria d'accepter la moitié. Je la refusai, en lui faisant entendre par mes gestes, que j'étois très-satisfait de lui avoir rendu ce petit service. Le Prince mit ensuite ses troupes en quartier d'hiver, dans la Valachie & la Transylvanie, à la réserve du corps d'Armée qu'il laissa en Servie. Je résolus de le saluer avant son départ pour Vienne, où il devoit aller rendre compte à Sa Majesté Impériale des opérations de cette glorieuse campagne. Je priai le Baron de Rosech de m'introduire: j'avois encore le bras en écharpe. Cet illustre Prince me reçut le plus gracieusement du monde; il me donna des marques d'estime, qui alloient bien au-delà de mon mérite, & me fit présent d'une Compagnie de Dragons dans le Régiment de Bosendam. Je lui répondis que l'honneur qu'il me faisoit me coûteroit peut-être bien cher, parce qu'il m'alloit faire prodiguer ma vie pour m'en rendre digne. Il par-

partit peu après pour Vienne, accompagné du Baron de Rosech & de quantité d'autres Seigneurs. Monsieur de Mariener devoit aussi retourner à la Cour, & m'avoit déterminé à y aller passer l'hiver avec lui; mais il voulut absolument que nous demeurassions encore quelques semaines à Vidin, pour attendre que ma blessure fût entiérement guérie. Son amitié lui coûta la vie, & à moi la liberté.

Les Turcs, qui étoient répandus dans divers quartiers de la Bulgarie, voyant l'armée Impériale séparée, crurent pouvoir impunément faire leurs excursions ordinaires dans la Servie, où ils enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver de Chrétiens, hommes & femmes, & les emmenoient dans une dure captivité. Lorsqu'on apprenoit qu'ils avoient paru de quelque côté, on faisoit des détachemens des garnisons de Vidin, de Nisse, de Sermendrie, & des autres Places voisines, pour leur donner la chasse. Cela réussit plusieurs fois fort heureusement. Monsieur de Marie-

ner ne manquoit jamais de se trouver à ces petites attaques, & n'en revenoit pas sans s'y être acquis quelque honneur. Je me rétablissois pendant ce tems-là. Enfin je me crus en état d'entreprendre le voyage de Vienne. Nous prîmes jour pour le départ; tout étoit prêt, & nous avions fait nos adieux aux Officiers de la Garnison, lorsqu'on apprit qu'un parti de cinquante Turcs s'étoit avancé jusqu'à un petit village appellé Crasted, qui n'étoit qu'à deux lieues de la ville. Allons, mon Ami, me dit Marienner; il faut couper la tête à quelques-uns de ces coquins-là, quand notre départ devroit être reculé d'un jour. Je donnai les mains à tout ce qu'il voulut. Nous nous mîmes, avec quelques autres Officiers, à la tête de cent hommes du Régiment de Selkirk; & sans autre précaution nous fondîmes sur les Infideles, comme sur une conquête aisée. On nous avoit trompés. Les Turcs, pour nous surprendre, avoient fait courir le bruit qu'ils étoient en petit nombre; mais outre les cinquan-

te, ils étoient plus de cinq cens derriere le village, qui vinrent tomber ſur nous avec une horrible furie. Nous nous crûmes tous perdus, & nous vîmes bien qu'il n'étoit plus queſtion que de vendre chérement nos vies. Notre petite troupe fit des prodiges de valeur, mais il fallut ſuccomber au nombre. Je vis tomber, à mon côté, le malheureux Mariener. Sa mort me rendit furieux. Je me jettai, le ſabre à la main, dans la plus épaiſſe mêlée. Le Ciel, qui vouloit me conſerver la vie malgré moi, permit que ce qui devoit me la faire perdre mille fois, fut cauſe de mon ſalut. Je me trouvai tellement preſſé par les Turcs qui m'environnoient, que ne pouvant pas même lever le bras pour décharger mon ſabre, ils me l'arracherent facilement. J'avois tué quatre de ces Infideles de ma main, ſans compter ceux que j'avois bleſſés. Ils perdirent plus de deux cens hommes dans ce combat, mais preſque tous mes compagnons périrent. Il n'y en eut que ſept qui furent faits

 pri-

prifonniers avec moi, deux defquels étoient fi bleffés, que les Turcs, défefpérant de les fauver, les maffacrerent à mes yeux.

Je fus préfenté au Chef de cette Troupe. Mon air & mes habits lui firent juger que j'étois homme de qualité. Il me retint pour fa proie; & il permit feulement à ceux qui m'avoient amené, de prendre tout l'argent qu'ils trouverent dans ma poche. Ils ne me laifferent que mon mouchoir, & quelques livres que je portois ordinairement fur moi. On me lia les mains, & l'on me mit fur un cheval, qu'un Turc conduifit par la bride. Je fus mené dans cet équipage à Sophie, dans la maifon d'Elid-Ibézu, à qui j'appartenois; & je fus enfermé feul dans une chambre fort obfcure.

Fin du Tome premier.

MEMOIRES
ET
AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ.

TOME SECOND.

MEMOIRES
ET
AVANTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ
QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

NOUVELLE EDITION

Revue & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTEE & MERKUS.
MDCCLIX.
Avec Priv. de S. M. le Roi de Pol. Elect. de Saxe.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE QUATRIEME.

QUE mes premieres réflexions furent tristes dans cette douloureuse situation ! Je demeurai quelque tems immobile, les bras pendans, & les yeux attachés contre terre. Mon esprit, distrait par la multitude de ses maux, ne pouvoit s'arrêter deux instans au même objet. Le passé ne m'offroit que des souvenirs affligeans, l'avenir des obscurités capables de m'épouvanter, & le présent quelque chose encore de plus déplorable, puisque c'étoit le point de vue où tous mes malheurs se réunissoient ensemble. Je passai la moitié de la nuit dans ce triste état. La perte de tout ce que j'avois eu de plus cher, de mes parens, de mes amis, de mes biens, de ma li-

berté ; tant de douleurs que je n'avois ſenties juſqu'alors que ſucceſſivement, ſe renouvellerent tout à la fois dans mon cœur ; je ſerois tombé par terre infailliblement, ſi je n'euſſe trouvé un mauvais lit pour me ſervir d'appui.

Pendant que j'étois dans cet horrible trouble, j'entendis ouvrir la porte de ma priſon. C'étoit un domeſtique, qui m'apportoit de quoi ſouper. J'en fus ſurpris, car il étoit fort tard & tout au moins minuit. J'entendois ſi peu la Langue Allemande que ce domeſtique me parla, que je ne pus lui demander ce qui m'attiroit cette marque de compaſſion. Je pris quelque choſe pour me remettre de l'épuiſement où j'étois. Le domeſtique, ou plutôt l'Eſclave, me quitta en me montrant ſa tête & ſon cœur ; ce que j'interprétai comme une exhortation à prendre courage. Je retombai dans mes réflexions : mais après m'être encore affligé long-tems ſur le miſérable état de ma fortune, il me vint à l'eſprit quelques idées de Religion.

Elles

Elles servirent à me rendre un peu plus tranquille. Je m'endormis, en offrant à Dieu mes peines, & en lui demandant la force de les supporter.

Elles se renouvellerent pourtant le lendemain à mon réveil. J'eus recours au même remede. Dans toute ma vie, j'ai éprouvé que rien n'a tant de force pour soutenir un cœur, & pour le rendre supérieur même à la fortune. J'avois dans mes poches trois Livres que j'ai toujours aimés, & que j'aimois encore plus alors, parce qu'ils étoient nouveaux ; le *Télémaque* de Monsieur de Fenelon, les *Caracteres* de la Bruyere, & un tome de *Tragédies* de Racine. Je pris le *Télémaque*, où je me souvenois d'avoir lu quelque chose qui regardoit l'esclavage. Je trouvai effectivement que Monsieur de Fenelon, faisant conduire son Héros en Egypte, le représente dans l'état où je me trouvois ; c'est-à-dire assujetti à des Maîtres durs & barbares. Je fus enchanté de la morale que cet illustre Prélat met dans la bouche de

Thermosiris, & de Mentor, qui étoit esclave de son côté; & de l'impression que leurs discours pleins de vérité & de sagesse faisoient sur le cœur du jeune Télémaque. Elles en firent aussi sur le mien; & si la fortune me réduisoit aux mêmes abbaissemens, je résolus d'imiter sa conduite. Une partie de la matinée s'étant passée dans ces réflexions, on ouvrit ma porte sur les dix heures. C'étoit le même Esclave, qui me prit par la main & me conduisit au travers d'une cour & de quelques appartemens, dans une chambre où je reconnus Elid-Ibézu. Il avoit l'air plus doux & plus humain, que le jour du combat. La tranquillité où il étoit & son changement d'habit m'y firent trouver apparemment cette différence. Je le saluai en m'approchant. Comme l'Esclave lui avoit dit la veille que j'ignorois la Langue Allemande, il s'étoit douté que j'étois François, & il avoit fait venir chez lui un Grec qui parloit assez bien notre Langue, & qui commença à m'interroger sur le lieu de ma nais-

naissance & sur ma condition. Je répondis, avec toute la franchise de Télémaque, que j'étois François, & Homme de condition. Le Grec rendoit compte de mes réponses à Elid-Ibézu, qui lui dictoit de nouvelles questions. Il me demanda si je ne savois point d'autre Langue que le François. Je lui dis que je savois le Latin & l'Italien. Cette réponse charma Elid-Ibézu, qui savoit lui-même l'Italien. Il me dit aussi-tôt en cette Langue, que nous n'avions plus besoin d'Interprete pour nous entretenir ensemble. Il y a long-tems, ajouta-t-il, que je souhaitois d'avoir un Esclave Chrétien. Si vous êtes honnête homme, & que vous vouliez prendre quelque attachement pour moi, votre condition ne sera point à plaindre. Il voulut savoir mon nom, mon âge, ma condition, & le lieu de ma naissance. Je le satisfis sans déguisement. Il me prit par la main, & me dit : Je vous assure, Chrétien, que si vous êtes sage & fidele, vous ne vous repentirez pas d'être tombé sous ma puis-

fance. Je vous aime déjà. Je veux vous envoyer à Andrinople, en attendant la fin de la guerre, chez un frere que j'ai dans cette ville. Je vous prendrai-là à mon retour, pour nous rendre ensemble à Amasie, où je fais ma demeure ; ne vous affligez pas, vous serez content de moi. Il ordonna qu'on eût soin de me bien traiter, & qu'on ne me laissât manquer de rien.

Cette politesse & cette bonté me surprirent dans un Turc. J'avois de cette Nation les idées qu'on en a communément, c'est-à-dire, que je les regardois comme les plus barbares & les plus impitoyables de tous les hommes. J'ai reconnu encore mieux, dans la suite, la fausseté de cette opinion. Il y a de l'esprit, des sentimens, & même du savoir-vivre chez les Turcs, comme dans toutes les autres Nations. Les usages à la vérité y sont différens des nôtres ; mais chaque Pays n'a-t-il pas les siens ? Quelles raisons avons-nous de mépriser les coutumes & les manieres de vivre des Turcs, qu'ils n'ayent pas

de

de se moquer des nôtres ? Nous les traitons de barbares ; ils nous donnent le même nom. En général ce n'est point par les dehors, qui dépendent du tems, du climat, des lieux, qu'il faut juger du mérite d'une Nation ; c'est par le fond du caractere, par les sentimens d'humanité, de bonté, & de droiture qui y régnent communément : en quoi j'ose dire que les Turcs n'ont rien d'inférieur aux principaux Peuples de l'Europe.

Je fus reconduit dans la chambre qui me servoit de prison. On m'y fournissoit abondamment le nécessaire. Il se passoit peu de jours, sans qu'Elid-Ibézu me fît venir, pour s'entretenir quelques heures avec moi. Je découvris en lui, non seulement un riche naturel, mais un esprit excellent, auquel il ne manquoit qu'un peu de culture. Puisque mon mauvais sort me réduisoit à l'esclavage, je regardai comme une faveur du Ciel d'être tombé dans de si bonnes mains, & je me fis une étude de mériter l'estime & la confiance de mon Pa-

tron. J'y réussis si bien, qu'en me faisant partir pour Andrinople, avec le Beglirbey de Bulgarie, qui étoit de ses amis, & qui se chargea de me conduire; il me fit connoître qu'il se séparoit de moi avec regret, & qu'il me rejoindroit avec plaisir. Il changea mon nom en celui de Salem, qui signifie à peu près, en Langue Turque, ce que mon nom de famille signifie en François.

La route de Sophie à Andrinople me parut longue, parce qu'elle fut pénible. Quoique le Beglirbey me fît traiter assez doucement, à la recommandation d'Elid-Ibézu, j'étois cependant lié sur une espece de chariot couvert, où je passois la nuit comme le jour. Toute ma consolation étoit dans mes Livres, que j'avois continuellement à la main. L'attention avec laquelle je lisois, m'attira du respect des muletiers & des autres conducteurs de l'équipage, qui me prirent pour quelque Docteur de ma Loi. Enfin nous arrivâmes à Andrinople: les Turcs l'appellent

En-

Endrem. Cette ville me parut grande & bien peuplée. Les rues par lesquelles on me fit passer, étoient bordées de Palais & de maisons magnifiques. Celle du frere d'Elidlbézu n'étoit pas la moins belle. Ce Turc, qui se nommoit Mamelic, me reçut d'une maniere qui me fit mal augurer du tems que j'avois à passer chez lui. On me dépouilla, par son ordre, de mes habits que j'avois conservés jusqu'alors, pour m'en donner un fort grossier, tel que le portent les Esclaves. Mais ce n'est pas à quoi je fus le plus sensible. J'avoue ma foiblesse : la perte de mes beaux cheveux, qu'il fallut me laisser couper, me toucha presque jusqu'aux larmes. Malgré un début si rude, je ne fus point employé, comme je le craignois, aux offices les plus vils & les plus humilians. On me donna le soin d'entretenir la propreté des salles & des meubles. Je m'acquittai si exactement de cet emploi, que je n'entendis jamais faire la moindre plainte de mes services. Le Chef des Esclaves

ves étoit néanmoins un homme dur & violent, qui visitoit souvent les meubles, & qui ne m'auroit pas pardonné la plus légere faute.

Jamais Mamelic ne m'honora d'un mot ni d'un regard. Ce Turc étoit aussi fier que son frere l'étoit peu, quoique celui-ci eût un Emploi distingué dans l'Armée Ottomane, & que l'autre ne fût qu'un Négociant, qui avoit amassé des richesses immenses par le Commerce. La néceffité de m'expliquer, & d'entendre les ordres qu'on me donnoit, me fit apprendre en peu de tems la Langue Turque; elle me devint aussi familiere que ma Langue naturelle. Elid-Ibézu en fut surpris, lorsqu'il vint à Andrinople quelques années après. Il m'arriva, dans cet intervalle, deux avantures qui méritent d'être rapportées.

Il y avoit, dans la maison de Mamelic, une vieille Esclave Géorgienne, qui étoit assez considérée, parce qu'elle avoit un des principaux offices: c'étoit de prendre soin des habits & du linge. Cette fem-

femme avoit pour le moins cinquante ans. Cependant, comme son emploi étoit propre & qu'il n'avoit rien de fatiguant, elle s'entretenoit dans une fraîcheur & un embonpoint qui la faisoient paroître plus jeune. Mon office me donnoit quelque relation avec elle, parce qu'il falloit lui porter les meubles qui avoient besoin de réparation. Je lui parlois toujours civilement. Elle prit du goût à mes manieres & pour ma personne, & je m'apperçus bientôt qu'elle me regardoit d'un autre œil que le commun des Esclaves. Mon cœur n'avoit point encore senti de passion tendre, & l'on juge bien qu'un pareil objet n'étoit pas capable de m'en inspirer. Je feignis de ne pas remarquer les sentimens qu'elle avoit pour moi, & je faisois mon devoir à l'ordinaire. Cependant, comme elle étoit bonne & aimée dans la maison, j'imitois les autres Esclaves, qui lui offroient de petits présens dans certaines occasions; mais je n'en faisois pas plus qu'un autre. Ma dureté la

touchoit vivement. Elle en vint jusqu'à faire pour moi ma besogne; j'étois surpris le matin en allant visiter les salles, de trouver tous les meubles bien frottés & dans l'ordre. Cette amoureuse persévérance commença à m'inquiéter. Je craignis qu'elle ne fût remarquée de quelque jaloux, qui en eût pu prendre occasion de me rendre de mauvais offices auprès de Mamelic. Cette pensée me porta à me lever plus matin, pour prévenir Timec (c'étoit le nom de l'Esclave); desorte que trouvant mon ouvrage fait, elle comprit bien que je refusois ses soins. Je devenois même plus rêveur, & j'évitois de jetter les yeux sur elle. Quand elle s'en fut apperçue, sa tendresse ne lui permit plus de garder de mesures. Un jour qu'il faisoit une extrême chaleur, & que tout le monde étoit à reposer sur le midi, je me retirai dans une allée sombre du jardin, pour y prendre aussi un peu de repos. Timec, qui m'observoit, me suivit quelques momens après; j'étois déjà

déjà endormi. Cette tendre Esclave n'eut garde de troubler mon sommeil : elle s'assit sur l'herbe dans une allée voisine, où elle demeura deux heures entieres en attendant mon réveil. Comme elle n'étoit point accoutumée à venir au jardin, j'eus quelque surprise en l'appercevant. Elle s'approcha d'un air timide, j'allai au-devant d'elle : Cruel Salem, me dit-elle tendrement, me laisserez-vous mourir sans pitié ? Je ne vous demande que de souffrir mon amour, & vous avez la dureté de me refuser. Que vous ai-je fait pour me haïr ? Tournez du-moins vos regards sur moi. Ces paroles, & le ton dont elle les prononça, m'émûrent jusqu'au fond du cœur. Je n'eus pas la force de résister à des prieres si tendres, & je lui promis d'être plus sensible à son affection.

Ainsi Timec eut en quelque sorte les prémices de mon amour. Elle étoit au comble de la joie. Je lui devins si cher, que la moindre langueur qui paroissoit sur mon visa-

ge la jettoit dans de mortelles allarmes. Toute la maison s'en apperçut, & l'on ne tarda gueres à porter cette nouvelle à Mamehc, qui n'en fit que rire. Timec exigeoit de moi de tems en tems le tribut dont elle me croyoit redevable à sa passion. Il sembloit qu'elle étudiât tous les endroits où je pouvois me trouver seul, & je l'y rencontrois toujours. J'avois pour ses empressemens une reconnoissance qui me tenoit lieu d'amour, car elle ne m'apprit point à aimer; si je souffrois ses caresses, c'est qu'il est inpossible de haïr une personne dont on est excessivement aimé.

La seconde avanture que j'eus à Andrinople, est d'un autre genre: elle faillit à me coûter la vie. J'étois allé, chez un Marchand, acheter de la cire pour mon travail. Je trouvai, dans la boutique, un homme que je pris pour un Turc, parce qu'il en avoit l'habit. Il m'envisagea; & croyant reconnoître à mon air que j'étois François, il me demanda en notre Langue s'il se trompoit dans sa conjecture. Surpris moi-

moi-même de ce que j'entendois, je lui marquai une joie extrême de rencontrer une personne de mon pays, & je le priai de me dire s'il demeuroit à Andrinople. Nous eûmes une conversation fort longue & pleine d'amitié. En jettant les yeux sur mon habillement, il me dit : Mais quoi ! vous êtes Esclave ? il me fâche de vous voir dans ce triste état. Croyez-moi, mettez-vous à votre aise, & faites ce que j'ai fait : vous le pouvez aisément, & je vous en donnerai le moyen. Je ne souhaite que cela, lui repartis-je ; mais quel moyen pouvez-vous me donner ? Faites-vous Turc comme moi, reprit-il. Cette proposition me fit frémir depuis les pieds jusqu'à la tête. Elle m'irrita jusqu'au point d'être prêt à le dévisager. Allez infame, lui dis-je, détestable Renegat, portez vos conseils à ceux qui ont l'ame aussi lâche & aussi perfide que vous. Je l'accablai de quantité d'autres injures ; mais comme je voulois sortir, ce traître m'arrête au colet & appelle les voisins à son aide, en criant

criant que j'avois blasphémé contre le Prophete Mahomet. Je fus environné à l'instant d'une nombreuse canaille, qui me traîna devant le Juge qu'ils appellent Cadi; & mon accusateur, que mes sanglans reproches avoient mis dans une fureur étrange, vint déposer que m'ayant proposé de me rendre bon Musulman, j'avois vomi des blasphêmes contre la sainte Religion de Mahomet, & des injures contre lui. Le crime fut jugé très-horrible; & comme j'en faisois l'aveu par mon silence, le Cadi m'envoya en prison, pour recevoir bientôt ma sentence.

Cependant, la maison de Mamelic n'étant pas bien éloignée de celle du Juge, il entendit parler de mon malheur. Comme son frere Elid-Ibézu m'avoit fort recommandé à lui, il prit la peine de se rendre lui-même chez le Cadi, & s'étant fait raconter tout ce qui m'étoit arrivé, il demanda la liberté de me voir dans la prison. Je fus surpris de l'y voir entrer, dans un tems où je n'attendois plus que

la

la mort. Qu'as-tu fait, me dit-il, malheureux Salem ? Tu-as osé parler contre le saint Envoyé de Dieu. Quel bras sera assez fort pour te délivrer du supplice ! Je lui rapportai exactement de quelle maniere la chose s'étoit passée, & je lui jurai que je n'avois pas parlé de Mahomet. Mon récit parut lui donner de la joie ; il me fit assurer la même chose deux ou trois fois, & me quitta sans rien ajouter. Une heure après on m'ouvrit la porte de la prison, & l'on me renvoya libre. Je puis dire que la présence de la mort ne me donna pas la moindre crainte. Au contraire, je regardois comme un bonheur de la souffrir pour une si belle cause. J'offrois à Dieu le sacrifice de ma vie, avec une tranquillité & une satisfaction qui ne pouvoient venir que de lui.

Mamelic, me voyant rentrer dans la maison, me fit une reprimande sévere de mon indiscrétion. Il me dit que je méritois de périr, & que sans l'amitié que son frere avoit

pour

pour moi, il m'auroit laiſſé entre les mains de la Juſtice.

Mon Patron Elid-Ibézu revint enfin de la guerre. On donna de grandes marques de réjouiſſance à ſon arrivée. Il demanda des nouvelles de ſon Eſclave Salem, & Mamelic me fit paroître devant lui. Je le ſaluai en Langage Turc. Il en marqua de l'étonnement & de la joie; mais il ne fut pas content de me voir vêtu comme les autres Eſclaves. Mamelic, qui le reſpectoit beaucoup, s'excuſa ſur ce qu'il ne lui avoit point aſſez expliqué la maniere dont il vouloit que je fuſſe traité. Elid-Ibézu me fit faire dès le lendemain un habit fort propre, & qui ſervit à relever un peu ma figure. La paſſion de Timec s'accrut encore, en me voyant dans ce nouvel équipage. Elle ne ſe laſſoit point de me regarder. Mais, ayant appris que je devois quitter bientôt Adrinople pour ſuivre Elid-Ibézu, elle ſe livra à une triſteſſe mortelle. Elle fut ſe jetter aux pieds de Mamelic, & le conjura,

jura, pour toute récompense de ses fideles services, de m'obtenir pour son Esclave d'Elid-Ibézu, & de lui permettre de m'épouser. Mamelic en parla à son frere, mais inutilement. Lorsque Timec sut qu'elle n'avoit rien à espérer de ce côté-là, elle changea de batterie. Ce fut à Elid-Ibézu qu'elle s'adressa, pour l'engager à la demander à Mamelic. Elid-Ibézu eut la bonté de me consulter là-dessus. Je lui fis le récit de toutes les obligations que j'avois à Timec; & comme la reconnoissance me faisoit parler avec assez de feu, il s'imagina que je l'aimois plus que je n'osois l'avouer. C'en fut assez pour le déterminer à la demander à son frere: il l'obtint sans difficulté. La pauvre Timec ne se possédoit pas, dans la joie qu'elle eut d'être assurée que je ne l'abandonnerois point. Je ne puis cacher que j'en ressentis moi-même quelque satisfaction. Ce n'est pas que je ne me reprochasse fort souvent le commerce que j'entretenois avec elle; mais cette pauvre créature avoit pour moi une tendresse

dresse si incroyable, que je ne pouvois me défendre de retour pour ce sentiment.

Il ne fut pas besoin que je songeasse à faire mes préparatifs pour le voyage d'Amasie; Timec y pensa pour elle & pour moi. Nous quittâmes Andrinople au commencement de la belle saison, & nous fîmes la route agréablement. Depuis le moment de notre départ, je ne sentis plus la rigueur de l'esclavage. Toute la suite d'Elid Ibézu, étonnée des égards & de l'attention qu'il marquoit pour moi, ne me regardoit plus sur le pied d'un Esclave. J'étois à cheval comme lui, & presque toujours à côté du sien, où je tâchois de le desennuyer par mes discours. Il paroissoit écouter avec plaisir tout ce que je lui racontois des affaires de l'Europe, de la situation du Royaume de France, & du caractere de ses Peuples. Mais, où je remarquois mieux le tour de son esprit, c'est lorsque je lui parlois de Morale, & des Sciences diverses que j'avois apprises de mes Maîtres, ou par mes lectu-

lectures. Il avoit une attention qui me donnoit l'espérance de me l'attacher encore plus, lorsque je pourrois lui parler plus tranquillement après le voyage. Quelquefois il admiroit l'adresse & la bonne grace avec laquelle je poussois mon cheval. Les Turcs sont fort ignorans dans ces sortes d'exercices. Il me faisoit mille questions sur la maniere dont on dompte les chevaux pour les rendre propres au manége, sur l'habileté des Ecuyers François, & sur le soin avec lequel on forme en France la jeune Noblesse aux exercices de l'Académie. J'étois étonné moi-même de la complaisance avec laquelle il m'écoutoit, & je ne pouvois la regarder que comme un effet naturel de sympathie, qui agissoit sur mon cœur autant que sur le sien; car je n'avois jamais eu pour lui les répugnances qu'un Esclave sent pour un Maître, dont sa vie dépend, & qui peut au premier signe lui faire essuyer les traitemens les plus cruels.

Nous ne découvrîmes Amasie, qu'a-

qu'après être arrivés au sommet des montagnes qui l'environnent. Cette ville est la capitale de la Province du même nom. Elle est grande, riche & fort peuplée. Sa situation me parut charmante : elle est au milieu d'une plaine de dix lieues de long & large de quatre, entourée d'une chaîne de montagnes, qui la défendent des vents du Nord & du Midi. La riviere de Casalmach coule dans la plaine, & passe au travers de la ville, où elle procure mille commodités. L'air y est toujours serein ; on n'y connoît point l'hiver. Les maisons y sont de la structure ordinaire chez les Turcs, c'est-à-dire de bois peinturé, ce qui les rend fort brillantes. Elles ont presque toutes un grand jardin, orné d'allées d'arbres, de petits bois, & de parterres. Celle d'Elid-Ibézu, qui étoit un des principaux de la ville après le Gouverneur de la Province, ou le Beglirbey, ne manquoit d'aucun de ces ornemens. Il fut reçu de ses amis, de ses femmes, de ses enfans, & de ses esclaves avec des trans-

transſports de joie ; car cet homme aimable étoit chéri de tout le monde.

La premiere choſe qu'il fit en ma faveur, fut de me donner l'intendance de ſes Ecuries & de ſes Jardins. Comme je l'en remercidois : Salem, me dit-il, tu vois que l'abondance régne dans ma maiſon. Le grand Prophete a récompenſé ma droiture, ma douceur, & mes aumônes. J'ai des richeſſes, de belles femmes, & d'aimables enfans. Oublie la France & l'Europe, tu ſeras heureux avec moi. Je lui témoignai ma gratitude & mon attachement d'une maniere qui lui plût. Chaque jour augmentoit ſon amitié pour moi : je m'accoutumai ainſi doucement à l'eſclavage.

Mon Patron régaloit ſouvent le Beglirbey & les plus illuſtres Turcs d'Amaſie. J'avois ſoin, dans ces occaſions, d'inventer quelque divertiſſement dans le goût François, qui les ſurprenoit toujours agréablement par ſa nouveauté. Mes talens me firent connoître du Beglirbey. Il voulut m'entretenir ſur

les éloges qu'Elid-Ibézu lui fit de moi ; & lui aiant entendu louer sur-tout mon adresse à mener un cheval, il eut la curiosité d'en vouloir faire l'épreuve. Toute la compagnie se rendit aux Ecuries : je les faisois entretenir avec une propreté dont ils furent charmés. Elid-Ibézu m'avoit laissé un empire absolu sur ses palfreniers & sur ses chevaux. J'en avois acheté quelques-uns, qui étoient d'une beauté admirable, & je les avois dressés moi-même. Le Gouverneur fut si content du manege que je leur fis faire en sa présence, qu'il pria Elid-Ibézu de permettre qu'il en envoyât deux des siens dans ses Ecuries, pour être formés par mes soins. Ma réputation ne se borna point-là. L'inclination que j'avois pour la Musique, & l'envie de mériter de plus en plus les bonnes graces de mon Patron, me firent faire tant de recherches dans Amasie, que je découvris enfin un Théorbe. Je l'obtins, à bon marché, d'un Juif Arménien à qui il appartenoit. Je le mis en bon état ;

& dès la premiere fois qu'Elid-Ibézu traita ses amis, je leur donnai un plaisir qu'ils n'avoient jamais eu. Leur surprise fut extrême d'entendre le son de cet instrument, que je touchois fort bien, & avec lequel j'accordois ma voix qui est fort douce. Mon Patron, charmé de cette galanterie, me fit entrer dans la salle du festin; & par une faveur inouïe chez les Turcs, il m'embrassa tendrement en présence de tous les convives. Lorsqu'il fut libre, il me prit en particulier, & me dit: Cher Salem, tu m'es plus précieux que toutes mes richesses. J'ai dessein de faire pour toi ce que tu n'oserois espérer. Ne t'oppose point à ton bonheur: je ne demande qu'une chose pour en être digne; c'est de reconnoître la Loi de notre saint Prophete.

Si je vous suis aussi cher que vous le dites, lui répondis-je, comment pouvez-vous me faire une proposition qui m'afflige? Je suis né Chrétien, vous le savez; c'est un avantage que je ne perdrai qu'avec la vie. Je ne vous condamne

point, de regarder Mahomet comme un Prophete; je sais quelle est la force de la coutume & des préjugés de l'éducation; mais si vous êtes attaché à votre Religion, parce que vous la croyez bonne, songez que les raisons qui m'attachent à la mienne me paroissent aussi fortes, & par conséquent que ma fermeté ne doit point céder à la vôtre. Je sais que vous avez trop d'amitié pour moi pour me donner la mort, mais je la souffrirois mille fois plutôt que de trahir la Religion de mes Peres.

Cette réponse, que je fis avec modération pour ne point irriter Elid-Ibézu, ne laissa pas de le chagriner beaucoup. Il me quitta sans dire mot. J'en eus de l'inquiétude pendant toute la nuit: cependant il me fit appeller de grand matin, & me tint ce discours: Salem, je voulois te rendre heureux, & tu n'y consens pas. L'amitié que je te porte ne me permet pas de m'en offenser: mais tu sentiras peut-être quelque jour le prix des biens que tu refuses, & tu regretteras de t'en

être privé par obstination. J'avois deux desseins : l'un étoit de te charger de l'éducation de mon fils Amulem, & l'autre de te faire épouser Sélima, la plus chere de mes filles. Ton zele inconsidéré pour ta Religion ne me permet plus d'y songer ; ce seroit attirer sur moi l'indignation du saint Envoyé de Dieu. Je veux continuer néanmoins à te donner des marques de ma confiance. Tu iras tous les jours une fois au quartier de mes femmes, pour apprendre la Musique & le Théorbe à Amulem & à mes trois filles. Je me repose sur ton zele & sur ta sagesse ; va commencer dès ce moment. Il me donna une de ses bagues, qui étoit la marque à laquelle ses Eunuques devoient m'ouvrir la porte de son Serrail.

Je n'avois jamais vu ses femmes ni ses filles, qui étoient toujours renfermées à la mode des Turcs, ni même son fils, qui étoit élevé dans le quartier des femmes. Je n'avois jamais approché de ce quartier, de peur de me rendre suspect ;

 par-

parce que je connoissois la délicatesse des Orientaux sur cet article. Je me préparai sur le champ à cette premiere visite, en me mettant plus proprement qu'à l'ordinaire, & je pris mon Théorbe. Les Eunuques m'ouvrirent sans difficulté, en reconnoissant la marque de leur Maître. Ils avertirent aussitôt les Dames de mon arrivée. Elles m'attendoient avec impatience, parce qu'Elid-Ibézu les avoit prévenues. Après les avoir saluées, je jouai quelques airs dont elles parurent satisfaites. Une des Dames appella par leur nom, Amulem, Sélima, & les deux autres Demoiselles qui devoient être mes écolieres. A ce nom de Sélima, que j'avois déjà entendu de la bouche de mon Patron, je levai les yeux. Je vis dans Sélima une des plus charmantes personnes qui aient jamais été sur la Terre. Elle s'avança, en me regardant, avec son frere & ses deux sœurs. Il avoient tous quatre quelque chose d'aimable & de prévenant; mais, au premier coup d'œil, Sélima avoit fait dans

mon

mon cœur une impreſſion qui n'en ſera jamais effacée. Cette puiſſante ſympathie, qui m'attachoit au Pere, ſe joignit tout d'un coup à la paſſion la plus vive & la plus tendre. Que je payai cher à l'Amour l'inſenſibilité où j'avois vécu juſqu'alors !

Il étoit fatal à ma famille d'aimer comme les autres hommes adorent, c'eſt-à-dire, ſans bornes & ſans meſure. Je ſentis que mon heure étoit venue, & qu'il falloit ſuivre la trace de mon Pere. Je priai le Ciel intérieurement de détourner de moi ſes malheurs, & de ne pas permettre que les miens augmentaſſent. Pendant que ce petit cercle de réflexions ſe formoit dans mon ame, Amulem & ſes ſœurs avoient pris mon Théorbe, & le conſidéroient curieuſement. Je fis un effort ſur moi-même, pour leur dire de ſe préparer à recevoir mes leçons. Je pris du papier que j'avois apporté, & je leur traçai les élémens de la Muſique. Mes yeux abandonnoient ſans-ceſſe la conduite de ma main, pour ſe tourner

 vers

vers Sélima. Elle jettoit quelquefois les siens sur moi, & les baissoit ensuite lorsqu'elle rencontroit les miens: mais je m'apperçus bien que mon attention à la regarder l'avoit frappée.

Je me retirai, pour garder quelque ménagement dans une premiére visite. Elid-Ibézu, qui s'informa de mon retour, me fit donner ordre d'aller lui parler. Eh bien, Salem, me dit-il, as-tu vu mon fils & mes filles? Que penses-tu de Sélima? C'est elle que je te destinois, si tu avois ouvert les yeux à la lumiere. Je lui répondis que ce n'étoit point à un malheureux Esclave à former de si ambitieuses espérances. Si tu es malheureux, reprit-il, c'est ta faute; tu vois bien que je t'aime plus que tu ne mérites. Les sentimens qui m'agitoient étoient si violens, que les larmes me vinrent aux yeux. Ah! mon Patron, lui dis-je, prenez ma vie, elle vous appartient; & ne me déchirez pas par des reproches qui me font sentir mille morts. Je ne puis changer de Religion; & je ne

puis

puis vivre non plus, en me rendant si indigne de vos bontés. Il parut touché de mon désespoir, & me dit doucement de me retirer.

Le jour se passa. On peut juger de mes agitations Je retournai le lendemain au quartier des femmes: elles vinrent toutes ensemble folâtrer autour de moi, comme si elles m'eussent connu depuis longtems. Sélima seule me parut plus réservée. Je fis réciter sa leçon à Amulem, & ensuite à Jalide, qui étoit l'aînée des trois sœurs. Mais lorsque le tour de Sélima fut venu, je la vis rougir en s'approchant. Elle récita, sans lever une fois les yeux sur moi. Ma main trembloit en prenant son papier. Jamais Maître ne porta plus injustement ce nom, car j'étois de cœur aux pieds de ma souveraine Maîtresse. Je leur donnai par écrit une seconde leçon, & je continuai ainsi pendant quelque tems, en faisant toujours le même personnage. Enfin je résolus de faire connoître à Sélima quelque chose de ce que je sentois

pour elle. Je ne pouvois croire que l'Amour m'eût touché si fortement pour une ingrate, & je me flattai de l'espérance que le sang d'Elid-Ibézu, qui couloit dans les veines de son aimable fille, agiroit en ma faveur, & qu'il lui inspireroit quelques-uns des sentimens que mon cher Patron avoit pour moi. Je méditai mon dessein, & m'étant rendu au Serrail à l'heure ordinaire, je l'exécutai heureusement. Quand j'eus fait réciter la leçon à Sélima, & qu'il fallut lui en tracer une autre, voici ce que j'écrivis au lieu des principes de Musique.

„ Un malheur de fortune m'a
„ rendu l'Esclave d'Elid-Ibézu,
„ quoique je fusse bien éloigné,
„ par ma naissance, d'une condi-
„ tion si vile. Mais je tombe dans
„ un autre esclavage, si cher & si
„ glorieux, qu'il me fait oublier
„ les rigueurs du premier. Vous
„ dirai-je, charmante Sélima, que
„ ce sont vos chaînes que je por-
„ te? Peut-on en porter d'autres
„ quand on vous a vue? Mon
„ cœur n'avoit jamais aimé. C'est

„ un

„ un coup du Ciel qui m'amene
„ en Turquie pour vous l'offrir.
„ Décidez de mon bonheur, car
„ je n'en aurai jamais d'autre que
„ de vivre & de mourir entiére-
„ ment à vous.

Sélima emporta ce papier ſans l'avoir lu. Je ſortis du Serrail dans une inquiétude mortelle: je craignois qu'elle ne le laiſſât tomber, ou que quelque femme indiſcrete n'eût la curioſité de demander à voir ſa Muſique. Je me retirai dans ma chambre avec cette penſée, qui ne me permit pas de m'occuper d'autre choſe. J'y trouvai Timec, qui venoit me faire des reproches de ce que j'avois été quelques jours ſans la voir. Elle étoit malade depuis ſix ſemaines; mais toujours pleine de tendreſſe pour moi, elle ſupportoit impatiemment de longues abſences. Je répondis mal à ſes honnêtetés, elle s'en plaignit amérement. Ma chere Timec, lui dis-je, vous me prenez dans une ſituation ſi fâcheuſe, qu'il m'eſt impoſſible de vous entretenir. C'eſt juſtement de quoi je me plains,

répondit-elle; vous avez des chagrins que vous ne me communiquez pas, à moi qui donnerois ma vie pour vous les épargner. Je connoissois si bien cette bonne femme, & le fond inconcevable d'affection qu'elle avoit pour moi, que je pris le parti de lui découvrir toutes mes peines. Elle avoit le même emploi chez Elid-Ibézu, qu'elle avoit eu chez Mamelic; ce qui lui donnoit entrée au quartier des femmes, pour l'entretien des meubles. Je m'imaginai qu'elle pourroit me servir, & qu'elle y consentiroit. L'aveu que je lui fis, tira de ses yeux un ruisseau de larmes. Barbare, me dit-elle, il faut que tu connoisses bien tout le pouvoir que tu as sur moi, pour me faire une confidence si cruelle! Est-ce-là comme tu me traites? Chere Timec, repris-je en serrant une de ses mains dans les miennes, vous savez bien que je vous ai promis pour toute ma vie une vive & sincere reconnoissance. Que le Ciel me punisse si j'y manque jamais. Je ne vous trompe point; pourquoi m'ac-

m'accusez-vous? Si vous m'aimez, vous ne devez pas être contente de me voir souffrir, & vous devez m'accorder un secours qui dépend de vous. Auriez-vous la cruauté de me le refuser? Je l'embrassai en finissant ces mots. Elle eut la complaisance de me promettre qu'elle travailleroit à me servir. Elle s'en alla à l'heure même au Serrail, où elle eut l'adresse de parler en secret à Sélima. Elle la félicita sur la nouvelle perfection qu'elle alloit acquérir, en apprenant le Théorbe; d'où elle prit occasion de tomber sur mon éloge. Sélima rougit en parlant de moi, & Timéc en tira un bon augure. Elle lui dit que c'étoit dommage qu'elle ne pût pas me voir autrement qu'au milieu d'une foule de femmes; qu'elle pourroit apprendre de moi mille choses qui la rendroient encore plus aimable, & qui m'attireroient son amitié; que m'ayant entendu parler des Dames du Serrail, elle avoit remarqué que c'étoit Sélima que j'estimois le plus; que je ne me lassois point de parler d'elle;

& que c'étoit beaucoup d'avoir part à l'eſtime d'un homme tel que moi, qui étois d'une grande qualité dans mon pays, & qu'Elid-Ibézu aimoit ſinguliérement. Sélima écoutoit attentivement, mais ſans affectation. Elle fit à Timec quelques queſtions ſur mon ſujet, & ſe retira.

L'officieuſe Timec vint auſſitôt me rendre compte de cette converſation. Je ne ſavois ce que j'en devois penſer; & craignant de me flatter trop, j'attendis juſqu'au lendemain de plus ſûrs éclairciſſemens. L'heure vint d'aller au Serrail. Sélima ne me regarda qu'en entrant, & d'un œil aſſez fixe; mais s'étant approchée à ſon tour, elle me rendit mon papier, en me diſant que la leçon de la veille étoit trop difficile, & qu'elle en vouloit une autre. Je mis le papier dans ma poche, perſuadé qu'elle rejettoit mon amour. Je lui fis une leçon, & je mis ſeulement au bas de la derniere ligne: „ Je vais mourir, „ belle Sélima; ſouvenez-vous, „ en apprenant ma mort, que vous

„ en

„ en êtes la cauſe ”. Je ſortis le plus déſeſpéré de tous les hommes. Il eſt certain que du caractere dont je ſuis, le malheur que je craignois m'auroit cauſé la mort. Je me ſentois le cœur défaillir ; & je n'aurois pu vivre plus long-tems, car mon ame y étoit toute entiere. Je m'aſſis ſur une pierre en ſortant. Je déployai le papier pour augmenter ma douleur, en reliſant le témoignage de mon amour. Mais dans quel excès de joie paſſai-je tout d'un coup, lorſque j'apperçus une écriture différente de la mienne ! Mon ame alors paſſa toute entiere dans mes yeux, pour lire avidement ces chers caracteres :

„ Salem, je me ſuis bien apper-
„ çue que vous m'aimez. Je ne
„ vous cacherai pas que je me
„ ſens beaucoup d'inclination pour
„ vous : elle augmentera ſi vous
„ en êtes digne. Parlez de moi à
„ Timec, qui m'a paru vous vou-
„ loir du bien ; elle peut vous ſer-
„ vir.

Il ſeroit long de m'étendre ſur les moyens que j'employai, pour met-

mettre cet heureux commencement à profit. Timec me procura une entrevue secrete avec ce que j'aimois. Ce fut-là que mon bonheur s'établit solidement, par la connoissance de tous les charmes de l'aimable Sélima. Je parle des charmes de son esprit & de son cœur, car je la respectois trop pour former d'autres desirs. Je ne saurois douter, après l'expérience que j'en ai faite, qu'il n'y ait des cœurs formés les uns pour les autres, & qui n'aimeroient jamais rien s'ils n'étoient assez heureux pour se rencontrer. Mais il suffit aussi que deux cœurs de cette nature se rencontrent un moment, pour sentir qu'ils sont nécessaires l'un à l'autre, & que leur bonheur dépend de ne se séparer jamais. Une force secrete les entraîne à s'aimer; ils se reconnoissent, pour ainsi dire, aux premieres approches; & sans le secours des protestations, des épreuves, des sermens, la confiance naît entre eux tout d'un coup, & les porte à se livrer sans réserve. C'est l'image de ce qui se passa

en-

entre Sélima & moi. Cette charmante personne me dit, après un quart-d'heure de conversation : Salem, je vois que vous n'êtes pas capable de me tromper, & mon cœur me le dit encore mieux que mes yeux. Tout ce que je vois de vous, votre figure, vos traits, vos yeux, votre tour d'esprit, vos expressions ; tout cela répond à quelque chose qui est au-dedans de moi, & qui me persuade que vous éprouvez la même impression en me voyant. Oui, chere Sélima, lui répondis-je, je reconnois la cause de mon indifférence passée ; c'est que mon cœur n'étant fait que pour vous, il falloit qu'il vous trouvât pour devenir tendre & heureux.

Nos entrevues secretes furent si bien ménagées par l'adroite Timec, qu'elles durerent pendant le reste de sa vie, sans qu'on en eût la moindre connoissance. Cette pauvre femme mourut six mois après. Je regrettai en elle, non une Amante qui m'avoit adoré, mais une Mere qui se seroit retranché jus-

qu'au néceſſaire pour me procurer un moment de plaiſir. Elle m'avoit ſacrifié ſon amour même : ces ſortes d'efforts ſont moins d'une Eſclave, que de l'ame la mieux née & la plus généreuſe.

Mes viſites particulieres ne ſervirent pas ſeulement à confirmer notre amour d'une maniere inébranlable ; elles procurerent à Sélima plus d'une utilité. Je lui appris en ſix mois le François, l'Italien, & ce que je ſavois de l'Hiſtoire ancienne & moderne : elle avoit l'eſprit capable de tout. Je lui fis goûter auſſi, peu à peu, les principes de notre ſainte Foi. On eſt, dit-on, de la Religion de ce qu'on aime : mais s'il eſt vrai que ſa complaiſance pour moi lui fit prêter l'oreille aux vérités de notre Evangile, elle répara dans la ſuite ce qu'il y avoit eu de trop naturel dans les commencemens de ſa converſion. Lorſqu'elle fut aſſez de François pour l'entendre parfaitement, je lui prêtai mon *Télémaque*. Elle fut charmée de cette lecture. Elle me pria de le traduire en Turc,

pour

pour le divertiſſement & l'inſtruction de ſon frere & de ſes ſœurs. J'y travaillai avec tant d'ardeur, que l'ouvrage fut achevé en peu de tems. Tout ce qui regardoit Elid-Ibézu & ſes enfans m'étoit cher. Cette aimable famille me tenoit lieu de la mienne, que j'avois perdue. Amulem méritoit d'ailleurs mes ſoins par ſes bonnes inclinations, & par la reconnoiſſance qu'il avoit pour mes ſervices. Il étoit ſorti du Serrail, lorſque j'achevai la traduction de *Télémaque*; deſorte qu'il m'en fallut faire deux copies, une pour les Dames, & l'autre pour lui. Elles ſe multiplierent bientôt. Elid-Ibézu en voulut avoir une. Le Beglirbey ſouhaita la même choſe; & la plupart des Seigneurs d'Amaſie aiant eu la même curioſité, l'ouvrage de Monſieur de Fenelon y devint fort commun.

Elid-Ibézu fit venir des Théorbes d'Italie, pour ſes enfans. Ils étoient déjà aſſez avancés pour jouer en partie. Nous faiſions fort ſouvent des concerts, où nos voix

ſe

se mêloient avec les instrumens. Les amis de mon Patron m'envoyoient prier quelquefois de leur donner ce divertissement chez eux; j'y allois avec Amulem. Je n'y étois pas traité comme un Esclave. On s'empressoit de me faire honneur, & toute Amasie me regardoit comme un homme extraordinaire. Le bon Elid-Ibézu apprenoit mes petits succès avec plaisir: mais plus son amitié augmentoit pour moi, plus il ressentoit de douleur de me voir obstiné à rejetter l'Alcoran. Il renouvelloit de tems en tems ses instances, mais toujours avec bonté. Un malheureux contretems pensa m'exposer à la violence, & au risque de perdre ses bonnes graces.

Depuis la mort de Timec, j'avois été contraint de diminuer les fréquentes visites que je rendois à Sélima. Cette contrainte nous affligeoit également. Nous tâchions de nous dédommager par nos lettres, qu'il nous étoit toujours facile de nous communiquer; mais qu'est-ce que des lettres, pour A-

mans

mans qui sont accoutumés à se voir, & qui ne sauroient vivre sans cette douceur? Sélima, qui aimoit son frere Amulem, & qui étoit sûre d'en être aimée, avoit pris la résolution, de concert avec moi, de lui faire confidence de notre passion, & de l'intéresser par amitié à nous être favorable. Amulem avoit de l'estime & de la bonté pour moi. Il ne condamna point notre amour, & promit à sa sœur de lui faciliter les moyens de me voir. Ce n'est pas qu'il eût plus de droit que moi d'entrer au Serrail, en étant une fois sorti; mais les Eunuques fermoient les yeux, parce qu'Elid-Ibézu avançoit en âge, & qu'ils s'attendoient d'avoir bientôt son fils pour Maître. Il avoit obtenu d'eux une clef qui ouvroit les portes la nuit & le jour; & tous les soirs il avoit la complaisance de m'y mener avec lui, pour y passer environ deux heures. Une fois, que nous y allions un peu plus tard qu'à l'ordinaire, nous entendîmes un bruit épouvantable de gens qui crioient, au feu, & qui appelloient

loient du ſecours. C'étoit le Serrail qui brûloit. Bientôt l'allarme fut répandue par toute la maiſon. Les Eſclaves accoururent ; on ouvrit toutes les portes, & nous entrâmes en confuſion pour ſauver les Dames. L'amour me fit trouver aiſément Sélima. Je la pris par la main, en la preſſant de fuir avec moi Dans la frayeur où elle étoit, elle ſe laiſſa conduire juſqu'au milieu du jardin ſans me reconnoître. Ah ! me dit-elle, lorſqu'elle m'apperçut à ſon côté, c'eſt vous mon cher Salem. Ciel ! qu'allons-nous devenir ? Je lui répondis que ma chambre n'étoit pas loin, & qu'il falloit profiter de ce trouble pour nous y entretenir une heure ou deux. Elle y conſentit, parce qu'elle ne pouvoit rien me refuſer. Dans le fond, je me figurois que toutes les Dames ſeroient diſperſées comme elle, & que notre éloignement ne ſeroit point apperçu. Nous entrâmes donc dans ma chambre, qui donnoit de plein pied ſur le jardin, & qui étoit ornée aſſez proprement. Par malheur pour moi, Elid-Ibézu

avoit

avoit veillé ſur ſes femmes, plus qu'à la conſervation de ſes appartemens. Il les avoit raſſemblées lui-même dans une ſalle baſſe, & voyant manquer une de ſes filles, il en avoit eu beaucoup d'inquiétude. Un Eſclave qui m'avoit apparemment vu paſſer avec Sélima, lui dit qu'il la croyoit avec moi dans ma chambre. Le Vieillard, ſans rien approfondir, y court ſur le champ, pouſſe rudement la porte, & m'apperçoit aux pieds de Sélima, dont je baiſois tendrement les mains. Cette vue le mit en fureur. Il tira ſon poignard, & m'auroit percé de vingt coups, ſi ſon fils ne l'eût arrêté. Heureuſement Amulem avoit entendu le rapport de l'Eſclave; & craignant ce qui devoit arriver, il avoit ſuivi ſon Pere aſſez vîte pour lui retenir le bras, au moment qu'il m'alloit percer. Nous nous jettâmes tous trois à ſes genoux; mais croyant me faire grace en me laiſſant la vie, il voulut que je fuſſe du moins mis en priſon. On m'y conduiſit auſſi-tôt. Sélima fut obligée de lui faire l'aveu de la tendreſſe que j'a-

vois

vois pour elle, & de tout ce qu'il avoit ignoré jusqu'alors. Amulem protesta qu'il connoissoit l'innocence de notre amour, & n'épargna rien pour appaiser son Pere. Le Vieillard, un peu revenu à lui-même, dit à sa fille : L'aimez-vous véritablement? Ah! mon cher Pere, répondit la tendre Sélima, je l'aime plus que ma vie. Si cela est, répondit-il, je veux absolument qu'il embrasse sans différer la loi du saint Prophete, & qu'il devienne votre Mari. Sélima ne repliqua point, pour lui laisser le tems de calmer entiérement sa colere.

Elid-Ibézu me portoit une si véritable affection, que rien n'étoit capable de la lui faire perdre. Malgré l'emportement qu'il avoit marqué la veille, il me fit appeller dès qu'il fut levé, & me dit avec sa douceur ordinaire : Salem, je ne veux pas te reprocher ici mes bienfaits; mais si la bonté & l'amitié méritent quelque reconnoissance, il me semble que tu dois te reprocher à toi-même un excès d'ingratitude. Après t'avoir traité en fils, plutôt

plutôt qu'en eſclave, j'ai voulu prendre juſqu'au nom de Pere à ton égard, en t'offrant ma fille Sélima pour épouſe; & à quel prix te l'ai-je offerte? A un prix qui devroit exciter tous tes deſirs, puiſque je te propoſe d'embraſſer la loi du ſaint Prophete, ce qui eſt le plus ineſtimable avantage qui te puiſſe arriver. Cependant, ingrat Salem, non ſeulement tu fermes les yeux à ton propre bonheur; mais après avoir mépriſé l'offre de ma fille, tu entreprens de la ſéduire par des voies que je ne ſaurois approuver, & que ma ſeule bonté m'empêche de punir. Prens-y garde; l'amitié a des bornes, dont elle ne ſort que pour devenir fureur. Je te laiſſe encore deux jours, pour apprendre à reſpecter mes volontés. Ne me force pas à la haine. Il faut m'obéir, ou te préparer à tous les effets de mon reſſentiment. Je voulus répondre, & je me jettai aux genoux de ce bon Patron; mais il ſe retira, en diſant: Je n'écoute rien, je veux être obéi.

Je demeurai dans un état qu'il m'eſt

m'eſt impoſſible de décrire. La Religion, l'honneur, l'amitié, l'amour, me repréſentoient ſi tyranniquement tous leurs droits, que je ſentois dans mon cœur une eſpece de diviſion qui le déchiroit cruellement. Il n'y a que la mort, me diſois-je, qui puiſſe les accorder. Eh bien, mourons: eſt-ce un mal ſi grand de ſe donner la mort, quand on meurt pour ſa Religion, qu'on ne veut point abandonner? Dieu! pour qui je combats, permettez-moi de mourir, ou finiſſez mes peines.

Amulem entra par hazard dans la chambre où j'étois, & voyant ma triſteſſe, il en voulut ſavoir la cauſe. Je ne lui cachai rien. Il me plaignit beaucoup, & m'aſſura qu'il tâcheroit de ramener l'eſprit de ſon Pere. Mais, lui dis-je, que deviendra Sélima? Il me répondit que je ne pouvois ſouhaiter raiſonnablement de la voir, avant que ces troubles fuſſent appaiſés; qu'il falloit prendre un peu de patience, & qu'il alloit travailler à notre bonheur. Amulem étoit dans le feu de

la premiere jeunesse, & comptoit la Religion pour assez peu de chose. Il auroit levé cet obstacle sans scrupule, s'il en eût été le maître; mais la vieillesse rendoit Elid-Ibézu superstitieux jusqu'à l'excès. On le trouvoit sans-cesse occupé de quelque pratique de dévotion, & ses aumônes alloient jusqu'à la profusion. Il promit aux instantes prieres de son fils, qu'il me laisseroit tranquille sur ma Religion; mais rien ne put le faire consentir à me donner Sélima, s'il ne me voyoit auparavant bon Musulman. Cette réponse, qu'Amulem me rapporta, satisfit bien peu mon amour. Il me consola, en me faisant espérer que l'avenir me rendroit plus heureux, & en me promettant que nous rendrions tous les deux jours une visite à Sélima. Je recommençai à vivre avec Elid-Ibézu sur le pied ordinaire. Dans les exhortations qu'il continuoit de me faire, pour me conduire, disoit-il, au chemin de la vraie félicité, je prenois quelquefois la liberté de lui proposer des objections, auxquelles il tâ-

choit de répondre. Je n'en rapporterai qu'une, pour faire connoître au Lecteur de quelle maniere les Turcs raisonnent sur la Religion.

Quel moyen, lui disois-je, d'estimer une loi qui ne flatte que les sens, qui ne propose pour récompense que des voluptés grossieres, & qui met le corps, cette partie méprisable de notre être, en possession de tous les droits de l'esprit! Quelle différence entre la pureté de l'Evangile des Chrétiens, & les desordres permis par l'Alcoran!

Je plains ton erreur, Salem, me répondit Elid-Ibézu; tu manques de lumieres, & les saintes vérités que tu méprises passent tes connoissances. Ecoute le sage raisonnement du grand Prophete. Dieu, n'aiant pas voulu tout d'un coup se communiquer aux hommes, ne s'est d'abord fait connoître à eux que par des figures. La premiere Loi, qui fut celle des Juifs, en est remplie. Il ne leur proposoit, pour motif & pour récompense de la vertu, que des plaisirs charnels & des félicités grossieres. La Loi des Chrétiens, qui a suivi celle

des

des Juifs, étoit beaucoup plus parfaite; parce qu'elle donnoit tout à l'esprit, qui est sans-contredit au-dessus du corps. Elle ne permettoit que le desir des biens spirituels, & des plaisirs qui sont dégagés des sens. C'est un second état, par lequel ce Dieu bon a voulu faire passer les hommes, pour les préparer insensiblement à l'état de grace & à la sublime perfection. Il a choisi enfin, dans la plénitude des tems, son saint Prophete, le trois fois grand Mahomet, pour être le Porteur d'une Loi nouvelle, dans laquelle tous les dons de la puissance & de la miséricorde sont renfermés. Ce ne sont plus les seuls biens du corps, comme dans la Loi des Juifs, ni les seuls bien spirituels comme dans l'Evangile des Chrétiens; c'est la félicité du corps & de l'esprit, que l'Alcoran promet tout à la fois aux véritables Croyans. Nous commençons, dès cette vie, à en goûter un essai par anticipation. Mais qu'est-ce que les plaisirs d'ici-bas en comparaison de ceux qui nous attendent dans le

Paradis du ſaint Envoyé de Dieu? Au reſte ces divins plaiſirs ne ſont promis qu'à ceux qui aiment Dieu & ſon Prophete, & qui pratiquent la piété & les bonnes œuvres; car c'eſt une uſurpation dans les Méchans de les goûter, même ſur la Terre; & quelque jour ils ſeront horriblement punis par les Anges noirs, pour avoir pris part à des voluptés qui n'appartiennent qu'aux bons Muſulmans. Voilà, Salem, ce que tu ignores; & ton ignorance cauſe ton incrédulité.

Elid-Ibézu reçut, dans le même tems, des nouvelles d'Andrinople, qui lui marquoient que ſon frere Mamelic étoit à l'extrémité. Quelque amitié qu'il eût pour lui, ſon grand âge ne lui permit pas de faire ce voyage. Il y envoya ſon fils. Je fus nommé pour l'accompagner, moins en qualité d'Eſclave que de Gouverneur. Nous reçûmes les derniers ſoupirs de Mamelic, & nous recueillîmes ſa ſucceſſion, qui montoit à dix-huit cens mille livres; car il étoit mort ſans laiſſer d'enfans. J'appris, à Andrinople, que

que par le Traité de Carlowits l'Empereur avoit conclu avec les Turcs une Treve de vint-cinq ans, qui rendoit la tranquillité aux deux Nations. Je vis aussi, dans cette ville, le fameux Comte de Tékéli, à qui le Grand-Seigneur donnoit la Principauté de Vidin, de Caransibes & de Lugos, pour le dédommager de la perte qu'il avoit faite de ses Etats de Hongrie. J'eus la curiosité d'approcher de ce Prince. Les Turcs lui portoient assez de respect, par une espece de reconnoissance de ce qu'il avoit fait pour eux. Je lui trouvai l'air martial, mais féroce. Une moustache de grandeur énorme, qui s'élevoit jusqu'à ses yeux, couvroit entiérement son visage. Il parloit peu, mais sa vivacité se remarquoit assez par son agitation continuelle. Je ne le vis pas un seul moment tranquille. Il avoit avec lui une Esclave Bulgarienne, dont il étoit passionnément amoureux. On me raconta que cette Esclave le suivoit même au combat; & que loin d'être épouvantée à la vue d'un sa-

bre, elle s'en servoit avec beaucoup d'adresse & de générosité. Le Comte l'avoit formée lui-même à ce rude exercice, en lui faisant trancher à ses yeux la tête de plusieurs prisonniers Allemands. Il avoit l'art d'inspirer ainsi la valeur à toutes les femmes qu'il aimoit. On sait que la Comtesse de Tékéli en donna de glorieuses preuves, à la défense de Mongats.

Amulem prit la résolution d'aller voir Constantinople, avant que de retourner à Amasie. Il me communiqua ce dessein, qui me chagrina beaucoup : je tâchai inutilement de l'en détourner. Il devina aisément par quel intérêt je souhaitois notre retour, & que l'absence de Sélima me causoit un mortel ennui. Pour me consoler, il renouvella la promesse qu'il m'avoit faite de me rendre un jour heureux ; cette espérance me releva le courage, & m'attacha à lui plus fortement que jamais.

Nous rencontrâmes, en approchant de Constantinople, un Equipage de chasse, dont la magnificence

cence nous fit juger que c'étoit celui du Sultan. On nous dit que le Sultan lui-même n'étoit pas loin, & qu'il s'avançoit à cheval, accompagné de la Sultane favorite. C'étoit Mustapha second. Nous nous retirions pour éviter sa rencontre, lorsqu'un bruit sorti soudainement de la forêt où le Sultan étoit encore, nous obligea de tourner la tête; & voyant tous les chasseurs y courir, nous y courûmes avec eux. Le premier spectacle qui frappa nos yeux, fut un cheval qui couroit sans Cavalier, quoiqu'il fût richement caparaçonné. Nous avançâmes, & nous apperçûmes entre les arbres le Sultan à pied, la Sultane à son côté, & un homme mort à quelques pas d'eux. Cette tragique apparition nous fit arrêter. Mustapha parloit à la Sultane avec beaucoup de feu. Les Turcs de sa suite faisoient un cercle autour de lui, & tenoient les yeux baissés par respect. Après quelques momens d'un entretien fort animé, il fit fouiller dans les poches du Mort, d'où l'on tira

quelques papiers. Il les lut, & au même instant il tira son poignard, dont il présenta la pointe à la Sultane. Cette action brutale fit horreur à tous les assistans, qui connoissoient la violence de ce Prince. Enfin, il la fit remonter dans sa cariole, & continua sa route avec elle jusqu'au Serrail. Nous abordâmes quelques Esclaves de sa suite, pour nous informer des causes de cette avanture. L'un d'eux nous raconta que la Sultane, qui se nommoit Oscine, avoit été amenée depuis peu au Serrail, & qu'elle étoit de Smyrne: Que Mezzo Morto, ce Corsaire fameux qui désoloit les côtes de la Méditerranée, l'avoit enlevée à un jeune Grec qui devoit l'épouser, & qu'il en avoit fait présent au Grand-Seigneur: Que cette malheureuse fille n'avoit jamais pu s'accoutumer à son sort; que recevant à regret les caresses de Mustapha, & cherchant toujours la solitude, cette conduite l'avoit fait soupçonner de quelque intrigue secrete, sans qu'on eût pu néanmoins en rien dé-

découvrir ; mais que ce jour même, le jeune Grec ſon Amant, qui étoit venu à Conſtantinople, aiant appris qu'Oſcine devoit être d'une partie de chaſſe avec le Sultan, s'étoit déguiſé ſous l'habit d'un Eunuque du Serrail, dans l'eſpérance que la multitude l'empêcheroit d'être reconnu, & qu'il pourroit trouver l'occaſion de parler à ſa Maîtreſſe : Que malheureuſement Mezzo Morto même, qui étoit de de la chaſſe, l'avoit apperçu malgré ſon déguiſement ; qu'il en avoit averti l'Empereur, qui l'avoit poignardé de ſa propre main aux yeux de la Sultane ; que les lettres étoient d'elle apparemment, & lui avoient attiré les menaces dont nous avions été témoins.

Amulem avoit le cœur tendre, & la vue de cette belle Sultane l'avoit touché. Il le fut encore plus du récit qu'il venoit d'entendre. Salem, me dit-il, ſi je croyois que cette charmante Grecque pût aimer quelque choſe après la mort cruelle de ſon Amant, j'emploierois volontiers ma vie pour

 la

la tirer des mains de son Persécuteur. Je lui répondis que cette entreprise étoit si difficile, qu'on y pourroit bien laisser la vie sans réussir. Tu connois moins que moi, repartit-il, les facilités que j'y pourrois trouver. Dis-moi seulement si je puis compter sur toi. Je me plaignis de la défiance qu'il témoignoit de mon attachement & de mon zèle. Eh bien, continua-t-il, je gage que pour peu que la Sultane veuille prêter l'oreille à mes sollicitations, j'en ferai ma conquête avant que nous quittions Constantinople. Il avança, en finissant ces mots, vers l'Esclave qui nous avoit raconté l'histoire d'Oscine. Il l'entretint, en marchant, l'espace d'une demi-heure, & vint me rejoindre avec un visage content. Cet Esclave, me dit-il, est du Serrail : Je l'ai mis dans mes intérêts par un présent de cent sequins, & par l'espérance de quelque chose de plus. Avec de l'argent, j'achetterois le Serrail entier.

Nous arrivâmes dans la ville. Amulem alla loger chez un Turc des

amis

amis de son Pere, qui se nommoit Genap. Nous visitâmes le lendemain tous les quartiers de cette grande ville, qui me parut extrêmement peuplée, mais moins belle qu'Andrinople. Nous passâmes par un Marché public, que les Turcs appellent Basar, où l'on vendoit des Esclaves. Il prit envie à Amulem d'en acheter quelques-uns pour la maison de son Pere. Nous les examinâmes tous. Il trouva parmi eux plusieurs François, qui me firent compassion. Comme je les interrogeois en notre langue, un d'entre eux me pria de lui parler un moment en particulier. Il me dit qu'il étoit Religieux, & que son malheur l'avoit fait tomber entre les mains des Turcs; qu'il me demandoit en grace de l'acheter préférablement aux autres, parce qu'étant François il espéroit être doucement avec moi. Je lui répondis que je n'étois pas le maître, mais que mes desirs auroient quelque pouvoir. En effet Amulem l'acheta à ma priere, avec quelques autres qu'il choisit lui-même. Nous re-
 tour-

tournâmes chez Genap. Amulem y trouva un Esclave, qui l'attendoit depuis quelques heures. Ce n'étoit pas le même à qui il avoit donné cent sequins, mais un autre, qui l'avertissoit de sa part, par un billet, qu'il pouvoit écrire à la Sultane, comme ils en étoient convenus, & que la lettre iroit sûrement jusqu'à elle. Amulem écrivit aussitôt cette lettre, qu'il me montra.

„ Belle Oscine, j'ai été témoin „ de vos douleurs, & de la bar- „ barie avec laquelle vous fûtes „ traitée il y a deux jours dans „ la forêt. Je vous aurois vengée à „ l'instant, si ma force eût égalé „ l'amour que vos beaux yeux „ m'inspirerent. Mais puisque vo- „ tre Persécuteur est à couvert de „ la violence par les Gardes qui „ l'environnent, fuyez du moins „ sa cruauté. L'amour me don- „ nera les moyens de faciliter vo- „ tre fuite. Je vous demande vo- „ tre cœur pour récompense; & „ j'attens votre réponse, qui fera „ la félicité du mien.

Je représentai à Amulem à quel

péril il s'exposoit, s'il arrivoit quelque accident à sa lettre. Mais la crainte ne trouve point d'accès dans un cœur jeune & amoureux. Il la donna à l'Esclave, avec un présent, pour l'attacher à ses intérêts. Pendant qu'il s'occupoit de son amour & des moyens de délivrer Oscine, je visitai le nouvel Esclave qui se disoit Religieux, & je lui demandai par quelle infortune il se trouvoit réduit à cette triste condition: voici ce qu'il me raconta. Je suis né à Aix en Provence, d'une honnête famille. Dès l'age de quinze ans, j'entrai dans l'Ordre des.... mais n'étant pas propre à l'Etat Religieux, je me repentis bientôt de cette démarche. Cependant des considérations d'honneur, & la crainte de mes Parens, me retinrent dans l'état que j'avois embrassé. Je fis les exercices ordinaires aux jeunes gens de mon Ordre. Ma conduite, qui n'étoit pas des plus régulieres, fit fermer les yeux à mes Supérieurs sur les talens que j'avois reçus du Ciel. Ils me tinrent dans l'humiliation, en refusant de me

 faire

faire prendre la Prêtrise. Ce coup me fut sensible. J'avois brillé dans les Etudes, & j'étois accoutumé à recevoir des éloges. Je ne pûs digérer cette honteuse distinction, qui me deshonoroit. Au-lieu donc d'en prendre occasion de rentrer dans mon devoir, & de mériter l'oubli de mes fautes par une conduite plus réglée, je ne pensai plus qu'à me dédommager, par des plaisirs secrets, de l'injustice dont je croyois avoir à me plaindre. On s'apperçut de mes desordres, on voulût les corriger avec charité; mais les remontrances & les châtimens furent inutiles: j'étois tombé dans un endurcissement, qui me préparoit encore à de plus grandes chûtes. J'affectai néanmoins une vie plus sage, pour cacher plus finement mon dessein. J'avois un Oncle Banquier en Cour de Rome. Je lui écrivis une lettre touchante, par laquelle je le persuadai si bien que mes Supérieurs m'avoient maltraité injustement, qu'il obtint du Saint Siége un Bref de Translation, à la faveur duquel je quittai ma robe,

be, pour en prendre une moins rigoureuſe. Mon Oncle eut le crédit de me faire venir à Rome. Je m'y livrai ſans reſerve à tous les plaiſirs. Mais ce qui acheva de me perdre, fut une folle paſſion que je conçus pour une jeune Romaine, que je me mis dans la tête d'épouſer. Mes Vœux étoient un obſtacle. J'employai tout le crédit de mes amis pour en obtenir la diſpenſe. Le déſeſpoir où me jetta l'impoſſibilité de réuſſir, me fit prendre le parti de paſſer en Hollande avec ma Maîtreſſe. J'y fus reçu à bras ouverts. On y fit beaucoup valoir la prétendue converſion d'un Eccléſiaſtique qui venoit de Rome, & les Miniſtres s'applaudiſſoient d'une conquête enlevée du ſein même de leurs ennemis. Je riois intérieurement de leur crédulité, & je jugeois par mon exemple, qu'il en étoit de-même de tous ceux à qui la débauche fait quitter l'Egliſe Catholique, pour trouver plus de liberté dans un autre état. Je fus d'abord heureux avec ma Maîtreſſe, autant qu'on peut l'être, en

vivant

vivant dans le crime. Mais comme nous avions apporté peu d'argent, & que la charité de Messieurs les Ministres ne se pressoit pas de nous mettre à notre aise, je craignis les suites fâcheuses de la nécessité, qui nous étoit inévitable. Déjà même elle commençoit à nous presser Je m'adressai à un Juif fort riche d'Amsterdam, qui faisoit un gros commerce, & je le priai de m'employer à quelque chose pour éviter la misere. Il m'offrit de l'emploi dans les Comptoirs du Levant, où il me dit qu'il devoit envoyer au premier jour un vaisseau. Je m'embarquai avec ma Maîtresse & plusieurs autres personnes, que le perfide Juif avoit attirées par la même espérance. Nous fîmes heureusement le tour de la France & de l'Espagne; mais lorsque nous eûmes passé le Détroit de Gibraltar, nous fûmes rencontrés par un Corsaire de Gallipoli, qui s'approcha de nous au signal dont il étoit convenu avec le Juif, & nous fûmes tous livrés au Corsaire, pour une somme d'argent que nous vîmes compter

ter en notre présence. Imaginez-vous quels furent nos cris, & de quels reproches nous accablâmes le Barbare qui nous avoit trahis. Il ne parut ému de rien. Nous fûmes conduits à Gallipoli, où l'on nous a vendus séparément à divers Marchands d'Esclaves. Comme je suis d'assez belle taille, j'ai été amené droit à Constantinople, dans la pensée que j'y serois vendu plus cher.

Je consolai ce Malheureux, en lui disant qu'il ne pouvoit tomber avec un meilleur Maître, & que pourvu qu'il sût garder une bonne conduite, il ne sentiroit point les rigueurs de la servitude. Il étoit presque nud : je lui fis donner quelques habits, & j'eus soin qu'il fût traité un peu plus doucement que les compagnons de sa misère.

Amulem avoit apporté, pour se desennuyer dans le voyage, la traduction de *Télémaque*, dont je lui avois fait présent. Il la lisoit sans cesse, & l'estime qu'il en faisoit la lui fit montrer à quelques-uns de ses amis. On en parla au Muphti, qui est comme le Pape des Turcs.

Il fut curieux de la voir, & aiant appris qu'elle avoit été faite par un Esclave François, il m'envoya ordre de me rendre chez lui. Il me dit qu'il étoit charmé de cette lecture, & me demanda si nous avions beaucoup de Livres de ce mérite en France. Je lui répondis qu'à la vérité *Télémaque* étoit un Ouvrage d'un prix distingué, mais que rien n'étoit plus commun en France que les bons Livres, & qu'il ne se passoit point d'année, ni même de mois, sans qu'il en parût quantité de nouveaux, parmi lesquels il y en avoit toujours d'excellens. Le Muphti convint que cela nous donnoit un grand avantage sur sa Nation, & que l'amour des Sciences étoit une chose qui manquoit à la gloire des Turcs. Il ajouta plusieurs réflexions très-judicieuses sur l'utilité dont elles seroient pour l'Empire Ottoman. Dans les premiers siécles de l'établissement du divin Alcoran, il y auroit eu de l'inconvénient, me dit-il, à souffrir que nos Peuples fussent trop éclairés. Il falloit laisser jetter de

pro-

profondes racines à la foumiffion & au refpect qui font dûs à ce faint Livre. Mais aujourd'hui que la Loi du grand Prophete eft fi bien établie & fi juftement refpectée, je ne vois que de l'avantage à cultiver les Sciences parmi nous. J'ai deffein, depuis longtems, d'en faire la propofition à l'incomparable Sultan. Il me renvoya, avec ordre de dire à mon Patron Amulem, qu'il retenoit *Télémaque* pour fon ufage; & qu'étant fon Efclave, je pourrois lui en faire une autre traduction. J'ai appris, depuis mon retour en France, que le projet du Muphti s'exécute, & que le Grand-Seigneur, qui régne à préfent, a établi une Imprimerie à Conftantinople où l'on reçoit, en payant bien, les manufcrits qu'on y porte des Livres François traduits en Langue Turque. Je ne doute point que ma traduction de *Télémaque* n'ait beaucoup contribué à cet établiffement.

Le Meffager d'Amulem revint le foir du troifieme jour, avec un billet qui étoit la réponfe de la Sultane. Voici ce qu'il contenoit:

„ Qui

„ Qui que vous ſoyez, qui êtes
„ touché de mes peines, puiſſe le
„ Ciel vous donner la récompen-
„ ſe que votre compaſſion mérite!
„ Vous m'exhortez à fuir, & vous
„ croyez en pouvoir trouver les
„ moyens. Hélas! de quelle eſpé-
„ rance me flattez-vous? Qui pour-
„ ra pénétrer les horreurs de ma
„ priſon, & tromper les ſurveil-
„ lans dont je ſuis environnée? Si
„ l'amour vous fait croire cette
„ entrepriſe poſſible, exécutez-la,
„ j'y conſens. Soyez ſûr de ma re-
„ connoiſſance. Un cœur auſſi af-
„ fligé que le mien, n'eſt gueres ca-
„ pable de devenir tendre; mais je
„ ſens déjà qu'il eſt touché de vo-
„ tre généroſité, & l'avenir pour-
„ ra le rendre encore plus ſenſible
„ à vos beſoins.

OSCINE.

C'en eſt trop, me dit Amulem après la lecture de ce billet; je finirai ſes peines, quand il devroit m'en coûter la vie. Il prit une plume ſans attendre ma réponſe, & traça ces deux lignes pour la Sultane.

„ Vous

„ Vous ferez libre, Madame,
„ ou je périrai. Prenez patience
„ pendant deux jours, & ne crai-
„ gnez point de vous fier à celui
„ qui ne veut vivre que pour vous
„ rendre heureuſe.

Il fit un autre lettre pour l'Eſclave qu'il avoit gagné ſur le chemin de Conſtantinople, & qui ne ſortoit jamais du Serrail qu'avec le Grand-Seigneur. Il le ſollicitoit à ſeconder ſon entrepriſe, par la promeſſe de la liberté, & d'une ſomme de quatre mille ſequins. Il ne lui demandoit pour premiere grace, que de lui faire une deſcription exacte de la ſituation du jardin du Serrail, du côté de l'appartement de la Sultane. Nous la reçûmes le lendemain, avec un détail ſi clair, que je convins moi-même que s'il étoit juſte, nous pouvions y entrer ſans autre guide. Amulem en voulut faire l'épreuve dès la nuit ſuivante. Son deſſein me fit frémir; mais j'avois trop de courage pour reculer, lorſqu'il s'agiſſoit de ſervir mon Patron. Nous nous rendîmes derriere le jardin du Ser-

Serrail, munis de deux bonnes échelles de corde, avec un crochet de fer qui y étoit attaché. Il étoit environ minuit. L'Esclave, dont le nom étoit Sambas, avoit parole que nous y arriverions vers cette heure. Quelque élevée que fût la muraille, nous montâmes facilement par le moyen de nos échelles, & nous descendîmes dans le jardin avec la même facilité. Sambas, qui nous attendoit, vint nous joindre. Nous nous retirâmes d'abord avec lui dans un bosquet, pour prendre langue, & lui renouveller les promesses d'Amulem. Il nous fit ensuite avancer, par divers détours, jusqu'au pied de l'appartement d'Oscine. Ses fenêtres, qui étoient au second étage, paroissoient encore éclairées; ce qui causa un peu d'épouvante à l'Esclave. Nous le rassurâmes. Amulem considéra attentivement la disposition des lieux, la hauteur des fenêtres, & leur distance de la muraille du jardin. Il donna à Sambas un billet qu'il avoit apporté pour Oscine, par lequel il lui marquoit

quoit de se tenir prête pour la seconde nuit après celle où nous étions. Il recommanda la même chose à Sambas, & nous nous retirâmes comme nous étions venus.

J'ignorois le dessein d'Amulem. Il m'avoit dit seulement qu'il vouloit me surprendre par une invention nouvelle, & qu'il me laisseroit à juger si les François étoient plus industrieux que les Turcs en galanterie. Il acheta, dès qu'il fut jour, une felouque fort légere. Il engagea, à force d'argent & par de grandes espérances, un Pilote habile à lui vouer ses services avec quatre Matelots, & il leur marqua le tems auquel ils devoient se trouver sur la côte du Détroit, vis-à-vis les jardins du Serrail. Sûr de ce côté-là, il me mena chez un Marchand de paniers, auquel il fit commencer sur le champ une espece de coffre d'ozier, de cinq ou six pieds de longueur. Il en fit revêtir le dedans de martre zibeline, & y fit mettre un oreiller capable de soutenir la tête. Ensuite il acheta quatre ou cinq cens bras-

ſes de corde, tant groſſe que menue, & fit attacher, au bout de la groſſe, une boucle de fer fort épaiſſe. Tout cela fut achevé dans le même jour. Je ſuis content de moi, me dit-il le ſoir, & j'eſpere l'être encore plus dans vingt-quatre heures. Cependant, comme il rêvoit ſans-ceſſe à l'exécution de ſon deſſein, il acheta encore le lendemain une rouë de bois, facile à tourner. Lorſque la nuit marquée fut arrivée, il prit congé de Genap qu'il avoit prévenu ſur ſon départ, & il fit prendre le coffre d'ozier, les cordes & la rouë, aux cinq Eſclaves que nous avions achetés au Bazar de Conſtantinople. Nous gagnâmes à petit bruit la côte du Détroit, où nous trouvâmes la felouque. Mais il eſt tems d'expliquer le deſſein d'Amulem.

Comme il avoit remarqué l'éloignement des appartemens de la Sultane aux murs du jardin, il avoit conçu qu'en attachant à ſes fenêtres une corde qui répondroit hors de l'enceinte, il pourroit faire couler le panier depuis ſa chambre

bre jusqu'au-delà des murs, & la délivrer ainsi, sans qu'elle courût le moindre risque. Cette entreprise me parut d'abord extravagante; mais, en y faisant plus d'attention, j'en vis la possibilité. Pour lui, qui comptoit sur un succès infaillible, il attendit à peine que l'heure fût venue. Nous étant approchés à certaine distance des murs, nous préparâmes la rouë, qui étoit destinée à bander la corde, lorsqu'elle seroit attachée aux fenêtres. Amulem m'ordonna de demeurer dans ce lieu, pour tourner la rouë, & recevoir doucement le coffre d'ozier à sa chûte. Il passa la muraille; je l'aidai à élever le coffre, & Sambas le reçut de l'autre côté. Je retournai auprès de la rouë. Je n'avois avec moi que le Religieux Esclave, auquel j'avois cru pouvoir donner quelque confiance. Il étoit à craindre que le hazard ne conduisît quelqu'un vers nous, quoique nous fussions dans un lieu fort désert. Mon parti étoit pris d'égorger indifféremment tout ce qui se présen-

teroit. Enfin, après avoir attendu plus d'une heure & demie, je jugeai, par le mouvement de la corde, qu'il étoit tems de la bander. Environ une demi-heure après, je vis le coffre qui descendoit assez doucement, parce que la fenêtre n'étant pas fort élevée, il n'avoit qu'une pente médiocre. Je le reçus dans mes bras. Je ne voulus pas l'ouvrir avant le retour d'Amulem, afin qu'il eût le plaisir d'en tirer lui-même sa chere Sultane. Il tarda quelque tems à revenir, aiant jugé à propos de délier la corde du côté de la fenêtre, pour ne laisser aucuns vestiges de notre fuite. J'avois quelque inquiétude de son retardement, lorsque je le vis paroître avec Sambas. Nous ne perdîmes pas un moment à nous rendre à bord de la felouque, & le Pilote fit mettre incontinent à la voile.

Il faut avoir aimé, pour juger des sentimens d'Amulem à la vue d'Oscine. Elle reçut ses transports avec modération; mais sa reconnoissance paroissoit assez dans ses

yeux,

yeux, & elle ne put s'empêcher de l'exprimer dans des termes qui charmerent son libérateur. Elle demeura, jusqu'au soir, dans le cofre d'ozier où nous l'avions apportée du rivage. Amulem me raconta, en sa présence, les périls qu'il avoit essuyés pour pénétrer jusqu'à sa chambre. Sambas l'avoit conduit heureusement jusqu'à la porte; mais aiant frappé doucement pour se la faire ouvrir, il s'étoit présenté à lui un vieil Eunuque, auquel il avoit été obligé de plonger son poignard dans le sein. Deux femmes, qui étoient couchées auprès d'Oscine, avoient subi le même sort. La principale difficulté avoit été de reprendre le bout de la corde, qu'il avoit laissée en dehors, au pied de l'appartement. Il avoit fallu que Sambas fût descendu, & qu'il eût remonté plusieurs fois, pour l'attacher à une autre corde qu'on avoit lâchée par la fenêtre; ce qui ne s'étoit pu faire qu'avec des risques infinis. Enfin la boucle de fer avoit été d'un grand usage, pour assurer la grosse corde autour de la

croiſée. Oſcine trembloit au ſouvenir de ce danger, & l'heureux Amulem s'applaudiſſoit de l'ingénieuſe invention de ſon amour.

Nos cinq Eſclaves ſeconderent ſi bien le zele du Pilote & des Matelots, que nous paſſâmes en peu de tems le Détroit de Conſtantinople. Etant entrés dans la Mer Noire, nous tînmes conſeil ſur l'endroit où nous devions prendre terre. Comme le vent étoit favorable, & qu'il ſouffloit vers la Natolie, nous crûmes ne rien riſquer en avançant juſqu'à Famaſtro; c'étoit nous approcher d'autant vers Amaſie. Nous ne trouvâmes aucun obſtacle à débarquer. Amulem vendit la felouque, & nous fîmes le reſte du chemin par terre juſqu'à la maiſon d'Elid-Ibézu.

Ce bon Vieillard eut une joie infinie de revoir ſon fils. J'eus auſſi part à ſes careſſes. Il admira la beauté d'Oſcine, & félicita Amulem ſur une ſi belle acquiſition. Nous nous gardâmes bien de lui apprendre à qui elle avoit appartenu, & les peines qu'elle nous avoit coû-

coûtées. Tandis que toute la maison d'Elid-Ibézu étoit dans la joie, je pris un moment pour parler à Amulem de la tristesse de mon cœur, qui soupiroit pour Sélima.

Il m'écouta en souriant, & me donna, ce jour-là, la plus grande marque de confiance & d'amitié qu'un Patron Turc puisse donner à son Esclave; ce fut de m'abandonner la clef du Serrail, que j'ai déjà dit qu'il avoit. Quelle violence ne me fis-je point, pour attendre l'entrée de la nuit! Quel fut l'excès de ma joie, lorsque je revis enfin l'objet de tout mon amour; lorsque je la vis, que je me jettai à ses genoux, qu'elle me permit de l'embrasser, & qu'elle me combla elle-même de mille tendres caresses! Des larmes d'amour couloient de ses yeux: Ah! Salem, me dit-elle, votre absence m'a rendue trop malheureuse. Ne m'abandonnez plus; je ne saurois vivre sans vous.

Chere Sélima, lui répondis-je, vous avez dû juger de mes peines par les vôtres; deux mois, passés

ſans vous voir, m'ont paru deux années d'un cruel martire. Dans quels lieux n'ai-je point porté votre image ! Cette chere idée m'a occupé tout entier. Mes yeux & mes ſoupirs ſe tournoient ſans-ceſſe vers Amaſie. Mon cœur s'y portoit comme à ſa félicité. Je la trouve aujourd'hui à vos pieds : puiſſé-je ne les quitter jamais !

Hélas ! continuai-je, mon bonheur ne ſera-t-il jamais aſſuré ? Faut-il toujours vivre dans une languiſſante incertitude ? Chere Sélima, quand ſerons-nous unis par des liens qui ne puiſſent être rompus que par la mort ? Quand n'aurons-nous plus rien à deſirer ! Je ſouhaite cet heureux moment, repliqua-t-elle, avec autant d'ardeur que vous. Il n'auroit pas tardé ſi long-tems, ſi mes vœux avoient pu le hâter. J'eſpere tout, repris-je, de la bonté d'Amulem. Je lui parlerai de notre bonheur, ſi vous y conſentez. Il m'a promis d'y contribuer de tout ſon pouvoir ; & je crois que dans l'état où eſt Elid-Ibézu, la choſe dépend maintenant de lui. Je n'eus

pas

pas de peine à tirer un consentement de Sélima.

Je proposai naturellement notre mariage à Amulem, voici la réponse qu'il me fit.

Quand tu me proposes d'épouser ma sœur, c'est me dire que tu es résolu de me quitter; car ton attachement à la Religion des Chrétiens ne permet pas d'espérer que tu embrasses la nôtre ; & d'un autre côté, tu ne saurois te promettre d'obtenir ma sœur en Turquie, puisque tu connois la rigueur de nos Loix. Nous nous exposerions tous à une perte certaine. Cependant je veux te rendre heureux. Je te l'ai promis. Je tiendrai ma parole. Mais laisse-moi le soin de ton bonheur. Ne saurois-tu prendre patience jusqu'à la mort de mon Pere, qui s'approche tous les jours! Tu n'ignores pas son âge, ni ses maladies. Je te promets encore, non seulement de te donner Sélima, mais, quelque chagrin que je puisse sentir en te perdant, de te renvoyer en France avec elle, comblé de mes bienfaits & des marques

de mon amitié. Elle n'aura pas de peine à te ſuivre, car je ſais l'affection qu'elle te porte; & l'on m'a dit, au Serrail, qu'on s'eſt apperçu que tu l'as rendue Chrétienne. C'eſt ce qui m'importe peu, pourvu que je vous rende tous deux contens.

Je remerciai mille fois Amulem, & je fis à Sélima le récit de cet entretien, qui la mit au comble de la joie. Lorſque je lui demandai ſi elle n'auroit pas de répugnance à m'accompagner en Europe, elle m'aſſura que lui étant plus cher que ſon pays & que ſa famille même, elle ſeroit heureuſe par-tout où elle pourroit vivre avec moi. Nous n'eûmes pas beſoin d'une longue patience. Elid-Ibézu mourut environ cinq ſemaines après. La perte d'un Patron qui m'avoit tant aimé, me toucha ſenſiblement; mais j'étois ſi rempli de mon amour, que j'en fus moins affligé que je ne l'aurois été dans d'autres circonſtances. Amulem ſe trouvoit, par cette mort & par celle de ſon Oncle, un des plus riches Particuliers

liers de l'Asie. Il me fit appeller lorsqu'il fut revenu de sa premiere tristesse, & m'accorda Sélima avec tant de témoignages d'une cordiale amitié, que j'en fus ému jusqu'aux larmes. J'aurois souhaité, dans ce moment, de pouvoir passer toute ma vie à Amasie, & que les loix de notre Religion ne m'eussent pas contraint de quitter un si bon Maître. Il me donna la liberté d'aller au Serrail, pour apprendre cette heureuse nouvelle à Sélima, & celle de la voir à toutes les heures du jour jusqu'à notre départ. Elle tomba presque évanouie, dans un transport de joie & d'amour. Je lui donnai ma foi, & je reçus la sienne. Nous commençâmes à recueillir les fruits de notre tendresse & de nos longs tourmens. Un homme seroit trop heureux, si la moindre partie de cette délicieuse situation pouvoit durer toujours. Nous ne fûmes plus occupés que des préparatifs de notre voyage. Amulem m'offrit le choix de ce qui m'étoit le plus agréable dans sa maison. Je me contentai de

lui demander la liberté de l'Esclave Religieux, & celle d'une Femme du Serrail, nommée Agade, que Sélima aimoit beaucoup. Il y ajouta deux Esclaves, pour nous servir sur la route. Il prit la peine de nous tracer, lui-même, le chemin que nous devions prendre, pour gagner Satalie, qui est une ville considérable sur le bord de la Méditerranée, où nous ne manquerions pas de rencontrer quelque Vaisseau prêt à faire voile pour l'Europe. La veille de notre départ, il me compta vingt-cinq mille sequins, qui font environ deux cens mille livres de notre monnoie, & il donna à Sélima à peu près la même valeur en diamans & autres bijoux. Nous traversâmes la Caramanie en dix jours, sans que Sélima me parût fatiguée d'une si longue route. Nous étions tous deux dans une même voiture, libres enfin, & possesseurs tranquilles l'un de l'autre. Nous n'aurions pas changé notre condition pour l'Empire de l'Univers. Que de soupirs! Que de transports! Que de tendres

tendres embrassemens! Quoi! disoit à tous momens ma chere Epouse, nous nous verrons donc sans-cesse! Nous ne nous séparerons jamais! Nous nous aimerons toujours! Oui, répondois-je en serrant ses belles mains, Salem est pour toujours à son aimable Sélima. Il ne pense plus qu'à vivre & mourir auprès d'elle.

Je me fis passer, en arrivant à Satalie, pour un Marchand Arménien, qui s'en alloit en Italie pour son commerce. Nous fûmes obligés de demeurer un mois dans cette ville, en attendant un Vaisseau Marchand de Cadix, qui devoit y retourner avant l'hiver. Je n'étois pas fâché de débarquer en Espagne, pour y voir une partie de ma famille qui y avoit de grands établissemens. Je fis marché avec le Capitaine, pour mon Epouse & moi, & les quatre personnes dont notre suite étoit composée. Nous nous mîmes en mer, avec l'espérance d'une heureuse navigation; mais à peine fûmes-nous sortis du Golfe de Satalie, qu'un vent de terre des plus

violens nous jetta ſur la côte de Rhodes, qui n'eſt éloignée de la Natolie que de ſept ou huit lieues. Le tems ayant changé, nous pourſuivîmes notre route juſqu'à la hauteur de Candie, où je ſollicitai fort le Capitaine de s'arrêter, pour y paſſer l'hiver. Il m'aſſura, d'un ton ſi ferme, que nous n'avions rien à appréhender, & qu'il eſpéroit arriver à Cadix avant que la mer fût dangereuſe, que je me tranquilliſai ſur ſa promeſſe. Cependant nous eûmes tant à ſouffrir pendant les jours ſuivans, & notre Vaiſſeau fut tant de fois en danger de périr, que nous réſolûmes d'un commun accord de relâcher dans quelque Port d'Italie. Nous ſuivîmes le vent, qui nous conduiſit vers Livourne; & nous y abordâmes enfin avec mille peines.

Fin du quatrieme Livre.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***.

LIVRE CINQUIEME.

JE promis au Ciel de ne plus exposer si légérement ce que j'avois de plus cher, à la perfidie des flots. Nous prîmes un logement à Livourne, dans le dessein d'y passer l'hiver. Mais cette ville, qui n'est peuplée que de Marchands, ne m'aiant pas paru propre à donner à Sélima une assez belle idée de l'Europe, je formai la résolution d'aller à Genes. Nous y trouvâmes de quoi nous satisfaire, par la beauté des édifices, la netteté des rues, & la multitude des personnes de qualité qui habitent cette grande ville. Comme j'avois dessein d'éviter tout ce qui auroit pu rappeller à Sélima le souvenir de sa Patrie, je cherchai l'occasion de lui procurer quelques connois-

fances, capables de l'amuser. Nous nous étions fait faire, à Livourne, des habits à la Françoise. Elle avoit, dans cet état, un air si noble & si brillant, que j'aurois eu beaucoup plus de peine à la cacher, que je n'en eus à la faire connoître. Je rendis visite à quelques Femmes de condition, qui demeuroient dans le voisinage de la maison que j'avois louée; & leur aiant fait mon compliment sur l'honneur que j'avois de loger pour quelque tems si près d'elles, je les priai de trouver bon que mon Epouse eût l'avantage de les voir quelquefois. On est poli à Genes, sur-tout à l'égard des Etrangers. Ces Dames, qui avoient entendu parler de la beauté de Sélima dès le moment de notre arrivée, me presserent de leur accorder promptement cette satisfaction. Elle n'eut pas plutôt paru dans quelques assemblées, que sa réputation se répandit par toute la ville. Elle savoit assez d'Italien pour se faire entendre; & la grace avec laquelle elle s'exprimoit, réparoit ce qu'il y avoit d'étranger

dans ſes expreſſions. Je ne fis point miſtere de nos avantures. Cette connoiſſance nous attira encore plus de conſidération ; deſorte que le G.. D.. qui voyageoit avec ſon Epouſe, & qui étoit nouvellement arrivé à Genes, aiant été informé du mérite de Sélima & de l'heureuſe fin de mes infortunes, me fit marquer quelque curioſité de nous voir. Nous fûmes préſentés par le Chevalier de... avec lequel j'avois déja fait une étroite liaiſon. J'avois repris le nom de Marquis de.... & Sélima par conſéquent portoit le même titre. Nous fûmes reçus du Prince & de la Princeſſe avec une bonté extrême, & des civilités infinies. Ils répéterent, pluſieurs fois, que la Marquiſe étoit la plus charmante perſonne qu'ils euſſent jamais vue ; & leurs yeux ne s'écarterent pas un moment d'elle. Ils lui dirent qu'ils vouloient contribuer à la réjouir, & qu'il falloit qu'elle fût d'un Bal que le Prince devoit donner aux premieres Dames de Genes. Nous nous retirâmes fort ſatisfaits. Le Chevalier

vint

vint ſouper chez moi, où nous trouvâmes bonne compagnie. Lorſque nous eûmes fini, il me témoigna qu'il avoit à me dire quelque choſe en particulier : je paſſai dans la ſalle voiſine, pour l'entretenir. Si vous étiez moins mon ami, me dit-il, je me garderois bien de vous dire ce que vous allez entendre. Connoiſſez-vous bien le G... D...? C'eſt un homme bien vif ſur l'article des femmes. Vous ne ſauriez croire tout ce qui lui eſt arrivé dans les différentes villes où il a voyagé, & à quels périls il ne craint pas de s'expoſer pour ſatisfaire ſa paſſion, quoiqu'on ne lui attribue point des qualités trop redoutables pour un Mari. Je pourrois vous en apprendre mille exemples. J'ai remarqué que votre Epouſe l'a touché, & tout le monde s'en eſt apperçu comme moi : prenez-y garde. Elle eſt ſage ſans-doute, & ce n'eſt pas de ſa part que vous devez craindre ; mais défiez-vous du Prince, & ſongez que l'avis que je vous donne, vient d'un fidele Ami.

Je témoignai de la reconnoiſſan-

ce

ce au Chevalier. Cependant ; quelque opinion que j'eusse de sa sagesse, j'attribuai ses conseils au génie Italien, qui est porté naturellement à la jalousie ; & je crus qu'il y auroit de la foiblesse à vouloir prévenir une chose qui me paroissoit sans apparence. Je n'en parlai pas même à Sélima, & je passai la nuit avec ma tranquillité ordinaire. Le lendemain, un Gentilhomme se fit annoncer de la part du G.. D.. Il étoit accompagné de quatre laquais, chargés chacun d'un bassin de fruits & d'autre rafraîchissemens, qu'ils apportoient à Madame la Marquise. Le compliment du Gentilhomme fut fort honnête. Nous reçûmes le présent avec le respect que nous devions à la main qui l'envoyoit, & nous ne manquâmes point d'aller faire le même jour nos remercimens. J'estime beaucoup le mérite, nous dit le Prince. Vous recevrez de moi, dans toutes les occasions, des marques d'une considération particuliere. Il nous proposa de jouer. Sélima s'en excusa, sur ce qu'elle ignoroit les jeux

de

de l'Europe. N'importe, reprit-il; je vous montrerai le jeu. Il prit mon Epouse par la main, & s'assit avec elle auprès d'une table, où il se fit apporter des cartes. Quelques Gentilshommes m'attirerent à l'autre bout de la salle, & m'engagerent à lier une partie. Nous passâmes la soirée jusqu'au souper du Prince. Lorsque nous nous fûmes retirés, & que je me trouvai seul avec Sélima, elle me dit en riant: Savez-vous bien, mon cher Salem, que le G.. D.. m'a parlé d'amour? Il brûle de la plus violente passion, & ce seroit une cruauté infinie que de le voir souffrir sans pitié. Il veut me rendre la plus heureuse personne du monde, pour peu que j'aie de compassion pour ses peines. Enfin il m'a dit mille belles choses de cette nature-là. Vous ne répondez rien? continua-t-elle plus sérieusement: je vous demande ce que nous faisons à Genes, & pourquoi nous nous exposons à de si mauvais complimens? Je lui répondis qu'elle savoit ce qui nous y avoit amené; & que je ne pensois

qu'à

qu'à la divertir, en attendant que la saison de passer en France fût arrivée. Je tournai en raillerie les discours amoureux du Prince, & je l'assurai que c'étoit le caractere des Européens, de prendre un ton galant avec toutes les belles Dames.

Je ne laissois pas d'être affligé intérieurement de ce que Sélima m'avoit dit, & le souvenir des conseils du Chevalier de.... me faisoit appréhender quelque scene désagréable. Tandis que j'étois dans cette pensée, un laquais François que j'avois pris à mon service, me vint dire que Monsieur le Cardinal de Janson étoit arrivé à Genes, & qu'il devoit aller voir le Comte de Rosambert, qui étoit Religieux dans l'Abbaye de.... A ce cher nom du Comte, je demeurai interdit, & je me fis répéter deux ou trois fois la même chose par mon laquais. Quoi? m'écriai-je, le Comte de Rosambert est en Italie! ce cher Comte avec qui je suis uni par les liens d'une amitié si tendre! Je veux savoir ce qu'il y fait, & l'aller voir sans différer.

Mais

Mais on me dit qu'il eſt Religieux. Peut-être m'aura-t-il oublié avec le monde qu'il a quitté. N'importe, il faut l'aller embraſſer mille fois, & lui rappeller les momens heureux que nous avons paſſés enſemble. Sélima, ſurpriſe de ce transport, voulut ſavoir ce qui pouvoit me cauſer tant de joie. Je lui appris ce que c'étoit que le Comte de Roſambert, & les raiſons que j'avois de l'aimer. J'envoyai auſſitôt mon laquais dans la ville, pour s'informer où Monſieur le Cardinal étoit deſcendu: il me rapporta qu'il étoit dans une auberge voiſine de mon quartier, où il gardoit l'*incognitò*, n'ayant pas voulu ſe faire connoître, pour éviter l'embarras des formalités. Je crus que ma viſite ne lui ſeroit pas deſagréable. Il me reçut effectivement avec la civilité qui lui étoit ordinaire, quoique je ne me fuſſe fait connoître d'abord qu'en qualité de Gentilhomme François. Mais lorſque je lui eus expliqué le motif de ma viſite, & l'étroite liaiſon qui avoit été entre le Comte & moi, il m'embraſſa

avec tendresse, & nous commençâmes un entretien plein de confiance. L'auriez-vous cru, me dit-il, que ce pauvre Comte eût terminé sa malheureuse vie par une fin si extraordinaire? Que n'ai-je point fait pour lui ôter cette pensée de l'esprit, ou du-moins pour le porter à faire choix d'une Religion plus modérée? Rien n'a pu le détourner de son dessein, & j'ai été forcé d'y consentir, en admirant la disposition de l'adorable Providence. Je viens le voir pour m'édifier, car on dit qu'il méne une vie angélique. Je répondis au Cardinal que personne n'étoit plus surpris & plus touché que moi du changement de son Neveu; qu'aiant passé une partie de ma vie hors du Royaume, je l'avois perdu de vue depuis longtems, & que j'ignorois même encore quel étoit cet état austere qu'il avoit embrassé. Vous ignorez donc, reprit Monsieur le Cardinal, ce qui est connu de tout le genre humain? Venez avec moi à l'Abbaye de..... vous apprendrez du Frere Arsene, (car c'est

le

le nom que porte maintenant le Comte de Rosambert, vous apprendrez, dis-je, de lui-même de quels moyens Dieu s'est servi pour l'attirer à lui. Mais, continua-t-il, dans quel Pays étiez-vous donc, que vous n'avez point entendu parler d'une conversion si éclatante?

Je satisfis la curiosité de Monsieur le Cardinal, en lui faisant un récit abrégé de mes avantures, depuis que je m'étois séparé du Comte de Rosambert. Je lui racontai les dangers que j'avois essuyés en Angleterre & en Allemagne, le long esclavage où je m'étois vu réduit, & la maniere dont j'avois été délivré. Je n'oubliai point mes amours avec Sélima, & le bonheur que j'avois de la posséder tranquillement. Je m'apperçus qu'il écoutoit, avec plus d'attention, l'histoire de mes amours. Comme je m'étois servi du mot de mariage, sans parler de Prêtre ni de Sacrement, Monsieur le Cardinal me dit, après m'avoir laissé finir: Mais cette belle & chere Sélima est-elle Chrétienne? a-t-

elle reçu le Baptême? Non, repartis-je. J'attens, pour cette cérémonie & pour celle de notre mariage solemnel, que nous soyons arrivés en France, où tout se fera plus tranquillement. Je ne saurois vous approuver, reprit-il; ce retardement vous rend coupable. Vous deviez commencer, en mettant le pied dans un Etat Chrétien, par ouvrir l'entrée de l'Eglise à celle que vous appellez votre Epouse. Je m'excusai le mieux que je pus sur les circonstances; & comme il étoit fort tard, je le quittai, après lui avoir promis que j'aurois l'honneur de l'accompagner à l'Abbaye de....

Je retournai chez lui, le lendemain, à l'heure qu'il m'avoit marquée pour son départ. Je n'avois avec moi qu'un laquais, & le Religieux que j'avois délivré de l'esclavage. Il demeuroit dans ma maison sous un habit séculier; & m'ayant entendu parler du voyage de l'Abbaye, il m'avoit prié de souffrir qu'il me tînt compagnie. Nous y arrivâmes de bonne heure.

Mon-

Monsieur le Cardinal voulut être reçu sans cérémonie ; & la premiere chose qu'il demanda au Pere Abbé, fut de voir le Frere Arsene. Il parut un moment après. Mes yeux eurent peine à le reconnoître, tant il étoit défiguré par la pénitence. Son visage modeste & content marquoit la tranquillité de son ame. Il salua Monsieur le Cardinal, en se prosternant à ses genoux. Lorsqu'il se fut relevé, & qu'il l'eut entretenu un moment, il se tourna vers moi. Je ne pus résister à l'envie de l'embrasser, en le serrant de toute ma force. Il me reconnut, malgré le changement que les années avoient pu faire sur mon visage, & je vis quelques larmes couler le long de ses joues. Le respect que je devois à Monsieur le Cardinal, ne m'empêcha point de m'écrier : Cher Comte, est-ce vous que je revois ? Ah ! mon cher & vertueux ami, si vous avez cru ce terrible état nécessaire à votre salut, que faut-il que je devienne ? Il me fit une réponse modeste & obligeante. Monsieur

ſieur le Cardinal nous fit aſſeoir, & la converſation devint générale. Après nous être informés de tout ce qui regardoit ſa ſanté & la ſatisfaction qu'il trouvoit dans ſon état, nous le priâmes de nous raconter ce qui l'avoit déterminé à quitter le monde. Il commença ſon récit à la guerre d'Italie, où Dieu lui avoit fait ſentir les premiers rayons de ſa grace. S'étant trouvé en 1693 à la bataille de Marſaille, il y avoit été bleſſé ſi dangereuſement, qu'il étoit demeuré ſans connoiſſance entre les morts. Il fut dépouillé comme les autres; & peut-être auroit-il été enterré, ſi quelques-uns de ſes ſoldats, l'ayant reconnu & conſidéré attentivement, ne lui euſſent trouvé quelque ſigne de vie. Comme ſon Hiſtoire eſt imprimée ſous le titre de *La Vie du Comte de Roſambert*, je ne chargerai point ces Mémoires d'un détail inutile. J'ajouterai ſeulement que ſe ſentant mortellement bleſſé, & prêt à défaillir, il fit vœu de ſe retirer dans un Couvent, ſi le Ciel lui rendoit la vie. Il oublia

cette promesse après sa guérison; mais, aiant été atteint quelques années après d'une maladie très-violente, il forma de nouveaux desirs de conversion, & renouvella son vœu si efficacement, qu'il ne pensa plus qu'à l'exécuter lorsqu'il fut rétabli. Il se fit Religieux en 1700, malgré les oppositions de sa famille. Il vécut dans son Couvent avec une piété qui le faisoit admirer, jusqu'à ce que l'Abbé de la Trappe, envoyant quelques-uns de ses Solitaires pour peupler l'Abbaye de..... Frere Arsene fut de ce nombre. Il y conserva le même amour pour la retraite, & la même ardeur pour les saintes rigueurs de la pénitence.

Ce récit fut écouté avidement de tous les spectateurs. On ne se lassoit point d'admirer cette grande ame, qui soutenoit si généreusement un tel sacrifice. Nous passâmes la nuit dans l'Abbaye. Le soir, étant retiré dans la chambre où je devois coucher, je vis entrer le Religieux qui m'avoit accompagné, & je fus surpris qu'il se jettât à

mes

mes pieds. Que ne vous dois-je pas, Monsieur, me dit-il, & par quelle reconnoissance puis-je assez m'acquiter de tant d'obligations? Vous m'avez délivré en Turquie d'un rigoureux esclavage, que je méritois par mes desordres; & vous me procurez aujourd'hui le moyen de les expier, en m'amenant dans cette sainte Abbaye. C'en est fait, je suis un autre homme. L'exemple du Frere Arsene m'a touché jusqu'au fond du cœur. Si le Ciel favorise mes desseins, je suis résolu de suivre le parti qu'il a pris, & de mourir ici en l'imitant. Je vous conjure de vous employer auprès du Pere Abbé, pour me faire accorder cette grace, que j'estime plus que toutes les richesses du monde. Je louai fort son dessein, & je lui promis d'en parler à Monsieur le Cardinal, qui auroit la bonté à ma priere de le présenter au Pere Abbé. Ma recommandation eut le succès que j'espérois. Nous quittâmes ces saints Solitaires, après les avoir priés de se souvenir, devant Dieu,

 de

de nos foibleſſes & de nos miſeres. Je demandai en particulier cette grace à Frere Arſene, au nom de la tendre amitié qu'il m'avoit portée.

Je retournois tranquillement vers Genes, en m'entretenant avec deux Officiers de Monſieur le Cardinal, qui venoit lui-même à peu de diſtance, dans une petite chaiſe où il étoit ſeul, lorſque j'apperçus un caroſſe à ſix chevaux, qui s'avançoit rapidement vers nous. Nous ne tardâmes point à le joindre. Les glaces & les rideaux étoient fermés, & nous paſſâmes ſans remarquer qui ce pouvoit être. Quoique cet événement n'eût rien d'extraordinaire, il eſt ſûr néanmoins qu'il me cauſa quelque altération. Je devins rêveur, & je tournai plus d'une fois la tête pour conſidérer ce caroſſe. Nous ne laiſſâmes pas de continuer notre route. Après avoir marché l'eſpace d'un quart-heure, nous rencontrâmes des Muletiers qui venoient du côté de Genes. Je leur demandai s'ils connoiſſoient l'équipage qui

avoit

avoit paſſé. Non, me dirent-ils; mais, comme nous ſortions de la ville, nous avons vu deux Dames qui ſe promenoient dans les allées d'arbres qui ſont hors de la porte; & le même caroſſe que vous venez de voir paſſer, aiant paru tout d'un coup, deux Meſſieurs en ſont ſortis, qui ont pris les Dames par la main, & qui les y ont fait entrer avec eux. L'une des deux ne s'eſt pas fait trop preſſer, mais l'autre a réſiſté long-tems. Il nous a ſemblé même qu'elle pleuroit, & qu'elle nous faiſoit ſigne d'aller à ſon ſecours, car nous étions aſſez loin; mais nous n'avons pas voulu nous mêler des affaires d'autrui, de peur de nous en attirer à nous-mêmes.

Ce récit me jetta dans quelque inquiétude. Quoique nous ne ſoyons plus au tems des Chevaliers errans, qui alloient redreſſer les torts & défendre l'honneur des Dames, je crus que la généroſité & la compaſſion naturelle demandoit que je priſſe part à cette avanture. J'étois bien éloigné de penſer

que j'y eusse quelqu'autre intérêt. Dans le moment que je balançois sur le parti que je devois prendre, je vis un Cavalier courant à toute bride, qui nous joignit en un instant. C'étoit le laquais François que j'avois pris à Genes. Qu'y a-t-il, Comtois, lui dis-je avec quelque crainte & quelque défiance? Il me répondit qu'il alloit à l'Abbaye, croyant m'y trouver encore, pour m'apprendre une fâcheuse nouvelle; que Madame la Marquise (Sélima n'étoit pas connue à Genes sous un autre nom) étoit sortie dans le carosse de Madame de.... & avec elle, pour aller à la promenade; qu'il avoit eu l'honneur de les suivre, mais que les deux Dames aiant quitté l'équipage, & s'étant éloignées pour se promener plus librement, elles n'avoient pas reparu depuis; qu'il s'étoit donné inutilement mille soins pour retrouver sa Maîtresse, & que n'en aiant pas même appris la moindre nouvelle, il avoit cru devoir partir promptement pour m'en donner avis.

Mon

Mon malheur étoit trop certain, après cet éclaircissement. Tout mon sang bouillit dans mes veines, & je tremblai de fureur. Je dis en deux mots à mes compagnons: Vous êtes trop honnêtes gens, Messieurs, pour m'abandonner. C'est mon épouse qu'on m'enleve, de grace secondez-moi un moment. Nous partîmes avec toute la vîtesse imaginable; & nous courûmes plus d'une heure sans donner le moindre relâche à nos chevaux. Enfin nous apperçûmes le carosse. Apparemment que les trois laquais, qui étoient derriere sans livrée, avertirent leur Maître qu'ils voyoient accourir cinq ou six hommes à bride abbattue; je le jugeai ainsi, parce que le carosse, qui ne pouvoit plus nous échapper, s'arrêta tout d'un coup jusqu'à notre arrivée. J'ouvris brusquement la portiere. Sélima jetta un cri, en me reconnoissant; & son premier mouvement fut de se lever, & de se jetter entre mes bras. Je la mis à terre, en lui disant avec transport: Je vous revois donc, chere Sé-

Sélima ! Et qui ſont les perfides qui ont oſé me jouer un tour ſi lâche ? Une voix répondit du caroſſe : Point tant de bruit, s'il vous plaît. A qui s'adreſſent donc vos injures ? En même tems je vis paroître le G.. D.. qui montra la tête à la portiere. Mon étonnement fut tel qu'on peut ſe l'imaginer. Eh ! Monſeigneur, lui dis-je, qui auroit oſé vous ſoupçonner d'une ſi mauvaiſe entrepriſe ? Il me répondit, en affectant de prendre un air riant, que pour un François j'entendois bien mal la galanterie : appréhendiez-vous, continua-t-il, que je n'ôtaſſe la vie à votre Femme ? Non, Monſeigneur, non, répliquai-je ; mais les François ſavent diſtinguer la galanterie d'avec la violence. Vous perdez le respect, reprit-il avec feu, & s'adreſſant à Sélima : Parlez, Madame, ajoûta-t-il ; de quelle violence vous plaignez-vous ? Sélima étoit en colere ; elle lui répondit nettement, que c'étoit une lâcheté indigne d'un Prince, d'enlever une Dame malgré ſes pleurs & ſa ré-

résistance. La réponse est un peu Turque, dit le Prince en souriant; & il donna ordre au cocher de piquer les chevaux.

J'avoue que tout ce procédé me causa une indignation, que j'eus beaucoup de peine à retenir. Mais enfin je me fis violence, trop heureux de retrouver ma chere Sélima! Je fus obligé de la mettre en croupe derriere moi, & nous reprîmes ainsi doucement le chemin de Genes. Elle me raconta, en marchant, qu'à peine avois-je été parti pour l'Abbaye, que le G.. D.. avoit envoyé chez moi un de ses Gentilshommes, pour la prier d'aller se desennuyer avec la Princesse; qu'elle s'en étoit défendue, sous prétexte d'une légere incommodité: que l'après-midi il étoit venu un autre messager, qui l'avoit pressé extraordinairement de se trouver le soir au Bal chez Monsieur de N... où le G.. D.. devoit assister, & qu'elle avoit refusé de-même: que la nuit étant fort avancée, une troupe de Masques, parmi lesquels le G.. D.. étoit lui-

même, avoit voulu s'introduire dans notre maison, & qu'elle avoit eu beaucoup de peine à faire obtenir d'eux qu'on la laissât tranquille : enfin, que Madame de... qui faisoit profession d'être notre Amie, l'étoit venue prendre à neuf heures dans son carosse, pour aller à la Messe, & faire ensuite un tour de promenade ; que cette Dame l'avoit engagée à descendre dans la campagne, pour respirer l'air ; mais qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût pour la trahir, puisqu'elle n'avoit marqué ni crainte ni étonnement, lorsque le G.. D.. avoit paru.

Je me souvins alors des avertissemens du Chevalier. Il m'avoit fait le caractere du G.. D.. d'une maniere à m'allarmer, si j'eusse été plus défiant ; il m'avoit même prévenu contre les pratiques d'un certain nombre de Dames intriguantes, qui faisoient leur cour à ce Prince, en le servant dans ses amours. Mais, n'étant point naturellement jaloux, j'avois pris les choses du bon côté, & dans la droi-

ture de mon cœur; je ne me serois jamais imaginé qu'un Prince de cet âge eût été capable de tant de foiblesse. . . . .

En faisant réflexion sur cette bizarre avanture, nous conclûmes qu'il falloit absolument quitter Genes. La saison n'étoit pas encore assez avancée pour songer à passer en France. D'ailleurs, Sélima commençoit à sentir les incommodités de sa grossesse. Je consultai Monsieur le Cardinal, qui me conseilla d'aller passer le reste de l'hiver à Rome. Notre résolution fut prise en un instant. Je fis faire une litiere pour Sélima, & nous nous mîmes en chemin quatre jours après. Notre route fut heureuse. Nous arrivâmes à Rome, & nous y trouvâmes Monsieur le Cardinal, que j'eus l'honneur de saluer à mon arrivée. Il prit soin lui-même de me procurer une maison sur la Place Navonne, qui est un des plus beaux quartiers de cette grande ville. Lorsque nous fûmes logés, je ne manquai point d'aller, avec Sélima, le remercier de son atten-

 tion.

tion. Il me félicita honnêment ſur le bonheur que j'avois d'être aimé d'une ſi belle perſonne, & il nous retint à dîner. Après le repas, la compagnie m'engagea à faire le récit de nos avantures, qu'elle écouta avec plaiſir & avec ſurpriſe ; & Monſieur le Cardinal en prit occaſion de me faire des reproches, d'avoir différé ſi long-tems à faire baptiſer mon épouſe, & les trois domeſtiques que j'avois amenés d'Amaſie. Je le remerciai de ſon attention, & nous convînmes qu'il auroit la bonté d'envoyer chez moi tous les jours un de ſes Aumôniers pour les inſtruire. Ce n'eſt pas que Sélima eût beſoin d'inſtruction, mais la bienſéance exigeoit cette préparation avant le Baptême. Le Cardinal étoit d'abord dans le deſſein de faire cette cérémonie de ſa propre main, & de la rendre la plus éclatante qu'il lui ſeroit poſſible ; mais j'y marquai de la répugnance, & Sélima peu d'inclination. Il fut réſolu que tout ſe paſſeroit ſans bruit, dans l'Egli-

ſe

se d'un petit Couvent de Bénédictines, qui n'étoit pas éloigné de notre logement. Ce grand jour arriva enfin ; j'eus la satisfaction d'embrasser ma chere Sélima en qualité de Chrétienne, & de recevoir ensuite le Sacrement du Mariage, qui sanctifia nos liens, mais qui ne les rendit pas plus tendres ni plus indissolubles.

Quelque soin que nous eussions pris pour tenir la cérémonie secrete, nous ne pûmes empêcher quantité de Personnes de distinction d'y assister. J'entendis de tous côtés crier dans l'Eglise : *la bella Christiana! la bella Christiana!* Ces applaudissemens me pénétroient l'ame de joie & de satisfaction. Etant retournés chez nous, je pris Sélima en particulier : Chere épouse, lui dis-je en l'embrassant tendrement, votre Salem est à Rome ce qu'il étoit à Amasie. Son amour n'est pas plus capable d'accroissement que de diminution. Son cœur étoit fait pour recevoir l'impression de tous vos charmes ; il souffriroit

plutôt mille morts, que la perte du moindre de ses sentimens. Le vôtre conserve-t-il encore tous les siens? Dites, chere Sélima, suis-je toujours ce Salem si tendrement aimé à Amasie, si nécessaire à votre bonheur, dont la présence vous causoit tant de joie, & la plus courte absence de si vives douleurs? Le Sacrement a renouvellé aujourd'hui nos liens; sentez-vous qu'ils eussent besoin de ce renouvellement pour durer toujours? Sélima fut quelque tems à me répondre, comme si sa langue eût refusé à son cœur les termes qu'il cherchoit pour s'exprimer. Mais ses yeux m'en disoient assez, à moi qui étois si accoutumé à leur tendre langage. Que toutes ces questions sont cruelles! me dit-elle à la fin, & qu'il y a d'injustice à exiger l'assurance d'une chose dont vous doutez si peu! Ingrat! qui fait mieux que vous-même l'étendue du pouvoir que vous avez sur moi? Vous me demandez si mon cœur est encore à vous.

C'est

C'eſt de vous-même que je le veux ſavoir. Ce cœur a-t-il eu quelques deſirs, a-t-il formé quelques ſentimens que vous n'ayez pas fait naître ? Rappellez tous les momens de ma vie, depuis que je me ſuis donnée à vous : à quoi les ai-je employés qu'à me réjouir de vos plaiſirs & m'affliger de vos peines ? Ai-je pu vous aimer à Amaſie, plus que je ne fais à Rome ? moi qui ne vois que vous dans tout ce qui m'environne, moi qui ne reſpire & qui ne vis qu'où vous êtes ! Je ſuis enivrée de mon amour juſqu'au point de n'avoir pas encore accordé un moment au ſouvenir de ma Mere, de mon frere Amulem, & de mes deux ſœurs. La voilà cette tendreſſe que vous ſoupçonnez d'être affoiblie, & dont vous appréhendez pour la durée. Que dois-je penſer d'un ſoupçon ſi nouveau ? N'eſt-ce pas que vous commencez à vous fatiguer de votre bonheur, & que vous cherchez quelque prétexte pour un changement qui vous cauſe des remords ?

Cruel !

Cruel ! ôtez-moi la vie, si vous songez à m'ôter votre amour.

J'avois écouté Sélima avec une satisfaction merveilleuse, tant qu'elle n'avoit fait que m'assurer de sa passion, parce que j'étois charmé de la maniere dont elle l'exprimoit; mais je me hâtai de l'interrompre, lorsque je vis qu'elle commençoit sérieusement à s'affliger. Ses moindres pleurs m'auroient coûté des larmes de sang. Je l'appaisai, en la faisant souvenir de ce qu'elle m'avoit dit cent fois elle-même de la nature de notre amour; que nous étions tellement faits l'un pour l'autre; qu'il nous auroit été impossible d'aimer, si nous ne nous étions pas connus; & que nos cœurs aiant été une fois unis, il n'y avoit plus que la mort qui pût les séparer; qu'ainsi les défiances, les craintes, les jalousies, étoient des foiblesses indignes de notre passion; ou, si nous en empruntions quelquefois le langage, que ce n'étoit point dans le sens ordinaire, mais pour donner un nouveau tour aux nou-

veaux

veaux ſentimens que l'amour nous inſpiroit ſans-ceſſe.

Cependant ſa groſſeſſe s'avançoit; & la crainte de s'expoſer à quelque incommodité, l'obligeoit de demeurer continuellement à la maiſon. Je ſortois preſque auſſi peu qu'elle. Si je rendois quelques viſites à un petit nombre de perſonnes avec leſquelles j'avois fait connoiſſance, c'étoit pour m'informer des nouvelles de Rome, & pour divertir enſuite Sélima par ce récit. Dans les grandes villes il ſe paſſe peu de jours qui ne fourniſſent quelque événement propre à amuſer les gens oiſifs. Rome eſt plus féconde qu'aucune autre en ces ſortes d'avantures, parce que tous ſes habitans ne ſont occupés que d'intrigues d'amour ou de politique. Il y arriva une choſe, pendant mon ſéjour, à laquelle je puis donner place dans cette Hiſtoire, ſans craindre de cauſer de l'ennui.

Un des Receveurs-Généraux des Revenus Eccléſiaſtiques, nommé Murini, s'étoit enrichi ſi extraordinairement dans ſon emploi, qu'il étoit

toit regardé comme le plus opulent particulier de Rome. Il usoit bien de ses richesses. Sa maison étoit ouverte à tout le monde. Jamais il n'étoit plus content que lorsqu'il voyoit grosse compagnie à sa table, qui étoit toujours servie magnifiquement. Il y recevoit souvent des personnes de la plus haute condition, qui estimoient ses manieres généreuses, & qui se faisoient honneur d'être de ses Amis. Murini avoit cinq enfans, quatre garçons & une fille. Il leur avoit fait donner une éducation si belle, qu'elle sembloit les rendre dignes des grands biens qu'ils devoient posséder. Cependant la fortune, qui se plaît à précipiter ceux qu'elle a le plus élevés, tourna le dos tout d'un coup à cette heureuse famille. Quelque jaloux fit appercevoir au Pape, que les immenses richesses de Murini n'avoient pu être acquises légitimement. On établit des Commissaires pour examiner ses comptes. Il tâcha inutilement d'en récuser quelques-uns, qui étoient ses ennemis. Il fut trouvé coupable;

&

& son procès fut instruit avec tant de diligence, qu'en moins de six semaines il se vit dépouillé de tous ses biens, & réduit au premier état de sa fortune. Pour comble de malheur, quelques créanciers qu'il avoit négligé de payer, & qui étoient absens de Rome pendant le procès, vinrent fondre sur le peu qui lui restoit pour vivre; deforte qu'il se trouva, en peu de tems, dans la derniere misere. Cette foule d'Amis, que la prospérité lui avoit faits, l'abandonnerent lâchement. L'infortuné Murini fut contraint de se retirer dans une petite maison d'un fauxbourg de Rome, pour y mener une vie triste & obscure avec ses cinq enfans. Les quatre garçons, que leur éducation n'avoit pas rendus propres au travail, prirent le parti des armes. Ils avoient tant de tendresse pour leur Pere, & le cœur si bien placé, que s'étant engagés tous quatre au même Capitaine, ils destinerent le prix de leur engagement à la nourriture de celui qui leur avoit donné la vie. Cette petite somme n'étoit pas capable

de ſoutenir long-tems Murini ; & ſon déſeſpoir l'auroit peut-être conduit à quelque choſe de funeſte, ſi le Ciel ne l'eût ſecouru d'une maniere admirable. Sa fille, qui ſe nommoit Donna Thécla, étoit aimable & fort bien faite. Elle avoit plû, pendant la fortune de ſon Pere, à un jeune Ecolier, fils d'un Marchand qui demeuroit dans la même rue. Ce jeune homme n'avoit alors que quatorze ou quinze ans ; & quelque amoureux qu'il eût été, la condition & le bien de ſa Maîtreſſe lui avoient paru ſi ſupérieurs à ſes eſpérances, qu'il n'avoit oſé porter les yeux juſqu'à elle. Il entendit parler du renverſement de Murini, & quelques jours après il ſut que cette famille déſolée avoit quitté le quartier. C'en fut aſſez pour ranimer ſon amour. Il réſolut de ne rien épargner pour découvrir la nouvelle demeure de Donna Thécla. Il y réuſſit après de longues recherches. Son adreſſe lui fit trouver quelque prétexte pour s'y introduire. Etant devenu familier avec ſa Maîtreſſe, il parla d'a-

d'amour ; & comme il étoit d'une fort jolie figure, il fut écouté favorablement. Cependant il ne fut pas long-tems à reconnoître que Murini & Donna Thécla souffroient tous les maux de la pauvreté. A quoi ne portent pas l'amour & la compassion ? Théodoro (tel étoit le nom du jeune Amant) prit d'abord, dans la maison de son Pere, tout ce qui tomba sous ses mains. Il le vendit avec ses Livres de classe ; & l'argent qu'il en put tirer, il le porta à Murini. Comme cette somme ne pouvoit aller bien loin, il s'avisa d'un autre expédient. Ce fut d'aller dans les maisons les plus qualifiées de Rome, & de se recommander aux charités des Signori, sous le titre d'un pauvre Ecolier qui n'avoit pas de quoi continuer ses études. Lorsque cette invention fut épuisée, il prit une nouvelle voie, qui pensa le conduire à sa perte. Il y avoit à Rome quantité d'Officiers Italiens qui faisoient recrue pour divers Régimens. Théodoro s'engagea successivement à quatre ou cinq,

cinq, & tira de chacun d'eux quelque somme d'argent. Il eut le malheur d'être reconnu. On le mit en prison. Son affaire fut poussée si vivement, qu'il fut condamné à perdre la vie, suivant toute la rigueur des Loix Militaires. Il trouva le moyen de faire savoir à Murini l'extrémité où il étoit. Celui-ci, touché de reconnoissance, & sollicité par les prieres de Donna Thécla, prit le moment où le Pape sortoit de la Messe, pour se jetter à ses pieds. Il lui fit en peu de mots l'histoire de sa fortune passée, & celle de la misere où il étoit tombé par la malignité de ses ennemis. Il lui dit que son mauvais destin se faisoit sentir jusqu'à ceux qui s'attachoient à lui par compassion, & qu'il alloit être la cause de la perte d'un aimable jeune homme, qui n'avoit point d'autre crime que d'aimer trop sa fille, & d'avoir voulu la soulager dans ses malheurs. Enfin il fit une exposition si touchante de ses propres peines, & de l'excellent naturel de Théodoro, que Clément XI.

en

en fut attendri. Il déclara qu'il se reservoit la connoissance de toute cette affaire, & qu'il en vouloit être pleinement instruit. Murini, à qui la pauvreté n'avoit pas fait perdre l'esprit, usa si bien de ce commencement de bonheur, que non seulement il obtint la grace de Théodoro, mais qu'il fit casser la Sentence injuste qui avoit été portée contre lui-même. Il rentra dans la plus grande partie de ses biens. Sa reconnoissance se signala d'abord par le mariage du jeune Théodoro avec Donna Théclà. Il rappella ensuite ses quatre fils, à qui la disgrace de leur Pere n'avoit fait qu'honneur, parce qu'elle avoit été comme l'épreuve de leur vertu.

Une autre avanture, mais plus plaisante, occupa Rome pendant quelque tems. Un Abbé, dont je dois cacher le nom par respect pour l'Eglise Romaine, étoit devenu amoureux de la femme d'un Machiniste de l'Opéra. Elle ne passoit pas pour lui être cruelle, mais son mari, jaloux & incommode, lui

lais-

laiſſoit peu de liberté. Il ne falloit preſque pas eſpérer de la voir dans un autre lieu que ſa propre maiſon. Après mille artifices employés inutilement, le galant Eccléſiaſtique, qui rodoit ſans-ceſſe dans le quartier, remarqua que le Machiniſte faiſoit faire par un Tourneur quatre colonnes aſſez groſſes, qui paroiſſoient devoir ſervir à l'entrée d'une alcove. Il forma là-deſſus le deſſein de gagner le Tourneur, pour lui faire creuſer une de ces colonnes, & de s'y renfermer lorſque ſon Jaloux les feroit tranſporter chez lui. Ce projet lui réuſſit. Il y avoit fait ménager une ouverture, en forme de petite porte qui s'ouvroit par dedans, & qui ne paroiſſoit point au dehors; deſorte qu'il eſpéroit pouvoir ſortir & rentrer facilement. On tranſporte les colonnes chez le Machiniſte, on les place ſuivant leur deſtination. Mais, par le plus grand malheur du monde, celle où l'Abbé s'étoit niché, ſe trouva placée de maniere que la petite porte étoit contre la muraille; ce qui en rendoit l'ouver-

ture

ure impoſſible. On peut juger quel fut l'embarras du Galant, lorſqu'aiant entendu deſcendre le mari, il crut pouvoir ſortir de ſa priſon, pour ſurprendre agréablement ſa Belle. Il auroit donné le meilleur de ſes Bénéfices pour ſe ſauver d'un ſi mauvais pas. Il n'oſoit pas même appeller ſa Maîtreſſe à ſon ſecours, parce qu'il n'étoit pas aſſuré qu'elle fût ſeule. Cette crainte lui fit paſſer un jour & une nuit dans une ſi étrange ſituation. Cependant ſes néceſſités devinrent ſi preſſantes, que n'aiant plus de meſures à garder, il fit quelque bruit dans la colonne, pour avertir qu'il y étoit priſonnier. Le Machiniſte étoit malheureuſement dans la chambre; & quand il n'y eût point été, il eût bien fallu avoir recours à lui pour obtenir la liberté. Sa ſurpriſe fut extrême d'entendre parler une colonne. Quelque expérience qu'il eût dans les machines, il ne pouvoit ſe figurer qu'une piece de bois fût capable d'une articulation de paroles. Enfin, s'étant approché pour diſtin-

guer mieux d'où venoit le prodige, l'Abbé qui n'en pouvoit plus, prit le parti de se faire connoître entiérement, & de demander pardon de la maniere la plus soûmise. Le Jaloux, fort assuré que son honneur n'avoit rien souffert d'un Galant qu'il trouvoit dans une posture si sage, se détermina aisément à lui pardonner. Il lui fit payer seulement au triple le prix de sa colonne, parce qu'il étoit bien résolu d'en substituer promptement une moins suspecte, à la place de celle qu'il étoit obligé d'abattre.

Pendant que je me divertissois ainsi à raconter à Sélima les avantures d'autrui, il m'en arriva une qui faillit à me jetter dans un embarras des plus desagréables. Personne n'ignore ce que c'est que ces hommes publics qui courent le monde sous le nom d'Opérateurs, & qui se vantent de posséder les plus rares secrets. Il en étoit arrivé un à Rome, qui se faisoit nommer Miracoloso Florisonti, homme extraordinaire en effet par son éloquence admirable, & par la plus heu-

reuſe mémoire qui fût jamais. Il poſſédoit tous les Arts & toutes les Sciences, & tout le monde étoit charmé de la facilité avec laquelle il s'exprimoit. Mais ce qui augmenta ſa réputation, ce fut le bruit qu'il eut ſoin de répandre qu'il étoit verſé dans les Connoiſſances ſecrettes & dans toutes les profondeurs de la Philoſophie occulte. Il confirma cette opinion par quantité d'expériences, qui ſurprirent les plus incrédules. Sélima étoit aſſez curieuſe, depuis que je l'avois miſe dans le goût de la lecture des meilleurs Livres; elle me témoigna quelque envie de voir & d'entendre cet homme célébre. Je lui promis de l'amener chez nous. Il eut l'honnêteté d'y venir à ma priere, & nous eûmes la ſatisfaction de le faire raiſonner ſur toutes ſortes de matieres. J'avoue que je fus enchanté de ſes diſcours. Je le priai de nous régaler de quelques-uns de ces tours agréables, qu'on diſoit qu'il ſavoit faire. Il me dit à l'oreille, qu'il voyoit que mon épouſe étoit enceinte, & qu'il n'étoit

 pas

pas à propos de faire en sa présence des merveilles qui pourroient l'effrayer. Je changeai de discours pour suivre son conseil ; mais je l'engageai un moment après à me suivre dans mon cabinet, où étant seul avec lui, je le pressai de me donner quelque marque de son savoir-faire. J'y consens, Monsieur, me dit-il ; tournez-vous un moment, & ne craignez rien. Je ne sais ce qu'il fit pendant un instant que je fus tourné ; mais lorsque je vins à jetter les yeux sur lui, au-lieu d'un homme je ne vis plus qu'un grand ours, assis sur ses pattes de derriere. A-la-vérité ce spectacle me causa quelque effroi ; cependant je n'en laissai voir aucune apparence, & je remarquai qu'il reprenoit peu à peu la figure humaine. Je suis persuadé à-présent, lui dis-je, que vous savez quelque chose de plus que le commun des Savans. Il me répondit que ce n'étoit qu'un essai, & qu'il m'en montreroit davantage, lorsque nous nous connoîtrions mieux. Je le priai de me venir voir quelque-

quefois ; ce qu'il me promit.

J'eus l'honneur de souper ce jour-là chez Monsieur l'Abbé de la Trimouille, Auditeur de Rote; qui demeuroit à deux pas de chez moi. Je ne pus m'empêcher de lui raconter le prodige dont j'avois été témoin. Il prit la chose en badinant, & refusa de me croire. Monsieur Bosi, son Médecin, entra sur la fin du repas. Je lui recommençai mon récit. Il se fit expliquer toutes les circonstances ; & m'aiant écouté gravement, il m'assura qu'il n'y avoit rien dans cet événement qui surpassât les forces de la Nature ; que c'étoit une expérience purement physique ; qu'apparemment, pendant que j'étois tourné, l'Opérateur avoit répandu dans l'air quelque poudre subtile, ou quelque essence, qui avoit disposé mes yeux de maniere qu'il falloit pour appercevoir un ours ; qu'une preuve de cela étoit que je lui avois vu reprendre la forme humaine peu à peu & comme par degrés, ce qui s'étoit fait à mesure que la poudre ou l'essence se dissipoit. Mon-

ſieur Boſi ajouta, pour ſoutenir ſon ſentiment, qu'il y a quantité de ſemblables opérations, que le vulgaire ignorant attribue à l'art magique, mais qui ne ſurprennent point un bon Phyſicien, qui en connoît les principes. Par exemple, nous dit-il, il n'y a point de femmes ni d'enfans qui ne s'imaginent qu'un caroſſe qui s'arrête au milieu d'un chemin malgré les coups de fouet du cocher, ne ſoit ainſi fixé par les fortileges de quelque Berger. Cependant voici en quoi le ſortilege conſiſte. Prenez un foie de loup; faites-le ſecher en le grillant jusqu'à ce qu'il puiſſe ſe réduire en poudre; répandez-le dans l'air, ſur quelque chemin où vous voyez venir un caroſſe: jamais les chevaux n'avanceront, que la poudre ne ſoit entiérement diſſipée. Nous paſſâmes la ſoirée dans ces ſortes d'entretiens.

Le Signor Miracoloſo Floriſonti me rendit, le lendemain, une ſeconde viſite. Il me dit qu'il eſtimoit le caractere des François beaucoup plus que celui des Italiens, & que cet-

cette raison lui faisoit souhaiter mon amitié ; qu'il me communiqueroit quantité de rares secrets, dont il ne vouloit pas se vanter à Rome ; que les Romains étoient de petits esprits, qui ne s'imaginent pas qu'un homme puisse en savoir plus qu'eux, s'il n'entretient commerce avec le Diable ; en un mot, qu'il appréhendoit trop l'Inquisition pour s'exposer au zele inconsidéré des Prêtres de Rome. Pour vous, Monsieur, continua-t-il, je veux vous donner, dès aujourd'hui, une preuve de mon dévouement. Madame votre épouse est fort avancée dans sa grossesse ; & si je m'y connois, ses couches sont plus proche qu'elle ne pense. Voici un Elixir divin, qui la fera accoucher sans douleur. Fiez-vous à moi, & laissez-moi le soin de la conduire. Il tira de sa poche une Phiole qui contenoit une espece de liqueur rouge, & vouloit sur le champ la faire avaler à Sélima. Je lui dis : Monsieur Florilenti, je suis sensible à votre zele & à votre affection ; mais mon épouse m'est si

chere, que je ne puis consentir à lui laisser faire l'épreuve d'un remede inconnu. Est-ce-là votre crainte ? reprit-il en riant ; j'ai bien prévu cette objection, mais nous allons la détruire. En disant cela il déboucha sa Phiole, & prit en ma présence une grande cuillerée de son Elixir. Il m'invita ensuite à faire de-même. Je le fis sans répugnance après lui. Je n'y trouvai aucun mauvais goût, ni rien même de trop âcre & de trop piquant. Nous allâmes trouver Sélima, que j'engageai à prendre la dose nécessaire. Elle n'hésita pas un moment sur ma parole.

Il faut convenir que si l'on est quelquefois trompé par ces sortes de remedes, il s'en trouve aussi dont l'effet est admirable. Tel fut celui du Miracoloso. Sélima fit la plus heureuse couche du monde, sans cris, & presque sans douleur. Quelle fut ma joie ! J'embrassai mille fois ce merveilleux Opérateur, & je lui donnai sur le champ mille écus. Cette libéralité, jointe aux témoignages qu'il recevoit tous les

jours

jours de mon amitié, me l'attacherent tellement, qu'il ne laissoit point passer de jour sans me venir voir deux fois. C'étoit le Médecin de ma maison. Il veilloit sur la santé de Sélima & sur la mienne, avec une attention qui ne pouvoit partir que du cœur. Il me communiqua tous ses secrets. La plupart sont innocens. Il y en a quelques-uns qui me le paroissent moins, & dont je serois fâché de faire l'expérience. Il continuoit, pendant ce tems-là, de mettre son art à profit, & de débiter avec succès ses remedes au public. Mais il tint mal la résolution qu'il avoit formée, de ne rien entreprendre à Rome qui pût paroître extraordinaire. Sa grande réputation le flatta; il voulut l'augmenter, en enchérissant toujours sur les premieres preuves qu'il avoit données de son savoir. La sévere Inquisition prit enfin connoissance de sa conduite, & le fit arrêter pour être conduit dans la prison du Saint Office. J'appris cette nouvelle étant à dîner chez Monsieur le Cardinal de Janson,

son, qui demeuroit sur la Place Saint Marc. Nous raisonnions sur cette rigueur étonnante des Inquisiteurs, lorsqu'un Gentilhomme François, qui venoit de Monte Cavallo, entra dans la salle, pour me dire de ne pas retourner à ma maison, si je ne voulois avoir le sort du Miracoloso. Je lui en demandai la raison, sans m'effrayer beaucoup. Il m'assura que j'étois soupçonné d'avoir eu part aux prestiges de cet Opérateur, à cause des fréquentes visites qu'il me rendoit; qu'on savoit même que la Marquise mon épouse s'étoit servie de son art pour accoucher heureusement, & que je lui avois fait un présent de mille écus; en un mot, que le dessein étoit pris de s'assurer de la Marquise, de moi, & de tous mes domestiques, pour examiner mûrement cette affaire.

J'admirai le zele de l'Inquisition, & la colere me fit lâcher quelques traits sanglans contre ce redoutable Tribunal. Cependant, comme il ne m'auroit pas été agréable d'être ex-

exposé à quelque insulte avec ma famille, je priai Monsieur le Cardinal de me tirer d'un si fâcheux embarras. Il eut la bonté d'envoyer aussitôt un de ses Officiers à Messieurs les Inquisiteurs, pour leur déclarer de sa part que j'étois Gentilhomme François, & que Sa Majesté Très-Chrétienne m'accordoit sa protection. La chose en demeura-là. Pour le Miracoloso Florisonti, personne n'a pû savoir ce qu'il est devenu.

La suite de cette histoire m'a empêché de dire, que c'étoit une fille, dont Sélima m'avoit fait pere. Le soin que je devois prendre d'un gage si cher de mon amour, m'obligea de retarder notre départ pour la France. Sans rien fixer, je résolus d'attendre que la mere & la fille fussent en état de supporter la fatigue d'une si longue route. Je trouvois assez d'agrémens à Rome, pour me déterminer à y demeurer toujours; mais j'étois pressé, depuis long-tems, du desir de revoir mon pere. Cette idée me revenoit sans-cesse, & troubloit

quelquefois mon repos. Il y a de la dureté, me disois-je souvent à moi-même, d'avoir abandonné si long-tems un si bon pere. Il est vrai qu'il n'a pas dépendu de moi de le revoir plutôt. Le Ciel m'est témoin que ce bonheur auroit été la consolation de mes peines. Peut-être aussi a-t-il été plus avantageux pour sa tranquillité, qu'il les ait ignorées. Tendre comme il est, que n'auroit-il pas souffert en apprenant que j'étois le malheureux jouët de la Fortune, & que tous mes jours étoient marqués de quelque disgrace ? Je puis lui porter maintenant un cœur tranquille. Toute la sévérité de sa vertu ne l'empêchera pas d'être sensible au plaisir de recevoir mes embrassemens, & ceux de ma chere épouse, dont il admirera le mérite & la modestie. Partons : pourquoi différer ? Mais le puis-je ? Dans l'état où est Sélima, l'exposerai-je aux dangers de la mer, qu'elle n'a déjà que trop éprouvés ? Hélas ! les vents, les flots, les hommes, ont voulu me la ravir ; puis-je

trop

trop la conserver ? Voilà de quels mouvemens j'étois quelquefois agité. Souvent même une profonde tristesse s'emparoit de mon ame, & je me retirois dans quelque lieu écarté pour me livrer à mes rêveries. Mais lorsque j'étois retourné à la maison, une parole, un coup d'œil ou un sourire de Sélima, faisoient rentrer la joie dans mon cœur ; & je cherchois, avec étonnement, quelle avoit pu être la cause de ma mélancolie

C'est ainsi que la Providence me préparoit insensiblement à tous les maux cruels qui m'étoient encore reservés. Providence impénétrable ! Qu'est-ce donc que l'homme ? Et pourquoi le Ciel prend-il plaisir à ruiner ses félicités les mieux établies ? Est-ce pour lui apprendre qu'il n'en doit pas chercher dans les biens périssables de la Terre ?

Aiant pris la résolution de ne pas quitter si-tôt le séjour de Rome, je m'occupai uniquement du soin de procurer quelque amusement à Sélima. Elle avoit si peu paru, depuis notre arrivée, qu'elle n'étoit

connue de personne, à la réserve de quelques Dames du voisinage qu'elle avoit été obligée de voir par bienséance. De ce nombre étoit Madame de Sanati, de la famille des Ottobons. Cette Dame avoit une Maison de campagne, à huit ou neuf milles de Rome, du côté de Frascati. Elle nous sollicitoit, depuis long-tems, d'y aller passer quelques semaines avec elle; & comme nous entrions dans la belle saison, je crus que le bon air qu'on respire dans cette agréable partie de la campagne de Rome, pourroit servir à rétablir entiérement Sélima de ses couches. Nous vîmes effectivement le plus beau Pays du monde. Frascati est situé au pied d'une côte. La ville est petite, mais tous les environs peuvent passer pour des lieux de délices. On y voit quantité de Maisons de plaisance des principaux Seigneurs de Rome, qui les appellent leurs vignes. L'eau y naît à chaque pas, des sources les plus fraîches & les plus vives: l'air y est sain, & presque toujours tempéré.

Le

La maison de Madame de Sanati est située près de la ville d'Aldobrandini, qu'on appelle Belvédere, à cause de la beauté de sa vue. Ce fut dans ce lieu enchanté que nous passâmes deux mois, qui nous parurent couler trop vîte.

On montre, à une lieue de Frascati, les ruines de l'ancien Tusculum, qui étoit une des Maisons de campagne de Cicéron. Je n'eus garde de me refuser le plaisir de voir de si beaux restes de l'Antiquité. J'y allai d'abord, avec Madame de Sanati & mon épouse, pour prendre une connoissance générale des lieux ; mais j'y remarquai quantité de choses qui me firent naître le dessein d'y retourner seul.

J'avois apperçu, dans le fond d'un fossé sec, les extrémités de quelques pierres, qui m'avoient paru trop bien liées pour ne pas faire partie d'une muraille ou d'un bâtiment. Un bâton assez fort, que je portois à la main, m'avoit servi à lever la terre à un pied de profondeur ; & certains restes d'architecture

tecture que j'avois découverts, m'avoient confirmé dans mes premieres conjectures. J'y retournai dès le lendemain, avec deux hommes, à qui je fis prendre des pioches & des pelles ; j'étois accompagné du fils de Madame de Sanati. Nous fîmes creuser la terre, des deux côtés de cette espece de muraille. A mesure que l'ouvrage avançoit, les pierres nous en paroissoient plus belles & plus ornées de différentes figures. Un coup de pelle fit sauter la moitié du chapiteau d'une colonne, le reste se trouva tout entier & fort bien conservé. Il y en avoit une autre, à quatre ou cinq pieds de celle-là, & au milieu des deux une ouverture ceintrée en forme de porte, ce qui me fit juger que c'avoit été l'entrée de quelque bâtiment. Cependant, comme nous ne trouvions rien qui parût aboutir à cette porte, je pris le parti de faire creuser quelques pieds plus loin, directement vers l'ouverture. Ce travail aiant été inutile, je fis encore avancer mes Ouvriers, & je

leur

leur fis faire ainsi consécutivement plusieurs fosses. Enfin ils trouverent un ouvrage de maçonnerie, qui me parut être une voûte, parce qu'il retentissoit sous les coups de pelle : ils eurent beaucoup de peine à briser les pierres, pour faire une ouverture. Ils l'élargirent assez pour le passage d'un homme ; & j'envoyai sur le champ chercher une échelle, qui nous servit à descendre dans ce souterrein, avec plusieurs flambeaux que je fis allumer.

Nous nous trouvâmes dans une espece de vestibule assez large, dont le pavé & les murailles étoient de pierres fort polies, mais quelques-unes brisées & hors de leur place. Après nous être reconnus un moment dans l'obscurité, nous apperçûmes deux portes qui communiquoient au vestibule ; l'une, qui sembloit conduire au premier endroit où j'avois fait creuser ; l'autre, qui étoit vis-à-vis, à l'autre bout. Je commençai par faire enfoncer celle-ci ; le bois en étoit si pourri, qu'il ne fit point de résistance

ſiſtance. Nous entrâmes dans une ſalle ſpacieuſe, au milieu de laquelle étoit une table de pierre, incruſtée de marbre en différens endroits. Il n'y avoit point d'autre ſiége qu'un mauvais banc, qui tomba en pieces lorſque nous l'eûmes remué. Au fond de la ſalle étoit une grande armoire, d'un bois fort épais, qui avoit réſiſté à la pourriture. Nous y trouvâmes plusieurs flacons, deux couteaux, & une petite cuve d'airain. Comme nous n'appercevions rien davantage, je fis remuer l'armoire, derriere laquelle nous fûmes étonnés de voir une porte de fer, croiſée d'une barre de même métal, dont les deux bouts entroient dans la muraille. Ce ne fut qu'avec des peines infinies, que nous vînmes à bout de l'ouvrir. Nous trouvâmes quatre degrés à deſcendre. Le premier ſpectacle qui nous frappa, fut celui de trois Statues de grandeur humaine, qui étoient appuyées contre la muraille, au bout d'un ſallon qui n'avoit pas plus de dix pieds de longueur. Ces Statues é-

toient

toient si affreuses, & en même tems si naturelles, que je me sentis le cœur glacé de crainte. Mes compagnons me proposerent de nous retirer, en me disant qu'il ne falloit pas douter que ce ne fût quelque endroit consacré au Démon, où il s'étoit fait d'abominables cérémonies. Je les rassurai, & nous avançâmes. Je reconnus que les Statues représentoient les trois Furies. Elles avoient toutes trois le pied sur un coffre de fer, dont la figure étoit un quarré long, de la grandeur d'un cercueil ordinaire. J'avoue que ce ne fut pas sans quelque frayeur que je fis ouvrir le coffre. J'y trouvai un poignard, tranchant des deux côtés, mais tout couvert de rouille; quelques os d'hommes ou de femmes, & une poussiere humide, qui étoit apparemment le reste d'un corps consumé de pourriture. Je pris le poignard. En considérant avec attention ce funeste monument, j'apperçus cette courte Inscription, sur le coffre, en caracteres très-lisibles:

FURORI SACRUM.

Je ne doutai point que ce ne fût l'effet de quelque vengeance cruelle, inspirée par la haine ou par l'amour outragé. Mon envie étoit de découvrir quelque chose qui pût me faire connoître à quel tems il falloit rapporter ce triste accident. Je cherchai exactement dans tous les coins du sallon ; j'examinai la muraille en faisant approcher tous les flambeaux ; & n'aiant rien apperçu, je retournai au coffre de fer, pour le visiter avec plus de soin. Mais, dans le tems que je remuois avec le poignard la cendre humide qui y étoit renfermée, il en sortit une flamme subite, qui s'attacha à mes cheveux, & qui en brûla dans un instant la plus grande partie. Ce prodige pensa faire mourir de frayeur mes trois compagnons, & je confesse ici qu'il m'épouvanta moi-même. Nous sortîmes, presque en fuyant, de cette horrible caverne, & nous regagnâmes le trou par lequel nous étions descendus.

Nous

Nous avions employé tant de tems à cette inutile découverte, qu'il étoit nuit lorſque nous arrivâmes à la maiſon de Madame de Sanati. Elle fut effrayée du récit que nous lui fîmes de notre avanture. Le bruit s'en répandit, en peu de jours, par tout le canton; on ajouta mille circonſtances terribles à ce que nous avions raconté, deſorte que ce lieu eſt devenu redoutable, même aux paſſans. Le trou fut refermé peu de tems après, & cette étrange hiſtoire ſera longtems célébre à Fraſcati.

Cependant je ſuis perſuadé, en y faiſant aujourd'hui réflexion, qu'il n'y eut rien que de naturel dans cet événement. J'avois un flambeau à la main, en remuant les cendres: l'humidité graſſe qu'elles conſervoient encore, put s'enflammer aiſément; & par la même raiſon la flamme dut ſe communiquer facilement à mes cheveux, qui étoient fort longs & chargés d'eſſence. Je les avois laiſſé croître, avec complaiſance, depuis mon départ d'Amaſie. J'eus quelque regret de me voir con-

contraint, par cet accident, de prendre la perruque.

Madame de Sanati n'épargnoit rien pour éloigner l'ennui de sa maison. Outre les plaisirs domestiques qu'elle faisoit renaître tous les jours, elle nous procura l'honneur de saluer le Prince Ludovisio, qui avoit une fort belle vigne dans le voisinage. Il nous donna plusieurs fois à dîner chez lui. Les principales Dames de Frascati étoient ordinairement de la fête, & y apportoient tout l'enjouement qui fait leur caractere. Mais, quelque jalouses qu'elles soient de l'avantage de plaîre & de paroître belles, elles confessoient que tous leurs charmes devoient céder à ceux de Sélima.

Nous n'eûmes pas le moindre mêlange de tristesse dans cet agréable séjour, excepté peut-être un peu de compassion, que nous causa l'alliance la plus mal assortie qui fut jamais. Madame de Sanati fut invitée à la nôce d'une jeune fille de Frascati, qui avoit tout au plus quatorze ou quinze áns. Elle nous engagea à lui tenir compagnie.

gnie. Nous nous rendîmes avec elle à la maison de la jeune épouse, qui nous parut une des plus aimables personnes du monde. Je ne doutois pas qu'elle n'eût fait choix d'un homme accompli, & j'attendois avec impatience le moment de son arrivée; mais je fus extrêmement surpris de voir un petit bossu, de très-mauvaise phyfionomie, les yeux rouges & enfoncés, l'air pâle & mal-sain, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, & les dents toutes pourries. Je marquai quelque étonnement à Madame de Sanati, qui me répondit qu'il en étoit de Frascati, comme de tous les autres Pays du Monde, où l'on sacrifie le mérite & la beauté aux richesses. Cet époux malotru possédoit dix ou douze mille livres de rente, & la jeune fille avoit peu de bien. Cette raison avoit fait fermer les yeux à son pere sur la difformité de son gendre. Mais ce qui affligea Sélima, ce fut de voir cette malheureuse petite créature courir avec joie vers son mari, comme si elle eût

eût été au comble du bonheur. L'enfance la rendoit alors insensible à ce qui n'aura pas manqué de lui causer ensuite bien des larmes.

Nous quittâmes la maison de Madame de Sanati, charmés de ses manieres honnêtes, & de sa générosité. Elle nous prêta son carosse pour retourner à Rome. Sélima jouissoit d'une santé parfaite. Je lui proposai de profiter du rétablissement de ses forces, & de la belle saison, pour entreprendre le voyage de France. Il nous étoit facile d'y arriver avant l'hiver, soit que nous fissions la route par mer, soit que nous prissions celle de terre, qui est moins dangereuse, mais plus fatigante. Le jour de notre départ fut arrêté avant que d'entrer à Rome. Nous trouvâmes, en y arrivant, le nombre de nos domestiques diminué, par la mort des deux Esclaves Turcs qui nous servoient depuis Amalie. Ils avoient été emportés en peu de jours, par une fievre maligne, qui commençoit à régner à Rome. Cette maladie,

die, dont je n'avois pas entendu parler à Frascati, m'allarma beaucoup. J'étois au désespoir d'avoir ainsi précipité Sélima au milieu du danger. Il étoit trop tard pour sortir de la ville avant la nuit; mais je résolus de partir le lendemain, à la pointe du jour, avec ma chere épouse & ma fille, & de laisser la femme de chambre avec Comtois, pour emballer les meubles les plus nécessaires sur la route. Inutiles précautions! La colere du Ciel se rioit de mes soins, & creusoit sous mes pas un abîme, où j'étois prêt de tomber pour n'en sortir jamais.

Il est certain que les hommes aiant reçu de Dieu la vie, & tous les autres biens qu'ils possedent, le même pouvoir qui les leur a donnés peut les ravir sans injustice. Le Créateur exerce un empire absolu sur tout ce qui est sorti de ses mains: s'il nous en accorde un usage passager, c'est en se réservant toujours le droit d'en disposer en maître. Qui peut douter de ces vérités?

Mais si le murmure & la révolte sont interdits aux Créatures ; si elles doivent respecter, même en périssant, la souveraine volonté qui les frappe & qui les détruit ; la douleur & les larmes ne doivent-elles pas du-moins leur être permises ? Leur ôtera-t-on jusqu'à cette malheureuse ressource dans leurs maux & dans leurs pertes ? Hélas ! puisque nous sommes sans force & sans résistance contre les malheurs qui nous accablent, qu'on accorde au moins ce triste privilege à notre foiblesse, de pouvoir nous affliger avec liberté. Est-ce trop se flatter, que se réduire à un si misérable partage ?

Mon Lecteur s'apperçoit assez de ce qu'il doit attendre dans la suite de cette Histoire. Ceux qui n'aiment point que leur tranquillité soit troublée, même par la compassion, ou ceux qui craignent d'être trop attendris par un récit douloureux, doivent interrompre ici leur lecture. Je n'ai plus que des soupirs & des pleurs à leur offrir. Je sens que toutes les plaies

de

de mon cœur vont se r'ouvrir, & qu'elles sont prêtes à saigner. Quatorze ans entiers, passés dans la douleur, n'ont pu m'accoutumer à ma perte, qui semble se renouveller tous les jours.

Sélima se mit au lit en bonne santé. Elle y eut à peine été deux heures, que je la sentis toute brûlante. Vous êtes malade, lui dis-je avec inquiétude; vous souffrez quelque douleur. Elle me répondit qu'elle avoit mal à la tête, & qu'elle étoit altérée; mais que c'étoit une bagatelle, qui ne devoit pas m'allarmer. Je me levai aussitôt, & j'envoyai chercher un Médecin, qui lui trouva une fiévre violente. Je me crus perdu, & je commençai dès ce moment à désespérer de sa vie. Un frisson mortel se répandit dans mes veines; je sentis des mouvemens qui m'avoient été inconnus jusqu'alors. Cependant, dans la crainte que mon désespoir ne fût apperçu de Sélima, je me fis violence pour prendre un visage tranquille. Sa fiévre redoubla au point du jour,

avec des douleurs insupportables. Le Médecin, que j'avois prié de ne la point quitter, lui fit prendre de tems en tems quelques liqueurs cordiales, qui ne la soulagerent point. La violence de sa fiévre lui causa un transport au cerveau, pendant lequel elle répéta cent fois mon nom, comme si elle eût eu quelque inquiétude pour moi. J'étois plus mort que vif auprès de son lit. Je tenois ses mains brûlantes, & je lui disois quelques paroles qu'elle n'entendoit qu'à demi. La connoissance lui revint entiérement vers le soir. Monsieur l'Abbé de la Trimouille, qui eut la bonté de se transporter chez moi à la nouvelle de sa maladie, me conseilla de lui faire donner les Sacremens de l'Eglise. Elle les reçut avec des sentimens vraiment chrétiens. Ses douleurs ne firent plus qu'augmenter jusqu'à minuit. Comme j'étois sans-cesse près d'elle, & que le Médecin qui y étoit aussi me recommandoit un profond silence, je n'avois que mes yeux, qui pussent servir d'interpretes à

ma

ma douleur. Elle tournoit aussi sur moi ses regards tendres & languissans, & quelquefois elle me serroit la main, en m'appellant son cher Salem. Le Médecin, que je consultois à tous momens, & qui étoit habile homme, me dit positivement qu'il ne croyoit pas qu'elle pût passer quatre heures du matin. Il ne raisonnoit que trop juste. Mon incomparable épouse expira à l'heure marquée, après m'avoir dit d'une voix foible & mourante : aimez-moi toujours, je meurs en vous aimant.

Pourra-t-on s'imaginer que je ne sois pas mort moi-même de douleur, ou que je ne me sois pas percé mille fois le sein de désespoir ? Que me restoit-il à espérer au monde, après avoir perdu Sélima ? Pourquoi ne me passai-je pas mon épée au travers du corps ? Pourquoi ne me précipitai-je pas dans le Tibre ? Tant de chemins peuvent conduire à la mort, ne devois-je pas choisir les plus courts ? Hélas ! Je les tentai tous l'un après l'autre, & mon cœur désespéré au-

 roit

roit voulu pouvoir les unir tous ensemble. On crut me rendre un bon office, en éloignant de moi tout ce qui pouvoit favoriser le dessein que j'avois pris de mourir; & l'on me veilla, pendant quinze jours, comme on auroit fait un Furieux ou un Insensé. J'étois en effet dans un état bien plus triste; car je perdis, non seulement tout amour pour la vie, mais la raison même, & tous les sentimens de Religion. Ni Monsieur le Cardinal de Janson, qui m'envoya visiter plusieurs fois, ni Monsieur l'Abbé de la Trimouille, ne firent par leurs sages conseils aucune impression sur mon esprit. Ils obtinrent de moi à-la-vérité que je ne mourrois pas; mais je formai le projet d'un genre de vie qui ne feroit gueres différent de la mort, & qui selon mes idées ne tarderoit pas long-tems à me l'attirer.

J'engageai d'abord le Médecin, par l'espoir d'une grosse récompense, à m'apporter, dans une boëte d'or que je fis faire exprès, le cœur de Sélima, quoiqu'elle fût déjà inhu-

humée; & de peur qu'il ne lui prît envie de me tromper, je voulus que Comtois, sur qui je me fiois, fût présent lorsqu'il iroit faire, la nuit, cette entreprise au tombeau. La chose fut exécutée heureusement deux jours après. Fier de la possession d'un si précieux trésor, je ne songeai plus qu'à remplir promptement mon dessein. Je louai une maison assez propre, dans un petit village appellé Venisi, qui n'est qu'à une demi-lieue de Rome, mais entouré de tous côtés d'un bois fort épais, qui en fait une profonde solitude. Je m'y rendis avec Comtois, & Agade femme de chambre de ma chere épouse, qui consentirent à s'attacher à ma fortune. Agade se chargea du soin de ma fille, que je lui fis amener aussi avec sa nourrice. J'emportai, à Venisi, tout ce qui avoit servi à Sélima pendant sa vie, ses livres, ses habits & ses autres meubles. Ce triste équipage devoit entrer dans mon projet. Mon premier soin fut de faire couvrir les murs & le pavé de la chambre, que j'avois choisie pour

ma demeure, d'un drap noir. Les fenêtres furent bouchées, n'aiant plus envie de revoir la lumiere du Soleil, mais de me servir seulement de celle de quelques flambeaux. Je fis suspendre aux murailles les habits de Sélima, afin qu'ils pussent frapper continuellement mes yeux. Je posai son cœur sur une table, couverte d'un grand tapis noir, au dessus de laquelle étoit un tableau qui la représentoit au naturel & dans toute sa beauté. Aux deux côtés de la table étoient des guéridons, qui soutenoient les flambeaux dont ce triste lieu devoit être sans-cesse éclairé. Quelques livres, un lit & une robe de couleur noire, composoient le reste des meubles. Telle étoit la disposition de cette espece de tombeau, dans lequel j'avois résolu de m'ensévelir tout vivant.

Si les pleurs & les soupirs ne peuvent porter le nom de plaisirs, il est vrai néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour une personne mortellement affligée. Tous les momens, que je donnois à ma douleur

leur m'étoient ſi chers, que pour les prolonger je ne prenois preſque aucun ſommeil. Deux mois ſe paſſerent, ſans que je penſaſſe même à me jetter ſur mon lit. Ma ſituation ordinaire étoit de me tenir aſſis près de la table ſur laquelle repoſoit mon tréſor, de le contempler en ſoupirant, de lui adreſſer la parole comme ſi j'euſſe eu Sélima devant les yeux, & de lui donner ſouvent mille baiſers, en l'arroſant de mes larmes. Je m'imaginois que ce cœur, autrefois ſi tendre, répondoit encore à mes ſentimens, qu'il plaignoit mes peines, & qu'il approuvoit les témoignages de ma fidélité & de mon amour. Quelquefois je penchois ma tête abbattue, ſur la table, ou ſur le dos de ma chaiſe; & le ſommeil fermoit mes yeux pendant quelques momens: mais mes gémiſſemens en devenoient plus vifs à mon réveil. Je jettois des cris, & je pouſſois des ſoupirs, qui attiroient Comtois à ma chambre, dans l'appréhenſion qu'il ne me fût arrivé quelque fâcheux accident. Ce pauvre

valet se mettoit à pleurer, en voyant le pitoyable état où j'étois. Il se retiroit sans parler, lorsqu'il m'avoit trouvé dans ma posture ordinaire. Je mangeois peu. Je dormois encore moins. Je lisois même très-rarement. Il est incroyable que j'aie pu passer un an tout entier dans cette maniere de vivre. C'est le Ciel sans-doute qui prit soin de me conserver la santé du corps, pour m'ouvrir un jour les yeux sur le danger de mon ame; car je perdis toute idée de Religion pendant cette fatale année; ou si je pensai quelquefois à Dieu, ce fut pour l'accuser de rigueur & d'injustice.

Quelque solitaire que soit la situation de Venisi, il étoit impossible qu'étant si proche de Rome, le bruit de mon avanture ne s'y répandît pas à la fin. On en apprit toutes les circonstances; & chacun plaignoit mon malheur, en même tems qu'on admiroit ma résolution. Monsieur l'Abbé de la Trimouille fut le premier que l'amitié & la compassion amenerent

à

à Venise. Quoique j'eusse défendu à mes gens d'ouvrir la porte de ma maison, ils ne crurent point que mes ordres regardassent un homme de cette distinction. Je fus surpris de voir cet illustre Abbé entrer dans ma chambre, sans m'avoir fait avertir de son arrivée. Où suis-je ? me dit-il en m'embrassant. Puis-je en croire mes yeux ? & n'est-ce point une ombre que je vois sous la figure d'un homme ?

Plût au Ciel, Monsieur, lui répondis-je, que je pusse perdre bientôt ce reste de figure, qui me distingue encore des ombres ! Je trouverois du-moins, en mourant, un repos que je ne puis espérer sur la Terre. Vous n'y pensez pas, reprit l'Abbé de la Trimouille ; savez-vous que votre vie appartient à Dieu, & que vous devez travailler à la conserver, tant qu'il la juge nécessaire au monde ? Moi, repliquai-je, moi nécessaire au monde ! Hélas ! que fais-je parmi les vivans ? Je les importune par mes gémissemens. Je les épouvante par mes cris. Vous me paroissez vous-même effrayé de

ma présence! Non, je ne saurois trop invoquer la mort, puisque la vie m'est insupportable, & qu'elle ne peut plus me rendre utile à personne. Mais c'est vous-même, repartit-il, qui vous réduisez à cette inutilité. Le remede est facile. Que ne faites-vous un effort, pour vous rendre à ce que la Religion & la raison demandent de vous? Un deuil si long & si extraordinaire n'honore-t-il pas assez la cendre de votre épouse? Lui rendrez-vous la vie, en vous faisant mourir pour elle? Songez que si Dieu permet qu'elle entende vos pleurs, & qu'elle soit encore sensible à votre amour, il n'est pas croyable qu'elle prenne plaisir à vous voir passer vos jours dans une tristesse qui vous consume. Si elle ignoroit ce que vous faites pour elle, vous perdez vos peines, & vous irritez Dieu en vous révoltant contre ses volontés.

Monsieur de la Trimouille me fit quantité d'autres raisonnemens de la même nature, & conclut enfin qu'il falloit que je retournasse à Rome avec lui. Ma douleur

étoit trop ingénieuſe & trop opiniâtre, pour céder ſi facilement. Je combattis toutes ſes raiſons; & je conclus à mon tour, que des malheurs tels que les miens méritoient des larmes éternelles. Il m'aſſura de la continuation de ſon eſtime, & me promit de m'honorer ſouvent de ſa viſite. Je me vis, en peu de tems, aſſiégé par un nombre conſidérable de perſonnes de diſtinction, que la curioſité ou l'amitié attiroient chez moi. Ils employerent les mêmes raiſons, pour me faire renoncer à un genre de vie ſi triſte. Je leur oppoſois les mêmes réponſes. Enfin, las d'être expoſé aux diſcours de tant de conſolateurs importuns, j'avois pris la réſolution de chercher un aſile moins connu, lorſqu'un jour on m'annonça la viſite d'un Gentilhomme François, qui ſe diſoit de mes parens. L'aiant fait introduire, je fus frappé effectivement de quelques-uns de ſes traits; mais c'étoit un ſouvenir ſi confus, que je ne pus me le remettre. Il ſembloit attendre néanmoins que je le reconnuſſe;

& voyant à peu près son dessein, je lui dis que son visage n'étoit pas étranger pour moi, & qu'il me feroit plaisir de se faire connoître davantage. Il ne me répondit qu'en se jettant à mon cou. Il me tint quelque tems embrassé, sans parler. Ah ! mon cher Marquis, s'écria-t-il, ne reconnoissez-vous pas le Chevalier de.... qui vous a toujours si tendrement aimé ? Dans quel état vous revois-je ? Hélas ! qu'ai-je appris ? La fortune ne se lasse donc pas de ses injustices ? Serez-vous toujours aimable, & toujours malheureux ?

J'avoue que mon cœur s'ouvrit pour un moment à la joie, quand j'eus reconnu mon oncle, le Chevalier de.... On a vu, dans le commencement de ces Mémoires, que j'avois eu de l'inclination pour lui dès mon enfance. D'un autre côté, sa vue me fit rappeller tout d'un coup le souvenir de mon pere. Ces deux idées m'attendrirent. Je lui rendis ses caresses, & l'aiant fait asseoir : Vous voyez, lui dis-je, à quel point le Ciel m'a rendu misé-

rable.

rable. Je ne parle point des malheurs que vous connoiſſez, & dont vous avez été témoin, ni de ceux que j'ai eſſuyés depuis dans tous les endroits où mon mauvais ſort m'a conduit. Celui qui cauſe aujourd'hui mes gémiſſemens les réunit tous. Je me conſume, depuis dix mois, dans les pleurs; & je tâche de hâter ma mort, comme l'unique bien qui me reſte à eſpérer. Mais vous, mon cher Chevalier, par quel hazard vous trouvez-vous dans cette triſte maiſon? Que me direz-vous de mon pere, de vous-même, & de toute la famille?

Le Chevalier commença par m'aſſurer que mon pere ſe portoit bien, & qu'il n'avoit point eu d'autre chagrin que celui qu'il avoit reſſenti, en apprenant que j'avois été tué en Servie par les Turcs. Il me dit que Scoti, qui m'avoit cru mort avec Monſieur de Mariener & le reſte du détachement, avoit rapporté cette fauſſe nouvelle à ſon retour d'Allemagne; que pour lui, étant arrivé à Rome depuis quelques jours pour une affaire d'im-

portance, il avoit été informé de mon malheur par le bruit public, que l'opinion de ma mort lui avoit d'abord caufé quelque embarras; mais qu'aiant été inftruit de tout par Monfieur le Cardinal de Janfon, & par Monfieur l'Abbé de la Trimouille, l'affurance que j'étois en vie l'avoit comblé de joie, & qu'il étoit venu auffi-tôt, avec un empreffement extrême, pour partager avec moi mes douleurs, & pour m'offrir les foulagemens qu'il croyoit y pouvoir apporter. Il me raconta enfuite les changemens qui étoient arrivés dans la famille; la mort de la Comteffe fa mere, & celle de fon frere ainé, qui n'avoit pas laiffé d'enfans, deforte qu'il fe trouvoit leur unique héritier; mais qu'aiant été engagé dès fa jeuneffe dans l'Ordre des Chevaliers de Malthe, il avoit fait des vœux, & que c'étoit pour s'en faire relever qu'il avoit entrepris le voyage de Rome. Il me protefta que je ferois le maître de fes biens plus que lui, & qu'il ne les vouloit employer qu'à me reconduire

en

en France, & à m'y faire oublier mes infortunes passées. Enfin ce généreux Chevalier me donna mille marques de la plus parfaite tendresse, & de la plus sincere compassion.

Je lui en donnai aussi de la reconnoissance la plus vive. Je vois bien, lui dis-je, mon cher Chevalier, que le Ciel veut retarder ma mort, puisqu'il rend aujourd'hui mon cœur capable d'un sentiment de joie. Ce que vous m'apprenez de vous-même me touche beaucoup; ce que vous m'avez dit de mon pere me fait naître une forte envie de le revoir. Je consens à retourner en France. Pour la promesse que vous me faites de m'y rendre heureux, elle est bien une preuve de votre générosité, mais elle ne sauroit flatter mon espérance. Ma destinée est de ne l'être en aucun lieu; & sans prévoir de nouveaux malheurs, j'ai assez de mortels sentimens qui m'occupent, pour être toute ma vie le plus infortuné de tous les hommes. Voyez-vous cette boëte?

te ? continuai-je en lui montrant le cœur de Sélima : voilà le tombeau de mes plaisirs, & la source éternelle de mes peines. Il n'y aura de moment heureux pour moi que celui de la mort, où mon cœur se rejoindra à celui de ma chere épouse, qui est ici renfermé. Le Chevalier prit la boëte entre ses mains, & la baisa respectueusement. Je lui fis voir le portrait de celle à qui ce précieux reste avoit appartenu. Il en fut charmé comme de la plus belle chose qu'il eût jamais vue. Il le fut bien davantage du récit que je lui fis de ses admirables qualités, & de la tendresse infinie qu'elle avoit eue pour moi : chaque parole me coûtoit quelques larmes ou un soupir.

Après avoir passé quelques heures dans un entretien si doux, le Chevalier me pria d'accorder la permission d'entrer dans ma chambre, à Scoti, qui mouroit dehors de l'impatience de me voir. Quoi ! lui dis-je, Scoti est avec vous ? Qu'il entre, je le veux voir promptement. Ce fidele valet se jetta à

mes

mes pieds en entrant; il les mouilla de ses pleurs, & me dit mille choses, telles que l'excès de sa joie les lui inspiroit. Je lui fis raconter la maniere dont il étoit revenu en France, après m'avoir cru mort. Il se tira bien de ce récit; & il nous exprima, d'un air fort touchant, la douleur que ma perte lui avoit causée. Lorsqu'il eut fini, il se tourna vers le Chevalier, & nous surprit par ce compliment, qu'il lui adressa: Monsieur, lui dit-il, vous avez bien voulu me recevoir à mon retour pour votre valet de chambre, & c'étoit la plus heureuse condition que je pusse espérer après avoir perdu mon cher Maître: mais aujourd'hui que j'ai le bonheur de le retrouver, permettez, s'il vous plaît, que je vous quitte pour employer le reste de ma vie à son service. Le Chevalier prévint ma priere, en assurant Scoti qu'il y consentoit de tout son cœur, & qu'il trouvoit sa demande fort juste. Ainsi ce pauvre garçon reprit, auprès de moi, la place qu'il avoit occupée si longtems.

J'of-

J'offris, au Chevalier, d'écrire en sa faveur à Monsieur le Cardinal de Janson, & à d'autres personnes, dont j'avois l'honneur d'être connu particuliérement, & qui pouvoient avancer ses affaires. Son mérite, joint à mes recommandations, les fit réussir plutôt qu'il ne l'espéroit. Je ne quittai point ma maison de Venisi jusqu'au tems de notre départ. Mais quoique je ne changeasse rien à la vie que j'y avois menée, je me rendis un peu plus facile à recevoir les visites de diverses personnes qui me faisoient cet honneur. La conversation rouloit toujours sur le mérite de Sélima, sur la constance de mon amour & sur l'excès de ma tristesse. Un Ecclésiastique d'un rang distingué me raconta un jour l'histoire suivante, à cause du rapport qu'elle avoit avec la mienne.

Sixte V. aiant été élevé à la premiere Dignité de l'Eglise, travailla comme les autres Papes à l'aggrandissement de sa famille. Parmi ses parens, il y en avoit un qui s'appelloit du même nom que lui, c'est-

c'est-à-dire, Perretti, & dont l'esprit promettoit beaucoup, quoiqu'il n'eût point eu d'autre éducation que celle qu'on donne à un pauvre enfant de village. Ce jeune homme étant venu à Rome, fut présenté au Pape, qui lui proposa d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique. Il fut obligé de prendre ce parti par timidité, malgré ses inclinations, qui en étoient fort éloignées. Il fit en peu de tems ses études avec tant de distinction, qu'il devint cher à Sixte V. Tout le monde s'attendoit à le voir monter aux premiers Emplois, & le Pape lui ordonna de prendre les Ordres Sacrés dans cette vue. Mais Perretti, que la qualité de parent du Pape & le commerce du monde avoient déjà formé, se sentit assez de hardiesse pour ne plus déguiser sa répugnance. Sixte V. surpris, en voulut savoir la raison. Perretti prit ce moment pour se jetter à ses pieds, & pour lui ouvrir son cœur. Dans le tems qu'il n'étoit encore qu'un pauvre Paysan, il avoit eu des yeux pour reconnoître la beau-

té de la fille du Seigneur de sa Paroisse, qui se nommoit le Signor Monetto, & l'amour s'étoit glissé dans son cœur. La fortune n'avoit point changé ses sentimens. Il confessa au Pape, que s'il avoit assez de bonté pour vouloir le rendre heureux, il falloit lui permettre d'épouser sa Maîtresse. Après avoir balancé un moment, Sixte V. y consentit. Perretti part avec cette heureuse permission, demande sa fille au Signor Monetto, qui se crut trop honoré de devenir allié du Pape, & revient à Rome, après son mariage, pour présenter son épouse au Chef de l'Eglise. Elle parut aimable aux yeux de toute la Cour Romaine. Perretti jouissoit de son bonheur en attendant les bienfaits de son parent, qui ne pouvoient lui manquer, lorsqu'une mort imprévue lui enleva sa chere épouse dans la premiere année de leur mariage. Ce coup abbattit sa constance. Il résolut de se dérober au monde, pour se livrer tout entier à sa douleur. Par le crédit qu'il avoit en qualité de parent du Pape, il obtint

tint fecrettement qu'on le laiſſât deſcendre dans le caveau où ſon épouſe avoit été renfermée ; il y prit des proviſions pour long-tems , & de quoi s'éclairer dans l'obſcurité. Là, ſeul, & uniquement occupé de ſa perte, il paſſa deux mois ſans que perſonne pût ſavoir ce qu'il étoit devenu. Enfin le Sacriſtain de l'Egliſe où étoit le caveau, qui avoit ſeul le ſecret de Perretti, crut s'ouvrir un chemin aux Honneurs, en découvrant au Pape cette lugubre hiſtoire. Perretti fut ramené au jour malgré lui ; & dégouté du mariage par un ſi malheureux ſuccès, il embraſſa l'Etat Eccléſiaſtique, & poſſéda enſuite une des plus éclatantes Dignités de l'Egliſe.

Monſieur Sachetti, qui me rapporta cette hiſtoire, en prit occaſion de m'exciter à prendre le parti de l'Egliſe, pour me remettre, diſoit-il, de mes longues agitations par une vie douce & tranquille. Je n'étois pas en état de goûter ce conſeil. Je demeurai dans la réſolution de retourner en France. Nous partîmes de Rome, après que

j'eus

j'eus rendu les civilités que je devois à mes Amis, & nous arrivâmes heureusement à Marseille sur une Galere du Pape, qui portoit Monsieur le Nonce.

Nous prîmes aussitôt le chemin de notre Province. J'eus la douce consolation de retrouver mon pere, & de décharger ma douleur dans son sein. La satisfaction que j'avois à le voir souvent, & à l'entretenir, me fit céder aux instances du Chevalier, qui me pressoit fortement de choisir ma demeure dans son Château. J'y passai, pendant quelques années, une vie solitaire & pleine de langueur, insensible aux divertissemens que cet oncle aimable tâchoit de me procurer, & toujours possédé d'une sombre & profonde tristesse. Je l'engageai à se marier, presque malgré lui. Son dessein étoit de partager ses biens avec moi pendant sa vie, & de faire ma fille, en mourant, son héritiere universelle. Je m'opposai à cette généreuse inclination. Il faut, lui dis-je, que notre Maison subsiste, & que vous laissiez un succes-

ceſſeur. Peut-être conſentirois-je à votre envie, ſi ma fille étoit d'un autre ſexe; mais je ſerai trop content, ſi vous voulez bien me promettre de prendre ſoin d'elle, au cas que ma mort arrive avant ſon établiſſement.

La petite Julie croiſſoit à vue d'œil. Je lui avois donné ce nom en mémoire de ma chere ſœur. Elle repréſentoit ſi parfaitement ſa mere, qu'il auroit été difficile de s'y méprendre, quand on avoit vu le portrait de Sélima, que j'avois apporté d'Italie. Dès l'âge de cinq ou ſix ans, Julie paroiſſoit ſentir mes peines. Elle pleuroit quelquefois, en voyant mes triſtes regards s'attacher ſur elle, & la conſidérer long-tems d'un air attendri. Elle s'efforçoit de me conſoler par ſes petites careſſes. Je lui montrois le portrait de Sélima, & je l'accoutumois à regretter une mere dont elle auroit fait les délices. Comme Agade n'avoit pas les manieres aſſez Françoiſes pour l'élever auſſi bien que je le ſouhaitois, je la mis, pour quelques années, dans un

Couvent célébre de Religieuſes, où l'on recevoit de jeunes Perſonnes de qualité, pour leur donner l'éducation. Agade voulut la ſuivre; ce que j'eus quelque peine à obtenir de la Supérieure du Couvent.

Peu de tems après je perdis mon pere. Il mourut de la mort des Saints, après avoir vécu comme eux. J'étois près de lui lorſqu'il rendit le dernier ſoupir. Je lui demandai en grace de m'obtenir de Dieu celle de le ſuivre bientôt. Il me le promit d'un viſage riant, & qui ne ſe ſentoit point des horreurs de la mort. Si cette perte me fit verſer des larmes, ce n'étoit point de ces larmes ameres que la douleur arrache. Je trouvois, au contraire, de la douceur à penſer que la vie ſainte de mon cher pere alloit être couronnée. Je conſidérois ſon bonheur avec des yeux d'envie. Il eſt au port, diſois-je, hélas! le rejoindrai-je bientôt? Je l'ai toujours invoqué depuis dans mes prieres.

Mes occupations ont été ſi ſimples dans la ſuite de ma vie, qu'elles

les ne méritent pas un détail qui n'auroit rien d'intéressant. Le Chevalier qui porte à présent le nom de Comte de... n'a rien relâché jusqu'aujourd'hui de sa généreuse amitié. Il m'a pressé même fort long-tems de penser à un second mariage ; & les instances qu'il m'a faites sur cet article, sont l'unique chagrin qu'il m'ait jamais causé. Lorsque ma fille eut atteint l'âge de quinze ans, il fut le premier à me faire songer à son établissement. Je trouvai qu'en effet il étoit tems de la retirer du lieu solitaire où elle étoit. Je me rendis moi-même au Couvent, dans le dessein de l'en faire sortir, & de l'amener au Château du Comte. On ne peut être plus surpris que je le fus, de la réponse qu'elle fit à cette proposition. Mon cher pere, me dit-elle, je vous conjure de me laisser toute ma vie dans cette sainte retraite. Je sens que la volonté divine m'appelle à l'Etat Religieux. Je n'attendois que le bonheur de vous voir, pour vous demander votre consentement;

j'ose espérer que vous ne me le refuserez pas.

Je fus quelque tems incertain sur la maniere dont je devois lui répondre. Enfin je l'assurai que je l'aimois trop pour vouloir gêner ses inclinations, & qu'elle me verroit consentir à tout ce qui pourroit la rendre heureuse. Mais, ajoutai-je, songez-vous bien, ma fille, au chagrin que votre résolution va me causer? Quoi! vous voulez abandonner votre pere, qui vous regardoit comme son espérance & sa consolation, & qui se promettoit de passer le reste de ses jours avec vous? Prenez du moins du tems pour y faire une sérieuse attention. Je veux absolument que vous sortiez aujourd'hui de cette Maison, pour venir demeurer quelque tems avec moi. Vous serez libre d'y retourner, si vous persistez dans vos sentimens. Je la ramenai ainsi au Château. Le Comte, à qui j'appris son dessein, employa toute son adresse pour lui ôter cette idée mal-entendue de dévo-

votion. Elle l'écoutoit avec douceur. Elle badinoit même agréablement avec lui, mais son esprit demeuroit inflexible, & rien ne paroissoit capable de la faire changer. Sa beauté lui attira la visite & les hommages de toute la jeune Noblesse du Canton. Elle faisoit semblant de ne point s'appercevoir de l'empressement qu'on marquoit pour elle. Les soupirs de ses Amans la faisoient rire, & elle nous divertissoit par le récit de leurs expressions tendres, qu'elle traitoit de ridicules. Le Comte se désespéroit de voir que rien ne pouvoit vaincre ce petit cœur. Un jour, en retournant d'une visite qu'il avoit rendue à un Gentilhomme de ses voisins, il me dit en riant qu'il avoit trouvé de quoi rabattre la fierté de Julie, & qu'on lui améneroit le lendemain l'Amour même, pour triompher d'elle. Il parloit d'un jeune Gentilhomme qui étoit arrivé nouvellement de Paris, & qu'il avoit invité à le venir voir. Il est vrai que je le trouvai d'une figure charmante, en le voyant entrer

trer au Château avec quelques autres de nos voisins. Je ne doutai point que ma fille, qui ne pouvoit avoir le cœur si dur qu'elle le faisoit paroître, étant née d'un pere & d'une mere si tendres, ne fût touchée de l'amour de cet aimable jeune-homme, s'il arrivoit qu'il en prît pour elle. Le Comte ne tarda point à leur procurer l'occasion de se connoître. Leurs regards se rencontrerent bientôt. Ces deux cœurs étoient faits pour s'aimer. J'avois les yeux attentifs sur ma fille. Elle s'apperçut que je l'avois surprise dans le moment qu'elle jettoit un coup d'œil sur le jeune Marquis. Elle en rougit, & elle affecta de ne plus le regarder.

Je lui dis le soir, un peu malicieusement, que j'aurois souhaité que Monsieur le Marquis de...., qui me paroissoit lui vouloir du bien, eût pu lui plaîre; qu'il me plaîsoit beaucoup à moi-même, & que j'en aurois fait volontiers son mari. Elle me répondit, avec un dédain de commande qui étoit démenti par sa douceur naturelle,

que

que je ſavois de quel époux elle avoit fait choix, & qu'elle n'attendoit que mes ordres pour aller prendre les ſeules chaînes qu'elle vouloit porter. Eh! ma chere fille, interrompis-je en l'embraſſant, pourquoi me fais-tu myſtere de ce qui ſe paſſe dans ton cœur? Pourquoi te contraindre avec un pere qui t'aime, & qui ne ſouhaite que de te voir heureuſe? Tu me déguiſes envain tes ſentimens. Je les ai pénétrés. Le Marquis t'eſt plus cher que tu ne veux l'avouer, plus cher que tu ne le penſes peut-être toi-même. Sa rougeur & ſon trouble acheverent de me perſuader qu'elle aimoit. Le jeune Marquis, qui en étoit devenu amoureux juſqu'à l'excès, & qui ne croyoit plus pouvoir vivre ſans la voir, me pria d'approuver ſa paſſion, & de lui permettre quelque eſpérance. Il ne laiſſa plus paſſer de jour ſans venir au Château. Le mariage ſe fit enfin, avec une égale ſatisfaction des deux Amans, & l'applaudiſſement général de toute la Nobleſſe du Pays. Je don-

nai à ma fille tout l'argent qui me restoit, avec les pierreries & les bijoux de mon épouse ; ce qui montoit du-moins à la somme de deux cens cinquante mille francs. Le Comte, dont la générosité n'avoit pas de bornes, lui fit présent en pur don d'une de ses plus belles Terres.

Il avoit perdu sa femme peu de tems après son mariage, c'est-à-dire environ deux mois avant celui de ma fille ; elle ne lui avoit pas laissé d'enfans, & je ne lui voyois aucune inclination à prendre de nouvelles chaînes. La crainte de contribuer à cette froideur, par le fond de tristesse qui m'accompagnoit toujours, fut le premier motif qui me fit penser à notre séparation. Je n'avois été retenu que par ma tendresse pour ma fille. Son établissement me rendoit la liberté de suivre ma plus chere inclination, qui me portoit à la solitude. Je jettai les yeux sur une Abbaye, qui n'étoit éloignée que d'une journée de la demeure du Comte ; & sans pousser le déta-

che-

chement du Monde aussi loin que mon pere, je me flattai d'y pouvoir retrouver la paix du cœur, dans les exercices d'une vie douce & tranquille. Un événement fort extraordinaire, dans lequel je fus mêlé sans m'y être attendu, mit le sceau à ma résolution.

Entre plusieurs Personnes de distinction avec lesquelles nous vivions familiérement, j'avois conçu beaucoup d'amitié pour un homme de mon âge, qui s'étoit retiré dans une ville voisine, après avoir été long-tems Consul de France dans une des Echelles du Levant. Il savoit, comme moi, la Langue Turque. Sa fortune n'avoit pas toujours répondu à sa naissance; mais cette raison, qui l'avoit conduit dans les Pays étrangers, étoit devenue un motif si puissant pour son industrie, que dans l'espace de quinze ou vingt ans il avoit amassé des biens considérables. Pour les qualités naturelles, je ne lui connoissois pas d'autre défaut qu'un penchant excessif pour les femmes. Il joignoit aux plus nobles

ſentimens de la généroſité, de la droiture & de l'honneur, toutes les lumieres & tous les agrémens de l'eſprit; mais s'étant amolli dans un climat voluptueux, il me confeſſa qu'il y avoit pris des habitudes auxquelles il n'avoit pu renoncer à ſon retour. Après avoir abuſé des libertés de l'Aſie, pour ſe permettre d'entretenir un grand nombre de Maîtreſſes, il avoit cru donner beaucoup aux loix & aux bienſéances de ſa Patrie, en réduiſant ſes affections à deux de ces femmes, qu'il avoit amenées en France, & qu'il ne faiſoit pas difficulté de garder dans ſa maiſon, à titre de malheureuſes orphelines, qu'il avoit rachetées de l'eſclavage & converties au Chriſtianiſme. L'une étoit Géorgienne, & l'autre Cyprienne; toutes deux d'une figure ſéduiſante, & la plus âgée d'environ vingt-cinq ans. Il avoit deux enfans de la ſeconde, mais le plus vif penchant de ſon cœur étoit pour la premiere. Elles vivoient dans une parfaite intelligence, par le ſoin qu'il avoit de ne pas leur faire

faire appercevoir d'inégalité dans le partage de ses affections.

Cet aveu qu'il me fit un jour, & sur lequel j'étois déjà prévenu par les soupçons publics, m'autorisoit naturellement à lui représenter qu'une intrigue si contraire à nos usages, ne pouvoit se soutenir long-tems en France. Mes idées de religion n'étoient pas encore assez pures, ni mon zele assez vif, pour me faire employer des motifs plus puissans que ceux de la raison & de l'honneur; mais après lui avoir fait envisager les obstacles qu'il trouveroit tôt ou tard à ce double commerce, je lui parlai de l'honnêteté naturelle, qui me paroissoit blessée par l'indifférence qu'il marquoit pour le sort de ses enfans. Il les faisoit élever avec soin, mais dans une campagne éloignée, & sous des noms déguisés; sans aucune vue pour l'avenir, & comptant uniquement sur son bien, qui le mettoit toujours en état de pourvoir à leur fortune. Outre la tache de leur naissance, qui étoit un mauvais héritage à leur laisser, je

lui fis considérer que sa vie étant incertaine, comme celle de tous les Mortels, il ne resteroit aucune espérance à ces petits Malheureux, s'il venoit à la perdre par quelque accident. Mon exemple étoit une preuve sans replique dans un cas où les différences mêmes étoient extrêmement à mon avantage, & prouvoit assez qu'il ne faut rien attendre de l'équité naturelle contre les loix de l'ordre établi. En un mot, je me voyois exclus de tous les droits de la succession, pour de simples formalités civiles qui avoient manqué au plus saint de tous les mariages.

Il parut frappé de ces réflexions; & dans l'abondance des généreux sentimens dont il étoit rempli, il acheva de m'ouvrir son cœur Mes deux Esclaves, me dit-il, ou pour leur donner un nom qu'elles méritent mieux, mes deux Maîtresses ne sont point des femmes dont le mérite ne consiste que dans leur figure. Elles ont toutes deux de l'esprit & de la fierté. J'ai pensé,

sé, plus d'une fois, que si je me déterminois jamais pour le mariage, ce ne pourroit être qu'en faveur de l'une ou de l'autre; & je les estime assez pour n'être pas arrêté par le souvenir de leur ancienne condition. Mais je serois cruellement partagé, s'il étoit question du choix. Vous n'en sauriez juger, ajoûta-t il, si je ne vous explique par quelle sorte de lien je suis attaché à ces deux femmes, & comment elles sont tombées entre mes mains.

La Cypriote, qui se nommoit Hélene Arriki, avoit été enlevée dans son Ile par un Officier Turc, qui l'amena dans le Port où je résidois, pour la conduire à la ville où il avoit son établissement. Soit qu'il l'eût enlevée malgré elle, comme elle s'est toujours efforcée de me le persuader, soit que le repentir eût suivi de près quelque folle passion, elle se déroba le soir à son Ravisseur; & n'aiant pas eu de peine à se faire conduire chez le Consul de France, elle vint, en qualité de Grecque, me deman-

 der

der ma protection contre une violence ſuppoſée. Je ne balançai point à la lui accorder Ma déclaration, que je fis ſur le champ au Cadi, eut tout l'effet qu'elle en avoit eſpéré. L'Officier Turc eut à peine le tems de ſe mettre à couvert par la fuite. Hélene demeura tranquille dans ma maiſon, pour attendre un Vaiſſeau qui fît voile en Chypre. Mais ſa beauté n'aiant pas eu moins de part que la juſtice au ſervice que je lui avois rendu, je ne pûs la voir long-tems dans cette familiarité, ſans lui faire connoître une partie de mes ſentimens. Ce n'étoit point un paſſion qu'elle m'avoit inſpirée; cependant les marques en furent aſſez preſſantes, pour lui perſuader qu'elle avoit pris beaucoup d'empire ſur mon cœur. Je dûs peut-être, à ſa vanité plus qu'à ſon amour, les complaiſances qu'elle eut pour moi; d'autant plus que ſa naiſſance, qui étoit honnête, & le pouvoir qu'elle avoit de diſpoſer d'elle-même, donnant beaucoup de prix au ſacrifice qu'elle me faiſoit de ſa liber-

té,

té, je lui promis une eſpece de ſupériorité ſur pluſieurs autres femmes que j'avois achetées ſucceſſivement, & qui ne pouvoient lui diſputer cette préférence. Auſſi la paix n'en régna-t-elle pas moins entre ſes Rivales. J'eus d'elle mes deux enfans; ils me la rendirent encore plus chere, parce que je n'en avois d'aucune de ſes compagnes, & je lui dois le témoignage qu'elle n'a jamais abuſé des droits que cette nouvelle diſtinction lui donnoit ſur toutes les autres.

Dans le deſſein que je méditois déjà de repaſſer en France avec un bien qui ſuffiſoit à mon ambition, il auroit été fort heureux pour moi que ma ſituation n'eût pas changé, & qu'en laiſſant une douzaine de femmes, dont je n'avois jamais compté de me faire accompagner juſqu'en Europe, j'euſſe pu revenir avec la ſeule Hélene, à laquelle ſes deux enfans m'attachoient, & que j'aurois été le maître de préſenter ici ſous le titre qu'il m'auroit plû de lui accorder. Je ne me ſentois pas même d'éloigne-

gnement à lui en donner un légitime, & je n'étois combattu que par le soupçon qui m'étoit toujours resté de ses amours avec l'Officier Turc. Mais une avanture, que je commence à regarder comme le plus grand malheur de ma vie, altéra tout-d'un-coup mes dispositions.

Dans un voyage que je fus obligé de faire en Perse pour les affaires du Roi, j'avois pris pour guide, à mon retour, un Arabe, dont on m'avoit garanti le courage & la fidélité. Ma suite n'étoit composée d'ailleurs que de quatre domestiques. Un jour en traversant un désert d'Arabie, la disette d'eau, ou plutôt l'infection que les sauterelles avoient répandue dans tous les puits qui se trouvent sur la route, nous avoit réduits pour toute ressource à une petite quantité d'eau fraîche, que mes gens portoient dans des outres; nous apperçûmes, à quatre cens pas d'une colline, un Cavalier bien monté, qui venoit vers nous à toute bride. Je m'arrêtai, avec

avec quelque défiance, dans un lieu rempli de Brigands. Mes gens, qui étoient armés de fusils, coucherent le Cavalier en joue. Il retint son cheval, & nous cria en Langue Turque qu'il ne pensoit pas à nous insulter. En nous tenant ce discours, il reculoit sur ses traces, pour se mettre hors de la portée de nos armes; & lorsqu'il se crut en sûreté, il fit entendre, par quelques signes de la main, qu'il desiroit de nous parler. Mon Arabe ne balança point à s'approcher de lui. Je les laissai un moment ensemble. Après quelques mots d'explication, le Cavalier, s'étant assuré qu'il n'avoit rien à craindre, descendit de cheval. Les complimens ne furent pas longs. Il étoit si plein de son malheur, qu'il me demanda aussi-tôt notre assistance. J'ai, me dit-il, derriere cette colline une grosse compagnie que j'amene d'Alep. Avancez-vous pour être témoin de notre funeste situation, & peut-être aiderez-vous à notre salut. Je montai la colline avec mes gens;

& je découvris bientôt la Caravane, composée d'une vingtaine de valets, & d'environ cent chameaux, qui servoient à porter dans des bahus, à la maniere de Perse, deux cent filles âgées de douze à quinze ans. Elles étoient dans un état, dont la seule vue inspiroit la pitié, couchées par terre, la plupart fort belles, mais les yeux baignés de larmes, & le désespoir peint sur leurs visages. Les unes jettoient des cris pitoyables, & d'autres s'arrachoient les cheveux. Jamais je ne serai aussi touché que je le fus de ce spectacle; & quoique j'entrevisse une partie de la vérité, je demandai au Cavalier qui étoient ces misérables filles, & d'où venoient leurs lamentations? Il me répondit, en Italien, que je voyois sa ruine entiere; qu'il étoit un homme perdu, & plus désespéré cent fois que toutes ces filles. Il y a dix ans, ajouta-t-il, que je les éléve dans Alep, avec des soins & des peines infinies, après les avoir achetées bien cher. C'est ce que j'ai pu rassembler de plus
beau

beau en Grece & en Arménie; & dans le tems que je les conduis pour les vendre à Bagdad, où la Perse, l'Arabie & le Pays du Mogol s'en fournissent, j'ai le malheur de les voir périr faute d'eau, pour avoir pris ce chemin comme le plus sûr.

Ce récit m'inspira une égale horreur pour sa personne & pour sa profession. Cependant je feignis d'autres sentimens, pour l'engager à m'apprendre le reste de son avanture. Il continua librement, & nous montrant des fosses qui venoient d'être comblés; j'ai déjà fait enterrer, me dit-il, plus de vingt de ces filles, & dix eunuques, qui sont morts pour avoir bu de l'eau des puits. C'est un poison mortel pour les hommes & les bêtes. A peine même y trouve-t-on de l'eau; ce ne sont que des sauterelles mortes, dont l'odeur seule est capable de tout infecter. Je n'ai, pour soutenir les plus foibles de mes filles que le lait de quelques chameaux femelles; & si l'eau continue de leur manquer,

il faut m'attendre à laiſſer dans ce déſert la moitié de mes eſpérances.

Pendant que je déteſtois, au fond du cœur, la barbarie de cet infame Marchand, la compaſſion dont j'étois rempli pour tant de malheureuſes, me tiroit les larmes des yeux. Mais je fus pénétré de ſaiſiſſement & de douleur, lorſque j'en vis neuf ou dix, qui touchoient à leur fin, & que j'apperçus, ſur les plus beaux viſages du monde, les dernieres grimaces de la mort. Je m'approchai d'une d'entre elles, qui alloit expirer; & coupant la corde qui attachoit de mes outres, je me hâtois de lui offrir moi-même à boire. Mon Guide Arabe devint furieux. Je compris, par l'excès auquel il s'emporta, combien ces Peuples ont de férocité dans les mœurs. Il prit ſon arc, & d'un coup de fleche il tua la jeune fille que je voulois ſecourir. Enſuite il jura qu'il traiteroit de-même toutes les autres, ſi je continuois de leur donner de l'eau. Ne vois-tu pas, me dit-il d'un ton brutal, que ſi tu prodigues le

peu

peu d'eau qui nous reſte, nous ſerons bientôt réduits à la même extrémité ? Sais-tu que d'ici à vingt lieues, il n'y en a pas une goutte qui ne ſoit empoiſonnée ? En me tenant ce diſcours, il fermoit les outres, & les attachoit au cheval avec une action ſi violente, & tant de fureur dans les yeux, que la moindre réſiſtance l'eût rendu capable de m'attaquer moi-même.

Cependant il conſeilla au Marchand Turc d'envoyer quelques-uns de ſes gens, avec des chameaux, vers un marais qu'il lui nomma, & qui ne devoit pas être fort éloigné, dans lequel il ſe trouve des eaux vives, qui pouvoient avoir été garanties de la corruption. Mais la crainte que les Arabes ne vinſſent lui enlever ce qui lui reſtoit de ſa marchandiſe, l'empêchoit de prendre ce parti ; & nous le laiſſâmes dans une irréſolution dont nous ne vîmes pas la fin. Je ne dirai rien des cris que j'entendis jetter à tant de victimes innocentes, lorſque nous voyant partir, elles perdirent l'eſpérance

qu'el-

qu'elles avoient conçue de notre arrivée. Ce souvenir m'attendrit encore. Mon Arabe en prit une, que le Marchand n'osa lui contester, & la mit en croupe derriere lui; dans le dessein, me dit-il, de la donner à ses femmes.

Pendant la suite de ma route, j'eus l'occasion continuelle de voir & d'entendre cette jeune fille, qui parloit fort bien la Langue Turque. Elle se donna le nom de Sergie, qu'elle porte encore. Ma compassion pour son infortune fut bientôt fortifiée par mon goût pour sa figure. En approchant de la ville où j'étois attaché par mon emploi, je fus si pressé de ces deux sentimens, que je proposai à l'Arabe de me la vendre. Il n'en fit difficulté que pour en tirer un plus haut prix. En me soumettant à ses conditions, je fis valoir ma libéralité, comme une récompense de plus, que j'étois bien aise d'accorder à ses services; mais au fond je tenois déjà si fort à cette innocente créature, que je n'aurois rien épargné pour l'obtenir.

Ce

Cependant l'ordre de la Cour m'appellant en France pour y rendre compte de ma commiſſion, je la laiſſai avec mes autres femmes ſous la conduite d'un vieil Arménien, que je m'étois attaché par mes bienfaits. Mon abſence ne dura qu'un an, & je ne retournai point aſſez ſatisfait du traitement des Miniſtres, pour renoncer au deſſein que j'avois de quitter mon Poſte. Les ſeules raiſons qui m'y retinſſent encore, étoient quelques intérêts de commerce, que je ne pouvois démêler tout d'un coup; & je dois confeſſer, que trois ou quatre mois de ſéjour en France aïant beaucoup diminué mon goût pour les femmes du Levant, je ne reſpirois, en partant de Marſeille, que la liberté de revenir dans ma Patrie, pour m'y établir par un heureux mariage.

Mais l'amour me préparoit de nouveaux piéges. Je trouvai Sergie dans un éclat de jeuneſſe & de beauté qui me fit oublier longtems mes projets, & je m'attachai ſi fortement à elle, que toutes mes au-

autres Maîtresses eurent le chagrin de se voir entiérement négligées. Elle parut prendre les mêmes sentimens pour moi. Cependant l'excès de ma passion ne m'empêcha point de remarquer, dans son caractere, quelque chose de rude, que tous mes soins ne furent pas capables d'adoucir. La paix de ma maison s'en ressentit. Aussi-tôt que mes préférences furent déclarées pour elle, son humeur s'exerça sur ses compagnes, quoiqu'elle n'eût pas même le prétexte de la jalousie; & dans le doute où j'étois de quel côté venoit la cause de leurs divisions, je lui sacrifiai successivement celles qui avoient le malheur de lui déplaîre. Dans l'espace d'un an, elle me fit revendre plusieurs belles femmes, dans lesquelles je n'avois jamais trouvé que de la complaisance & de la soumission. Hélene fut la seule qu'elle sembla respecter. La qualité de mere est un titre qui s'attire comme naturellement des distinctions entre les femmes de cet ordre. D'ailleurs le refroidissement de ma tendresse n'a-

n'avoit pas diminué ma considération pour Hélene ; & je n'oubliois pas qu'avec le mérite de m'avoir donné deux enfans, elle avoit celui d'être d'une race connue, & de m'avoir accordé volontairement son affection. Elle avoit dans ma maison une sorte d'autorité, qui la consoloit de ne pas tenir le premier rang dans mon cœur ; comme Sergie étoit flattée de l'empire que tout le monde lui connoissoit sur moi.

Ce fut dans cette situation que l'idée de la France me revenant à l'esprit, je jugeai qu'il ne me seroit pas difficile d'y retourner avec mes deux Maîtresses. J'avois eu le tems de faire agréer ma démission à la Cour. Ce nouveau projet fut presqu'aussi-tôt exécuté que conçu. Hélene & Sergie, charmées de passer dans un Païs libre, avec tous les agrémens qu'elles pouvoient s'y promettre de ma fortune, s'unirent pour me confirmer dans ma résolution. Elles s'engagerent à vivre dans une parfaite intelligence. Je leur promis une part égale

à mes soins. Sergie se contenta de l'assurance que je lui donnai particuliérement, de lui conserver toujours ma prédilection. Hélene fondant ses assurances sur deux enfans pour lesquels j'avois tous les sentimens d'un pere, ne fut pas moins satisfaite de son partage.

Nous quittâmes l'Asie, & arrivâmes heureusement à Marseille. Je pris le parti de m'établir dans une Province éloignée de la mienne, pour ne pas exposer mes deux Maîtresses & mes enfans à la jalousie de ma famille; cette précaution m'a réussi. Je mene depuis trois ans une vie fort heureuse: graces à l'égalité que j'entretiens, la paix regne entre Hélene & Sergie. Elles sentent que leur bonheur en dépend. Mes enfans sont bien élevés. Je ne me suis point encore apperçu que le Public ait pénétré mon secret. Enfin rien ne manque à la douceur de ma vie. Cependant je vous avoue que vos raisonnemens me font naître des inquiétudes & des remords.

Ils sont si justes, lui dis-je, que je

je vous exhorte à ne pas les étouffer. Vous êtes Chrétien, vous êtes mortel ; mais, si vous pardonnez un peu de liberté à mon amitié, l'honneur seul doit suffire pour vous ramener aux principes de votre Patrie.

Je ne poussai pas le zele plus loin, parce que je n'étois pas moi-même à ce degré de lumiere qui fait tout peser dans la balance de la Religion. Mais, quelques jours après, j'eus lieu de m'applaudir de mes conseils. Mon Ami revint au château, d'un air sombre, qui me fit deviner une partie des réflexions qui l'agitoient. Il marqua de l'impatience pour m'entretenir à l'écart : & dans une longue explication, où j'admirai cent fois l'excellence de son naturel, il me déclara qu'il pensoit à remplir tous les devoirs de la Religion & de l'Honneur. Mais, après m'avoir remercié de lui en avoir inspiré le desir, il me confessa qu'il y voyoit des difficultés presqu'invincibles. Ce n'étoit plus sa passion pour Sergie qui l'arrêtoit ; car il avoit re-

connu tout-d'un-coup, me dit-il, qu'il se devoit à la mere de ses deux enfans, & que tout parloit en faveur d'Hélene. D'ailleurs il entroit dans l'âge où la chaleur des sens commence à diminuer. Mais il avoit déjà pressenti sa Géorgienne. Entre plusieurs jeunes gens auxquels il avoit observé qu'elle paroissoit aimable, il lui avoit demandé s'il n'y en avoit pas un qui lui plût; & se retranchant sur les loix de France, qui ne lui permettoient pas de vivre avec deux femmes, il s'étoit avancé jusqu'à lui promettre de ne pas ménager son bien, pour lui faire un sort heureux avec un mari de son choix. La jalousie, ou sa fierté naturelle, l'avoit éclairée sur le motif de cette proposition, sur-tout lorsqu'elle avoit considéré qu'on ne parloit de rien pour Hélene. Elle avoit fait connoître au Consul, qu'il lui seroit difficile de la tromper, & qu'elle se donneroit plutôt la mort que de lui voir accorder des préférences à sa compagne. Cependant il ne paroissoit point encore

qu'elle

qu'elle le ſoupçonnât de penſer lui-même au mariage. C'étoient les droits d'une ancienne poſſeſſion qu'elle faiſoit valoir, & le Traité, ſans lequel elle prétendoit que ſon Maître, ou ſon Amant, n'auroit pu la forcer de quitter la Turquie. Cette réponſe s'étoit faite avec des torrens de larmes, qui avoient attendri l'honnête Conſul, & qui le flattoient par l'endroit le plus ſenſible, en lui perſuadant qu'il étoit encore aimé.

Son récit fut accompagné d'une émotion ſi vive, que je le crus retombé dans toutes ſes foibleſſes; & ne me croyant point obligé de les combattre plus long-tems, je me ſerois réduit à le plaindre. Mais il ne me laiſſa point le tems de lui répondre: Vous avez vécu en Turquie, me dit-il, vous en ſavez la Langue; vous connoiſſez le caractere des Femmes; & j'ai parlé de vous plus d'une fois à Sergie, qui ſouhaite depuis long-tems l'occaſion de vous voir. Perſonne ne ſeroit plus capable que vous de la faire entrer dans un plan, dont

vous voyez que tout l'avantage eſt pour elle-même. Mon cher Conſul, lui répondis-je ſans balancer, quelque éloignement que j'aie pour les embarras de cette nature, je ne ſais point me refuſer à la voix de l'honneur & de l'amitié.

Il ne reſtoit qu'à me donner l'occaſion de voir Sergie. J'offris, avec la même ſatisfaction, de me rendre à la ville ſous le plus ſimple prétexte, & de deſcendre chez le Conſul, que je n'avois jamais vu dans ſa maiſon. Le Comte, mon neveu, m'accompagna, ſans avoir aucune part au ſecret de l'avanture; & je tirai beaucoup d'avantage de ſa préſence, pour me procurer toute la liberté dont j'avois beſoin dans ma commiſſion.

Je fus préſenté à Sergie, comme un François à demi Turc, qui conſervoit beaucoup d'eſtime pour les femmes d'un pays dont il avoit amené la ſienne. Dans les mouvemens paſſionnés qui l'agitoient, elle prit tout-d'un-coup de la confiance pour moi. A peine eut-elle reçu mes premiers compli-

pli-

plimens dans sa Langue, que se plaignant de ses malheurs, elle me demanda quelques momens d'entretien. Le Consul avoit affecté de s'éloigner, & je fis signe au Comte de le suivre. Lorsque je fus seul avec elle, ses confidences me furent annoncées par un déluge de pleurs. Ensuite, composant un peu mieux son visage, elle me pria de l'écouter. L'histoire qu'elle me fit de son esclavage & de ses amours, ressembloit assez à celle que j'avois entendue; à l'exception de sa naissance, dont elle me dit qu'elle avoit toujours fait mystere au Consul, par ménagement pour une malheureuse famille, dont elle ne vouloit point augmenter les disgraces : mais n'aiant plus d'autre ressource, ajouta-t-elle, pour obtenir ma pitié, & celle des honnêtes gens, dans un Pays étranger, elle ne me cachoit point qu'elle étoit d'une race fort noble de Géorgie, & qu'elle avoit été enlevée dès l'âge de dix ans, avec une mere veuve, qui étoit morte de douleur peu de tems après :

qu'en mourant, cette chere mere lui avoit laiſſé un témoignage de ſon origine, dans un écrit de ſa main: que pour elle, aiant été conduite à Alep par un Marchand d'Eſclaves, elle n'avoit pas ceſſé de déplorer ſon ſort juſqu'à l'avanture du Déſert, où changeant de maître, & ſe voyant bientôt entre les mains d'un François, elle avoit commencé à ſe promettre quelque choſe de la bonté du Ciel; que les faveurs qu'elle avoit reçues chez le Conſul avoient ſoutenu ſes eſpérances, juſqu'à lui faire trouver de la douceur dans cette nouvelle ſituation? qu'il l'avoit traitée en effet avec une diſtinction qui l'avoit fait conſentir à le ſuivre, lorſqu'il s'étoit déterminé à changer de ſéjour, quoique les Loix Turques ne permiſſent point aux Chrétiens d'enlever une Eſclave des Etats du Grand-Seigneur; enfin, que loin de ſouffrir à regret une autre femme, qui partageoit l'affection de ſon Maître, avec l'avantage d'en avoir deux enfans, elle s'étoit réjouie de ſe voir donner une

une compagne de sa Nation; mais qu'elle n'étoit partie que sous la condition, religieusement jurée, de ne jamais perdre l'égalité du rang, & qu'elle étoit si ferme dans cette prétention, que tous les supplices ne lui feroient pas abandonner ses droits : que cependant le Consul avoit la cruauté de l'exiger; qu'il lui avoit proposé lui-même cette horrible injustice, au mépris de ses sermens, sans lui tenir compte de six ans d'amour & de services, sans être touché de ses larmes & de son désespoir; qu'elle imploroit ma pitié, mon secours, mes conseils: que l'offre qu'il lui faisoit de la marier avec l'homme qu'elle voudroit choisir, étoit une marque du plus injurieux mépris; que cet excès d'indifférence pour une femme qu'on avoit adorée, étoit plus insupportable que la mort même; que dans le dessein qu'elle avoit déjà formé de se la donner, elle recevoit quelque consolation d'avoir un témoin de ses derniers sentimens, & qu'au fond elle n'avoit rien à regretter dans la vie,

puisqu'elle se voyoit aussi malheureuse du côté de l'amour, qu'elle l'avoit été, presque qu'en naissant, par les persécutions de la fortune.

Après cet emportement de douleur & ce flux d'éloquence Orientale, elle me présenta l'écrit dont elle m'avoit parlé, où je lus en effet qu'une femme qui se disoit sa mere, rendoit témoignage, au dernier moment de sa vie, que la jeune personne qui avoit le malheur d'être Esclave avec elle, étoit fille d'un Seigneur Géorgien, qu'elle nommoit. Je lui rendis son billet avec une profonde révérence, qui lui fit juger avantageusement de l'opinion que je prenois d'elle. Il ne portoit néanmoins aucune marque qui pût empêcher de le prendre pour une fiction. Mais quoique je connusse la facilité des Géorgiennes à s'exprimer, & le tour romanesque qu'elles savent donner à leur langage, j'avois cru distinguer dans le sien un ton si noble, & des apparences si naturelles de bonne-foi, que j'en fus assez frappé, pour la regarder avec plus

plus de respect que je n'en avois conçu pour elle sur le récit du Consul. Sa figure n'étoit pas moins propre à m'en inspirer. C'étoit une brune de la plus belle taille, dont l'âge ne paroissoit pas fort au-dessus de vingt ans. Je ne fus pas surpris qu'elle eût fait long-tems de fortes impressions sur un homme aussi sensible que le Consul, & je commençai à craindre qu'il ne lui en coûtât beaucoup pour en surmonter les restes. Mon embarras, au dernier moment, fut à chercher ma réponse. J'étois venu pour gagner la confiance de Sergie, & je n'avois pu prévoir qu'elle me seroit accordée sur le champ avec si peu de réserve. Il y auroit eu de l'imprudence à lui faire connoître que j'étois déjà informé de ses peines, & les supposant sinceres je devois craindre de les redoubler. Aussi pris-je le parti de me renfermer dans quelques assurances de service, avec le soin d'ajouter que connoissant à fond le caractere du Consul, je me rendois garant de toutes ses promesses.

Je saurai, lui dis-je, le fond de ses sentimens. Il me permettra de vous voir; & vous me trouverez, Madame, tout le zele d'un Turc à vous obliger. Elle me promit d'attendre plus tranquillement mes explications. Dans le reste de notre entretien, je parlai avec admiration de son esprit & de ses charmes; & je lui fis une peinture adroite de tous les avantages qu'une femme de son mérite pouvoit se promettre en France, lorsqu'elle y paroîtroit dans une situation digne d'elle.

Mes flatteries eurent du-moins le pouvoir d'arrêter ses larmes. Mais lorsque je commençois à m'applaudir de ma négociation, une autre scene vint augmenter mon embarras. Hélene, qui n'étoit pas encore informée des vues du Consul, avoit reçu de sa compagne des reproches fort amers, & n'avoit répondu qu'en desavouant le dessein qu'on lui attribuoit de vouloir régner seule. Elle n'avoit pas persuadé Sergie; mais se croyant elle-même intéressée dans un inci-

dent qu'elle ne comprenoit pas, elle ne put remarquer que le Consul avoit pris soin de la tenir occupée pendant ma visite, & que j'étois demeuré seul avec sa compagne, sans former des soupçons qui lui firent souhaiter aussi de me voir. Elle savoit, comme Sergie, que j'avois fait un long séjour au Levant, & que j'en étois revenu avec une femme Turque. Son intérêt propre, ou sa curiosité, qui lui avoit fait tout observer, me l'amena lorsque je pensois à rejoindre le Comte. Sergie me la fit connoître, par quelques plaintes de la hardiesse qu'elle avoit de nous interrompre. Mais loin de s'en offenser, elle répondit avec modération, que n'aiant point de reproche à se faire, elle étoit bien aise de se justifier devant moi sur toutes les peines dont elle ne doutoit pas que Sergie ne m'eût entretenu; & qu'elle se croyoit d'ailleurs le même droit de rechercher ma connoissance & mon amitié. Le Consul m'avoit averti qu'il ne l'avoit informée de rien; desorte qu'aiant

conçu dans un instant la nature de leur démêlé, je n'eus pas de peine à les satisfaire toutes deux, en répétant que cette affaire ne me paroissoit qu'un mal-entendu, dont je leur promettois l'éclaircissement. Sergie se contenta de protester avec beaucoup de fierté qu'elle ne souffriroit jamais de mépris. Hélene jura qu'elle étoit injustement accusée. Je les priai de se fier à ma promesse ; & partageant mes éloges entr'elles, je regrettai, comme je l'avois déjà fait avec Sergie, qu'elles ne fussent point dans un état qui pût leur assurer en France tous les agrémens qu'elles méritoient avec des qualités si distinguées. Hélene m'entendit. Notre fortune, me dit-elle, & nos engagemens s'y opposent. Cette idée, que je voulois leur inspirer, étoit le fond de toutes mes espérances, dans l'entreprise que j'avois formée de me rendre utile à mon Ami. Je crus avoir gagné beaucoup en laissant derriere moi la semence d'une réflexion si séduisante, & je me retirai fort satisfait de ma premiere visite.

J'étois

J'étois convenu avec le Conſul, que pour éviter toute apparence d'un deſſein concerté, nous ne demeurerions pas à dîner chez lui; & cet arrangement lui avoit fait croire qu'il pouvoit ſe diſpenſer, ſans affectation, de me faire voir Hélene. Mais lorſqu'il eut appris que je l'avois vue, & qu'il ſut de moi-même que j'augurois bien de ma commiſſion, il nous retint par les plus vives inſtances. J'évitai de l'entretenir ſeul, & je lui recommandai ſeulement de ne rien changer à ſa conduite. Le dîner fut agréable. La Turquie & ſes uſages firent le ſujet d'une converſation fort animée, où le chagrin des Dames ne les empêcha point d'entrer d'aſſez bonne grace. En les quittant, je demandai au Conſul, en leur préſence, la permiſſion de les revoir ſouvent: il me l'accorda dans les meilleurs termes; & je fis connoître à Sergie, par quelques ſignes, que j'en uſerois pour la ſervir.

Quoique je ne penſe point à la juſtifier, il eſt vrai que les événe-

mens ne tournerent point en ſa faveur. En arrivant au château du Comte, je trouvai un Courier, qui m'apprit que ma fille étoit dangereuſement malade. Mon gendre me preſſoit de me rendre inceſſamment chez lui ; & je n'avois pas beſoin de cette exhortation, pour voler auprès d'une chere fille, qui me tenoit lieu de tout. J'y paſſai quinze jours entiers, pendant lesquels Sergie eut peu de part à mes ſoins. Cependant ma fille fut à peine hors de danger, que je penſai à retourner chez le Conſul: mais lorſque je me diſpoſois à partir, je le vis arriver lui-même chez mon gendre, où ſon premier empreſſement fut de me conduire à l'écart. Il ne put ouvrir la bouche ſans avoir verſé quelques larmes. Le croirez-vous jamais? me dit-il. Sergie a juré ma mort. Elle a déjà tenté deux fois de me faire ôter la vie. Enſuite il me raconta que cinq ou ſix jours après ma viſite, un jeune homme de la ville, du nombre de ceux auxquels il avoit remarqué de l'inclination pour cet-

te

te femme, étoit venu l'avertir qu'elle lui avoit proposé de se donner à lui, s'il vouloit la rendre libre par la mort du Consul; que pour l'encourager au meurtre, elle lui avoit offert, avec son cœur, une grosse somme d'argent, qu'elle se promettoit d'enlever, & qui devoit leur servir à chercher un asyle hors de France; que ce jeune homme, quoique fort amoureux jusqu'alors, ne l'avoit écoutée qu'avec horreur; mais qu'en faisant vœu de ne la revoir jamais, il n'avoit pas laissé de lui demander le sujet d'une haine si noire; qu'elle s'étoit défiée de cette question, & que prenant tout-d'un-coup un visage riant, elle l'avoit raillé de ne pas comprendre que c'étoit une épreuve à laquelle elle avoit voulu mettre son amour; qu'ensuite, feignant de n'y plus penser, elle ne lui avoit parlé que de sa fuite, comme d'une résolution sérieuse, & qu'elle avoit continué de s'offrir à lui, s'il vouloit fuir avec elle: qu'il avoit feint lui-même d'accepter cette proposition, dans le

le ſeul deſſein d'en avertir le Conſul, & d'oublier une ſi dangereuſe femme ; mais qu'elle avoit exigé que leur départ ne fût pas rejetté plus loin que la nuit ſuivante, & que le jeune homme avoit à peine eu le tems de ſe décharger de cet horrible ſecret.

Eh! quel parti prîtes-vous? demandai-je au Conſul, dans l'excès de mon étonnement. Il me dit qu'il s'étoit contenté de la reſſerrer ſur le champ dans ſa chambre, où elle étoit encore ſous la clef, mais qu'il n'étoit pas à la fin de ſon récit; que ne m'aiant pas trouvé chez le Comte, où il s'étoit rendu auſſi-tôt pour recevoir mes conſeils, il avoit pris la réſolution d'attendre mon retour; que pendant les jours ſuivans il avoit laiſſé Sergie dans ſa ſolitude, ſans lui donner la moindre connoiſſance des lumieres qu'il avoit reçues, & ſans ceſſer de la faire traiter avec décence ; qu'elle avoit marqué d'abord de la triſteſſe & de l'inquiétude, mais qu'enſuite, aiant paru s'accoutumer à ſa ſituation, elle

avoit

avoit parlé avec douceur au domeſtique qui la ſervoit ; que cette familiarité avoit augmenté de jour en jour ; & qu'enfin elle lui avoit fait auſſi toutes les propoſitions qu'on vient de lire, avec cette ſeule différence, que pour flatter ſon orgueil, elle lui avoit offert de le rendre grand Seigneur en Géorgie. Le domeſtique étoit un garçon timide, que des offres de cette nature avoient moins tenté qu'effrayé, & qui n'avoit rien eu de ſi preſſant que d'en avertir ſon Maître. Ce fut hier, ajouta le Conſul avec de nouvelles marques de conſternation, hier au ſoir que tous ces attentats furent propoſés. Quelle récompenſe pour tant de bienfaits !

J'étois auſſi pénétré que lui d'horreur & d'indignation. Cependant je ne pouvois comprendre qu'une femme, ſans éducation, ſans principes, telle que devoit être une Eſclave qu'il avoit achetée preſque dans l'enfance, fût capable de ces monſtrueux emportemens, ſans une raiſon plus forte que

que toutes celles dont j'étois informé. Je concevois bien que dans le chagrin de mon absence, & dans le doute de ma fidélité, tous les transports de Sergie avoient pu renaître, & qu'ils l'avoient pu conduire au dernier désespoir : mais lorsqu'elle m'avoit parlé de vengeance, elle n'avoit menacé que sa propre vie ; & je voyois toute sa haine attachée au Consul, avec un oubli d'elle-même qui sembloit démentir sa fierté. Je ne fis pas difficulté de demander à mon Ami, s'il n'avoit pas négligé la précaution que je lui avois recommandée, de ne rien changer à sa conduite. Il m'avoua, en rougissant, que le jour même de ma visite, aiant remarqué de l'agitation dans Hélene, qui lui étoit devenue plus chere depuis ce qu'il pensoit à faire pour elle, il lui avoit confié toutes ses vues dans un entretien particulier ; & que pour la rassurer entiérement, il avoit passé la nuit suivante avec elle. Je ne doutai plus que Sergie ne les eût observés, & que de si cruelles préférences n'eus-

n'eussent redoublé toutes ses fureurs. Mais il étoit trop tard pour y chercher du remede. Que ferez-vous d'elle? demandai-je au malheureux Consul. Il me répondit qu'il étoit venu pour me consulter. Je ne vois plus d'autre parti, lui dis-je, que de la renvoyer au Levant avec une somme qui la mette à couvert de l'indigence, & de la faire conduire jusqu'à Marseille par un guide assez sûr pour vous répondre de son embarquement. Il approuva ce conseil; mais craignant de ne pouvoir le faire goûter à Sergie, il me conjura de prendre cette nouvelle commission. J'y consentis d'autant plus volontiers, qu'avec l'occasion de justifier mon absence, que je ne me serois pas pardonnée pour toute autre cause, j'avois celle d'approfondir un mystere qui me laissoit encore de l'incertitude.

Dès le matin du jour suivant je me rendis à la ville, où ma premiere attention fut de savoir d'Hélene, quelle idée elle avoit prise de sa compagne dans une longue fami-

miliarité ; & s'il n'étoit rien arrivé depuis ma visite, qui lui eût fait naître des soupçons. Elle me dit qu'à la réserve d'une excessive hauteur, elle n'avoit jamais reconnu que de la droiture & de la bonté dans Sergie ; mais que sans s'attendre à de si furieuses extrémités, elle avoit jugé, en apprenant les résolutions du Consul, qu'elles ne s'exécuteroient pas sans trouble ; qu'elle l'en avoit averti, & qu'il avoit trop compté sur le premier effet de mes soins, dont mon absence avoit ruiné apparemment tout le fruit. Après cette explication, dont je tirai du-moins quelques lumieres pour mon entreprise, je me fis conduire à la chambre de Sergie. Elle n'avoit vu personne depuis ses dernieres propositions ; & le refus du domestique aiant dû la jetter dans de vives inquiétudes, je ne sais à quoi elle s'attendoit ; mais je la trouvai assise, près d'une table, la tête appuyée sur une main, & je crus remarquer sur son visage les traces de ses larmes. Quoiqu'elle dût me reconnoître aisément,

ment, elle ne fit aucun mouvement pour ſe lever; & le ſeul changement qu'elle mit dans ſa poſture, fut d'étendre ſur ſes yeux les doigts de la main qui ſoutenoit ſa tête. Ainſi, paroiſſant affecter de ne me pas voir, elle reçut avec la même indifférence quelques mots de civilité que je lui dis en entrant. Elle ne me fit aucune réponſe; & ſon ſilence me donna le tems de prendre une chaiſe, ſur laquelle je m'aſſis devant la ſienne.

Je ne me plaignis point du refus qu'elle faiſoit de me regarder & de me répondre. Mon premier diſcours ne contint que des excuſes d'une abſence trop longue & trop néceſſaire, qui avoit retardé malgré moi l'exécution de mes promeſſes. Je lui parlai de ma fille, de la tendreſſe que je lui devois, de ſa maladie, qui m'avoit fait craindre de la perdre, & qui m'avoit fait paſſer quinze jours au chevet de ſon lit; enfin je donnai à cette raiſon toute la force qu'elle pouvoit recevoir de la vérité. Sergie demeura dans la même poſture &

dans

dans le même silence. Je lui dis que dans le chagrin que je ressentois de n'avoir pu revenir plutôt à la ville, je me reprochois particuliérement de ne lui avoir pas expliqué les véritables sentimens du Consul, dont il s'étoit ouvert à moi comme à son meilleur Ami; & qu'aiant même été chargé de l'en instruire dans ma premiere visite, je n'avois différé à lui donner cette satisfaction, que pour me procurer à moi-même l'honneur d'être mieux connu d'elle, & le tems de mériter sa confiance: que l'âge du Consul, de justes mouvemens de Religion, & la soumission qu'il devoit aux Loix de son Païs, l'obligeant d'abandonner un genre de vie qu'il s'étoit permis dans sa jeunesse, il avoit pensé à s'engager dans un mariage légitime; que son choix n'avoit pu tomber que sur l'une de ses deux Maîtresses; que toutes les préférences de son cœur avoient été pour sa chere Sergie, & qu'il n'avoit rien mis en balance avec elle; mais qu'on lui avoit représenté comme l'indispensable obli-

obligation d'un homme d'honneur, de ne pas rendre ses enfans malheureux, dans un Pays où leur naissance entraînoit la perte de tous les droits de la société, lorsqu'elle n'étoit pas réparée par les cérémonies de l'Eglise : qu'une raison si forte l'avoit porté à se faire violence, à sacrifier ses propres inclinations au devoir, sur-tout lorsqu'il avoit considéré que son âge n'étoit plus celui du plaisir, & que celle de ses deux Maîtresses qui deviendroit sa femme, ne seroit pas la plus heureusement partagée, mais qu'en se déterminant à ce sacrifice, il ne s'étoit occupé que du bonheur de Sergie ; qu'il avoit ajouté que dans une jeunesse si peu avancée, avec tant de graces & de perfections, elle pouvoit espérer mille avantages auxquels il étoit en état de contribuer par ses bienfaits ; & qu'il s'étoit proposé, pour lui faire un sort heureux, de lui donner un tiers de son bien : non qu'il voulût l'éloigner de lui, ou lui ôter le rang qu'elle tenoit dans sa maison, puisqu'au-contraire, s'il n'eût pas trou-

vé de l'injustice dans un Pays libre à se prévaloir de ses droits pour la retenir, il auroit souhaité, pour sa propre satisfaction, de l'avoir toujours sous les yeux, partageant avec Hélene ses attentions, ses complaisances, & l'autorité même dont il reconnoissoit qu'elle n'avoit jamais abusé; mais que c'étoit pour elle, pour le bonheur de sa chere Sergie, qu'il auroit consenti à se priver du sien: que telles avoient été ses dispositions: que les aiant connues dans les plus intimes communications de l'amitié, j'en prenois le Ciel à témoin, & qu'elle devoit se souvenir que je m'étois rendu le garant de mon Ami.

J'avois mis, dans le ton de ce discours, toute la tendresse qui peut être exprimée par la voix, & j'allois traiter un sujet plus grave avec la même douceur; mais je fus interrompu par Sergie. Elle me dit assez brusquement, sans cesser de se couvrir les yeux, qu'elle me croyoit homme d'honneur, mais que je ne lui persuaderois pas que ses oreil-

oreilles & ſa vue l'euſſent trompée. Je la priai de m'apprendre ce que je ne pouvois ſavoir que d'elle-même. Hé bien, Monſieur, reprit-elle en me regardant enfin d'un air troublé, comme ſi ſes ſouvenirs euſſent réveillé ſa fureur; apprenez donc que la nuit même d'après votre viſite, lorſque j'avois pris la réſolution d'attendre l'effet de vos promeſſes, j'ai ſurpris le Conſul avec Hélene, dans des familiarités qu'il n'avoit plus avec moi depuis long-tems, & j'ai entendu le ſerment d'une fidélité qu'il ne vouloit plus avoir que pour elle. C'eſt Hélene que j'aurois ſoupçonnée de perfidie, & ma premiere vengeance ſeroit tombée ſur elle, ſi je n'avois continué d'entendre qu'elle a plaint mon ſort, & qu'elle a demandé grace pour moi. Je n'ai pu ſoutenir cette humiliation. La force & la connoiſſance m'ont manqué dans le lieu où j'étois; & je me ſuis trouvée ſi foible en revenant à moi, qu'à peine ai-je pu me traîner juſqu'à ma chambre. Mais je ne vous diſſimulerai pas que

cette foiblesse a fait place aux plus furieux transports : je serois vengée si j'avois été mieux servie. On est instruit sans-doute de mes résolutions, car mon sort est de me livrer à des traîtres. Que m'importe ? La vie n'est plus rien pour moi. Dites au Consul qu'il n'a qu'un moyen pour sauver la sienne ; c'est de me poignarder de ses propres mains, s'il n'aime mieux me livrer à celles de la Justice.

Elle remit la main devant ses yeux, mais des ruisseaux de larmes se faisoient un passage entre ses doigts. J'avoue que malgré l'impression qui me restoit de ses noirs desseins, je ne pus me défendre de quelque attendrissement, à la vue d'une douleur si vive & si naturelle. Dans les suppositions, qui n'étoient pas sans vraisemblance après ce qu'elle avoit entendu, il me parut beaucoup moins surprenant qu'une femme si fiere, qui s'étoit crue long-tems adorée, & qui de l'aveu même du Consul avoit relâché quelque chose des droits qu'il lui avoit donnés sur

ſon cœur, pour conſentir à vivre dans l'égalité avec ſa compagne, regardât l'inconſtance de ſon Amant comme le dernier des outrages, ſur-tout ſi l'amour avoit quelque part à ſes ſentimens. Il eſt vrai que le Conſul étoit un homme d'environ ſoixante ans, mais elle n'avoit jamais connu que lui ; & la retraite où elle n'avoit pas ceſſé de vivre en France, éloignoit toutes ſortes de ſoupçons. Ces idées me rendant quelque diſpoſition à la ſervir, je ne déſeſpérai point qu'en l'éloignant de la cauſe de ſes peines & la traitant avec un peu d'indulgence, on ne pût la ramener à des ſentimens plus modérés, ſans ſe jetter dans l'embarras de la renvoyer en Turquie : reſſource extrême dont l'exécution avoit ſes difficultés, pour peu qu'elle y apportât de réſiſtance, & qui l'expoſoit d'ailleurs à perdre quelques notions de Chriſtianiſme qu'elle avoit commencé à recevoir. Je fis uſage auſſitôt de cette réflexion ; & je lui propoſai de quitter la maiſon du Conſul, pour mener, lui dis je,
 une

une vie plus libre & plus douce, dans quelque séjour agréable que je lui promis de faire dépendre de son choix. Vous n'y manquerez de rien, ajoutai-je; vous serez maîtresse de vous-mêmes, je vous garantis mes soins & ma protection. Avec mille charmes qui vous font admirer dans un Pays, où la plus forte passion des hommes est pour les femmes aimables, qui sait à quoi la fortune vous destine? Et quand vous ne tireriez pas d'autre avantage de mes offres, que de vous rendre indépendante du Consul & d'Hélene, pouvez-vous être mieux vengée?

Soit que la crainte eût eu plus de part à ses agitations que l'amour, soit qu'elle crût devoir les soumettre à la nécessité, elle me demanda plus paisiblement ce que je voulois donc faire d'elle, & comment j'espérois faire oublier au Consul.... Je l'interrompis. Tout est oublié, lui dis-je, & ce n'est pas une marque de haine. Si vous prenez quelque confiance à mes offres, vous êtes libre dès aujourd'hui. Je regardai

gardai son silence comme un consentement. Le Consul attendoit avec impatience le succès de ma visite. Je me hâtai de lui porter d'heureuses explications; & nous concertâmes ensemble, que, sans perdre un instant, je me chargerois moi-même de conduire Sergie dans un Couvent peu éloigné, où, sous prétexte de se faire mieux instruire des pratiques de la Religion, elle passeroit quelque tems, que nous employerions à lui procurer un établissement solide. Je n'eus pas de peine à la faire entrer dans ce projet. Il fut exécuté dès le même jour. La voiture qui nous conduisit, fut chargée des libéralités du Consul; sans compter les engagemens qu'il prit avec moi, pour une dote telle qu'il l'auroit faite à sa fille. Notre recommandation fit traiter Sergie avec des égards qui flatterent son orgueil, & mes promesses pour l'avenir acheverent de la rendre tranquille.

Le mariage du Consul s'étant célébré sans éclat, cette cérémonie apporta moins de changement au

ſort d'Hélene qu'à celui de ſes enfans, qui vinrent prendre auſſi-tôt poſſeſſion de tous les droits auxquels ils étoient appellés par leur naiſſance. Je ne vis que des apparences de ſatisfaction dans le Conſul, mais elle dura peu. Trois mois après, une maladie ordinaire lui enleva ſa femme; & la douleur qu'il en eut, me parut vive & ſincere.

Je n'avois pas ceſſé de voir Sergie, auſſi ſouvent que la bienſéance me le permettoit dans ma propre ſituation. Chaque viſite m'avoit fait remarquer quelques progrès dans ſes ſentimens & dans ſes manieres; & la tranquillité du Cloître ſemblant relever l'éclat de ſa beauté, je ne doutois pas que lorſqu'elle ſe laſſeroit de ſa retraite, elle ne trouvât l'occaſion de s'établir heureuſement. Avec quelques précautions que nous euſſions déguiſé ſes avantures, il étoit impoſſible que la diſcrétion n'eût pas manqué à tant d'acteurs ou de témoins. Les dernieres ſcenes n'étoient pas ignorées. Mais on ſavoit auſſi l'intérêt que le Conſul

avoit continué de prendre à sa fortune; & cette attention, qu'on ne pouvoit lui supposer pour une femme indigne de ses soins, avoit au-moins balancé les plus fâcheuses impressions. Ensuite, lorsque le témoignage des Religieuses avoit été à l'honneur de sa conduite, & de mille bonnes qualités qu'elle possédoit réellement, la voix publique lui étoit devenue si favorable, qu'on ne s'entretenoit que de son mérite & de sa beauté. Les plus honnêtes gens du Canton avoient cherché l'occasion de la voir; & leurs éloges, qui ne pouvoient être suspects, intéressoient tout le monde à son bonheur. Elle me dit un jour qu'un jeune homme, dont je connoissois le nom & les avantages, lui avoit fait offrir son cœur & sa main. Je lui demandai avec une joie fort vive, si je m'étois trompé dans mes prédictions, & comment elle avoit reçu cette offre? Elle me répondit modestement qu'elle en étoit flattée; qu'elle n'avoit aucun éloignement pour l'accepter; mais qu'elle sentoit le

besoin d'une plus longue retraite, pour acquérir des vertus qui lui manquoient, & se rendre digne de l'affection d'un honnête homme. Je louai ce sentiment, en l'exhortant néanmoins à profiter d'une ouverture dont je relevai le prix. Elle n'en demeura pas moins ferme dans sa résolution.

Elle m'avoit fait cette confidence, avant que le Consul eût perdu sa femme. Quelques jours après sa perte, dans une visite d'amitié qu'il me rendit, je lui parlai de l'espérance que j'avois de voir bientôt le sort de Sergie fixé par un heureux mariage. Il poussa un cri, que je pris d'abord pour une marque de joie. Mais, après m'avoir regardé quelques momens sans ouvrir la bouche, que je suis à plaindre, me dit-il enfin, je ne survivrai point à mon malheur. Il faut, continua-t-il, que je vous fasse l'aveu de toute ma foiblesse. Sergie n'est pas sortie de mon cœur. Je n'ai jamais eu de plus forte passion. En perdant Hélene, mon espérance étoit de me consoler avec Ser-

Sergie, de la rappeller, de lui rendre une place qu'elle n'a jamais perdue dans mon affection ; en un mot de l'épouser. Pourquoi ne ferois-je pas pour elle, ce que j'ai fait pour Hélene ; & pour moi-même, ce que j'ai fait pour mes enfans ? La résolution en étoit prise, je n'aurois attendu que le terme de mon deuil. Mais vous m'apprenez qu'elle se destine à un autre : il ne me reste qu'à suivre Hélene au tombeau.

Malgré toute l'amitié que je croyois devoir à celle du Consul, je trouvai quelque chose de bizarre, à son âge, dans le retour d'une si forte passion ; sur-tout pour une femme qu'il ne devoit pas regarder du même œil que moi, lorsque n'étant pas si bien informé du changement de son caractere, il ne pouvoit trouver dans sa mémoire que de justes raisons de la mépriser. Cependant sa peine me parut si vive, & je connoissois si bien la force du même pouvoir, que ma pitié l'emporta sur les inspirations d'une

mo-

morale plus dure. La Religion me fournit aussi quelques motifs d'indulgence, pour un dessein qui ramenoit Sergie à ses premiers liens par une voye légitime, & qui rendoit comme une seconde mere aux enfans du Consul, dont elle avoit partagé si long-tems le soin avec Hélene. Dans cette idée, je me réduisis à lui faire craindre les difficultés qui se présentoient naturellement de la part d'une jeune personne qu'il avoit rendue lui-même indépendante de son secours, & qui pouvoit avoir pris des sentimens plus vifs qu'elle ne me l'avoit témoigné, pour un Amant d'un âge convenable au sien. J'aurois cru le tromper, en lui donnant de meilleures espérances.

Il ne laissa point de me charger de ses offres, avec toute la chaleur qu'il avoit conservée de son séjour au Levant; & dans la crainte d'augmenter son désespoir, j'acceptai sa commission sans repliquer. Dès le jour suivant, je me rendis au Convent de Sergie. Après l'avoir entre-

tretenue de la mort d'Hélene, dont elle étoit informée, & qu'elle regretta fort amérement, je lui fis une vive peinture des diſpoſitions du Conſul. Elle m'écouta d'un air modeſte ; & lorſque j'eus ceſſé de parler, elle me fit cette réponſe, dont la nobleſſe ſera toujours mon admiration : Après les diſgraces & les humiliations dont vous avez été témoin, je ne vous dirai pas, Monſieur, que l'amour m'intéreſſe vivement pour le Conſul : mais je ſuis ſûre qu'il m'aime. Je connois ſon cœur : une paſſion telle qu'il l'a ſentie pour moi, n'en peut être ſortie tout-à-fait. Je lui dois la vie & la liberté, il eſt juſte que je ſerve à ſon bonheur. Ainſi je ſuis diſpoſée à l'épouſer.

Quelques larmes, je ne le diſſimulerai point, furent les premiers interpretes de mes ſentimens. Je me baiſſai avec reſpect vers la bouche, vers le cœur d'où cet oracle de vertu & d'honneur étoit parti. Je félicitai la charmante Géorgienne d'un ſi glorieux fruit de

ſa

sa retraite & de ses réflexions; mais je n'en jugeai pas moins que la générosité ne s'acquérant pas par des efforts, la sienne devoit être dans le fond de son caractere. Elle eut la modestie de prétendre qu'elle en avoit l'obligation aux fréquens entretiens que j'avois eus avec elle. Je la quittai dans un transport de joie, pour aller porter cette heureuse nouvelle au Consul. Il la reçut comme l'unique bien de sa vie, & le mariage fut célébré peu de jours après.

Je ne pus me défendre d'assister à la Fête. Mais l'exemple d'une femme qui faisoit le sacrifice de sa jeunesse à de simples mouvemens de reconnoissance, me fit sentir plus vivement que jamais ce que je devois au Ciel; & n'aiant plus rien d'ailleurs à prétendre ni à desirer au Monde, je me déterminai à le quitter entiérement, pour achever ma triste vie dans la retraite. Les personnes, à qui je m'adressai, consentirent à me recevoir dans une de leurs Abbayes, où la

libéralité de mon neveu fournit à mon entretien. J'y attens, avec plus d'impatience que de crainte, l'heureux jour qui doit me réunir avec ce que la cruelle mort m'a ravi.

N B. *On a retranché, des premieres Editions de ces Mémoires, l'Histoire du Consul & de ses deux femmes, parce que la seconde de ces deux Dames vivoit encore : mais sa mort donnant aujourd'hui plus de liberté, on croit pouvoir ajouter qu'elle perdit le Consul après deux ans de mariage ; & qu'à l'âge de vingt-trois ans, avec une grosse fortune, un état honorable, & la réputation d'un mérite égal à sa beauté, elle se vit recherchée de la premiere Noblesse de la Province. Sa préférence fut pour le jeune homme qui s'étoit offert à elle dans un tems moins heureux. L'Auteur des Mémoires, qu'elle ne manqua point de consulter sur ce choix, y trouva un nouveau motif d'estime pour son caractere. Elle fut adorée toute sa vie d'un mari qui n'a-*

n'avoit pas quatre ans plus qu'elle, & qui joignoit de la naissance à toutes les qualités de l'esprit & du cœur. On doute s'il vit encore ; mais il est certain qu'il a survécu long-tems à l'Auteur des Mémoires.

Fin du Tome second.

77780666